

LETTRES
DU
P. EMMANUEL D'ALZON

Tome XVII (Extraits)

p. 490-661

PÈLERINAGES SUR LES LIEUX
ALZONNIENS

MAISON GÉNÉRALICE

ROME 2005

P. JEAN-PAUL PERIER MUZET

TABLE DES MATIÈRES

Pèlerinages sur les lieux, introduction -----	491
---	-----

À Nîmes :

Les logements successifs du P. d'Alzon-----	495
Les Familles religieuses de l'Assomption-----	505
Eglises et institutions religieuses -----	515
Aux environs de Nîmes -----	535

Au Vigan :

Au Vigan même -----	545
Aux environs du Vigan -----	557

Dans le département de l'Hérault :

Au Château de Lavagnac et aux environs -----	567
À Montpellier -----	577
À Lamalou-les-Bains et aux environs-----	581

À Paris :

Séjours du P. d'Alzon à Paris -----	591
Proposition d'itinéraire parisien -----	601
Communautés assomptionnistes parisiennes au XIX ^e siècle-----	602

En Savoie et en Dauphiné :

Notre-Dame des Châteaux et environ-----	611
En Dauphiné -----	616

<u>À Lourdes</u> -----	627
------------------------	-----

À Rome :

Les séjours du P. d'Alzon à Rome et en Italie -----	645
Lieux et visites à Rome -----	657
Communautés assomptionnistes à Rome-----	659

Ces centaines de noms de lieux mentionnés dans les lettres du P. d'Alzon ou évoqués à partir d'elles, méritent plus et mieux qu'un simple catalogage. Inventorier ne qualifie pas suffisamment le lien qui nourrit la relation d'un homme avec un lieu, pas plus que le sens d'un pèlerinage ne se réduit à une simple visite géographique pour la mémoire de lieux signifiants. L'idée paraît donc toute naturelle d'adjoindre à cet inventaire brièvement commenté quelques compléments plus nourris en direction des trois lieux principaux qui ont formé le cadre de vie, de pensée et d'action du P. d'Alzon, à savoir Nîmes, Paris et Rome:

Le primat de Nîmes

Nîmes parce que la ville et son diocèse sont devenus le port d'attache ecclésial et apostolique d'Emmanuel dès novembre 1835. La ville fut en quelque sorte 'sa paroisse ordinaire', qu'il a arpentée en tous sens pour quêter, rendre visite, réunir des groupes, présider des réunions... Il a prêché sermons, conférences et retraites à la cathédrale, dans toutes les églises de la ville d'alors: Saint-Paul, Saint-Charles, Sainte-Perpétue, Saint-Baudile, Saint-François de Sales, comme dans maintes chapelles de sa cité d'adoption en ce temps-là: celles du collège royal, de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital Général, de l'Assomption, de l'évêché, des communautés religieuses, du grand séminaire.... C'est dire qu'un pèlerinage alzonien à Nîmes se doit d'honorer en première ligne tous les lieux de culte publics et privés qui peuvent être encore accessibles de nos jours, où la parole du Fondateur a fait retentir l'écho de la Bonne Nouvelle et a nourri la foi de ses contemporains en suscitant l'expression passionnée de la sienne. En faisant choix de la ville de Nîmes comme lieu de son incardination, Emmanuel d'Alzon a pris le parti de devenir un nîmois de cœur et de mission, comme d'autres le sont de souche ou le deviennent d'adoption. Mais tout en refusant de céder pour lui à d'autres appels, ce choix fut pour lui source de fertilité sans enfermer ses projets dans une ville qui ne pouvait les contenir tous.

Du berceau aux tombes de Nîmes

En second lieu, Nîmes, berceau d'adoption des deux Congrégations qu'il a fondées, offre aux pèlerins le souvenir de leur propre mémoire familiale: le collège historique de l'Assomption, avenue Feuchères et rue du Pont de la Servie, ainsi que ses deux prolongements dans la durée, le collège des années 1919-1929, rue de la République et celui qui lui a succédé de 1930 à 1967, route d'Arles, tous les trois lieux de vie assomptionniste pendant plus d'un siècle au service de la jeunesse du Midi. De là les pas se porteront à la rue Séguier où s'élève toujours la chapelle que le P. d'Alzon fit construire à la fin des années 1870 laquelle contient depuis 1942 les restes du Serviteur de Dieu et de celle qu'il a choisie comme pierre de fondation des Oblates. De la rue Séguier, il est facile de gagner derrière les arcades de la ligne de chemin de fer le lycée moderne d'Alzon qui perpétue au XXIème siècle, grâce à la tutelle des Oblates, la présence et l'engagement de l'Assomption en faveur du monde de l'éducation et de l'enseignement, comme l'a d'ailleurs imaginé son Fondateur au XIXème siècle. Les communautés A.A. et O.A. d'aujourd'hui,

rue Séguier et rue Sainte-Perpétue, se font une joie de recevoir les visiteurs de passage dans la ville accomplissant ce pèlerinage aux sources. Elles offrent en outre la possibilité de fournir des photocopies de textes alzoniens que l'on aime relire in situ, si l'on n'a pas pris la précaution de s'en charger au départ.

Un tissu urbain irrigué de sève alzonienne

Enfin Nîmes regorge de lieux évocateurs de son propre passé antique comme de son présent moderne, profane ou chrétien, qui ont croisé pour une part la vie du P. d'Alzon et qui méritent le détour d'une promenade: songeons en particulier aux vestiges de l'époque romaine, la Maison Carrée, les Arènes, la Tour Magne, le Castellum divisionum... Traversons et longeons places, rues, monuments ou édifices que sa correspondance ne manquait pas déjà de relever à l'attention de ses contemporains, en particulier la Place aux Herbes devant la cathédrale avec sur le côté l'ancien palais épiscopal où il avait son bureau de travail entre 1839 et 1878 (aujourd'hui musée), la rue des Chassaintes qui dessert toujours l'ex-grand séminaire devenu les Archives Départementales et l'actuel collège Saint-Stanislas. Retrouvons ses adresses personnelles en ville avant 1845: Rue de l'Aspic, rue de l'Arc-du-Gras et rue des Lombards. Nous l'imaginons très bien franchir le seuil de nombreux hôtels et appartements (Boulevard Saint-Charles, Rue du Chapitre), escalader les pentes de l'Enclos-Rey ou du Mont-Duplan, franchir la cour de l'Hôtel de Ville ou de la Préfecture, arpenter les quais de la Gare ou gagner en vitesse le point de départ des diligences, saluer avec égard promeneurs et visiteurs aux jardins de La Fontaine ou de la Place de l'Esplanade. Les maisons religieuses l'attendent avec impatience (Le Refuge, le Prieuré de l'Assomption, les Oblates à la maison Puget, la Providence, les Sœurs de la Charité rue de la Faïence); les amis se le disputent le temps d'une soirée pour jouir de son amitié et de son verbe animé. Même des pasteurs goûtent la compagnie de cet ecclésiastique que l'on sait intransigeant mais courtois, loyal et conséquent avec ses choix. Il faut être sourd et aveugle pour ne pas sentir l'énorme présence de cet homme qui a fait de Nîmes sa terre d'élection, son terrain de conquête apostolique et de sa population à la fois le tourment et la mesure de son zèle pour le Royaume.

Un diocèse pour horizon de base

Si Nîmes est sa paroisse ordinaire, tout le diocèse est devenu sa 'paroisse extraordinaire'. Très vite, en compagnie de ses évêques successifs, il en a fait le tour ordonné par doyennés lors des visites pastorales; il correspondait avec le clergé pour l'animation pastorale et pour développer de nouvelles initiatives dont il était le responsable ou le relais diocésain (Propagation de la Foi, Association Saint-François de Sales, Œuvre des Bibliothèques paroissiales, Denier de Saint-Pierre, Cercles et comités catholiques, Conférences Saint-Vincent de Paul, Œuvre des Dames de la Miséricorde, Œuvre des Enfants de Marie...). On sait aussi le soin, le soutien et le développement qu'il apportait aux congrégations religieuses notamment féminines aux quatre coins du diocèse. Il est cependant un lieu de prédilection qui revient fréquemment sous sa plume à partir des années 1860, c'est Le Vigan avec ses environs, la ville de ses origines où il aimait se rendre

en été pour goûter la compagnie du noviciat et la fraîcheur des Cévennes, tout en veillant au développement des Oblates et à l'encadrement pastoral de ces zones rurales défrichées par ses frères assomptionnistes. Le voyage mérite toujours ce détour.

L'Hérault pour seconde patrie

Enfin les limites du diocèse de Nîmes ne peuvent à elles seules contenir l'énergie de ce grand-vicaire. Emmanuel n'a jamais oublié sa 'seconde patrie', celle que forme le diocèse voisin de Montpellier. Ses attaches y sont nombreuses, celles familiales de Lavagnac avec ses environs immédiats qui ont enchanté ses jeunes années, celles du séminaire de Montpellier où il s'est forgé des liens solides dans les rangs du clergé, celles de la station de Lamalou où il a refait ses forces spirituelles au contact des malades, en surmontant ses épreuves de santé. Il a même tenté un jour de défier le pouvoir dans l'Hérault, en se portant candidat à des élections cantonales en 1861 et, à Montpellier, son zèle ultramontain a si fort indisposé Mgr Lecourtier que celui-ci l'a privé en 1860 des pouvoirs de confesser et de prêcher dans tout ce diocèse où pourtant l'abbé d'Alzon ne manquait ni d'appuis, ni d'amis ni de partisans. Son combat sera tout de même récompensé lorsqu'un de ses anciens élèves, l'abbé de Cabrières, sera nommé évêque de Montpellier (1873). Comment ne pas évoquer dans ces pages cet horizon languedocien qui fait corps avec la vie de cet éminent représentant de la sensibilité religieuse ultramontaine du Midi?

Paris, sphère d'attraction obligée

Le P. d'Alzon n'a vécu que par intermittences dans la capitale française, lors de ses années étudiantes (1823-1830) et lors de séjours assez brefs généralement, sauf exceptions (1845, 1848, 1855, 1857). Bien des sollicitations auraient pu le conduire à choisir la capitale comme centre de son action apostolique et de son engagement ecclésial. Il protesta toujours de son attachement viscéral pour Nîmes, même s'il comprit la nécessité pour sa Congrégation de s'y implanter sous des formes variées, d'abord un collège (1851), puis une résidence pour des œuvres à caractère national (1861). Son successeur, le P. Picard, y transférera en 1880 la tête de la Congrégation (rue François 1er) avant que Rome ne lui soit préférée à partir de 1901 pour les raisons politiques que l'on sait. Toute sa vie, le P. d'Alzon effectua de nombreuses allées et venues dans la capitale française, en raison de ses liens avec les Religieuses de l'Assomption, des initiatives à prendre en direction des ministères, de ses obligations à l'égard de la communauté assomptionniste parisienne ou encore des concertations indispensables à assurer auprès d'autorités religieuses pour diverses œuvres à caractère plus national. Paris a toujours exercé de par son histoire et sa fonction, de par ses influences, ses relations et les personnalités qui y font souche et carrière, une forme d'attraction inévitable, y compris sur le plan religieux. Le P. d'Alzon en était bien conscient et ne pouvait se dérober aux multiples obligations de ses charges sans consentir à ces déplacements, même s'il voulut rester un provincial déterminé et conséquent (lien avec l'Eglise locale, reprise d'un collège nîmois, berceau méridional de ses deux congrégations). A partir des années 1870, l'importance du pôle et du poids parisiens ne fit que se renforcer au sein de la Congrégation. Le P. d'Alzon pratiqua alors

avec confiance et concertation une forme de délégation d'autorité, institutionnalisée avec la création de trois Provinces en 1876, à l'égard des religieux parisiens (Picard, Vincent de Paul Bailly, Pernet) qui se trouvaient à la tête d'animations apostoliques d'envergure nationale. Une manière sans doute de concilier l'histoire de sa vie avec la carte géographique de l'Assomption.

Rome, point de convergence et de diffraction supra-national

Dans la vie du P. d'Alzon, Rome joua un rôle essentiel. Il commença par y compléter ses études théologiques (1833-1835) et y recevoir l'ordination sacerdotale. Sa ferveur ultramontaine lui permit non sans souffrances de déjouer les pièges de la crise mennaisienne, en dépassant les ambiguïtés des positionnements qui pouvaient subordonner les ressorts politiques aux véritables enjeux ecclésiaux. Rome lui a certainement appris à s'impliquer dans l'imbroglio de l'actualité sans sacrifier le sens de l'histoire qui se discerne et s'éprouve dans la durée. Sa foi en l'Eglise se noua autour du siège de Pierre pour y fonder cette fidélité doctrinale qu'un ecclésiastique ne peut concéder sans mesure aux humeurs ou aux vents d'une liberté toute subjective. Cette maxime de vie dont la paternité originelle serait à retrouver: 'Agir pour Rome toujours, contre jamais, quelquefois sans' connut certainement des inflexions avec le temps. Emmanuel d'Alzon, dans la vague ultramontaine portée sur fond d'une amitié admirative sans faille pour Pie IX, prit l'habitude de prendre à Rome conseils et mots d'ordre pour entreprendre, décider et combattre. D'instinct, il sentait à Rome que des coutumes, des pratiques ou des opinions locales n'ont pas valeur universelle et que d'y laisser exercer ce droit de regard pouvait libérer des églises nationales du poids d'habitudes ou de traditions privilégiant plus le passé que le présent. Au concile de Vatican Ier, il a pris davantage conscience que l'Europe n'enfermait pas à elle seule l'horizon du christianisme et que ses énergies missionnaires en avaient ouvert une page autrement internationale.

La lumière de Rome ne peut se contenter d'éclairer la route du présent comme d'un point de vue humain, elle a pour vocation de porter plus loin et plus haut les rayons de la Sagesse divine qui brillent pour toute l'humanité. Rome n'en est ni la source ni la fin, mais sur cette terre elle en a reçu du Christ par Pierre la promesse pour un service à exercer sur les ailes trines de l'unité, de la vérité et de la charité. Le voyage de l'Evangile franchit le temps et l'espace. D'Alzon n'a-t-il pas entrepris en 1863 le seul grand voyage terrestre de sa vie, Constantinople? Sans Rome, Nîmes et Paris ne seraient que des accidents de l'histoire. Mais de Nîmes comme de Paris, les chemins qui conduisent à Rome ne s'y sont point arrêtés car les bornes en sont le monde entier. Le voyage de cette aventure de foi commencé avec le P. d'Alzon, d'étape en étape, se poursuit en Assomption grâce à l'Esprit, selon une géographie qui se fait pèlerinage sur les routes du passé, mais pour un pèlerinage sans frontières dont le cœur est ce chemin de foi vécu à la suite du Fondateur.

**A Nîmes,
les logements successifs du P. d'Alzon:**

Rue de l'Aspic, n° 16
(1835)

Rue de l'Arc-du-Gras, n° 9
(18367-1839)

Rue des Lombards, n° 10 Rue Marguerite
(1839-1845)

Rue du Pont de la Servie (Collège historique de
l'Assomption)
(1845-1880)

Le Mont-Duplan
(Maison Prophète)
(1872-1875?)

Clos Mireman

Carnet d'Adresses

Les logements du P. d'Alzon à Nîmes (1835-1880)

L'abbé d'Alzon, avant d'être le P. d'Alzon, n'a pas toujours résidé à la même adresse à Nîmes. Son collège devint à partir de 1845 d'une façon générale sa résidence de choix, au milieu de la jeunesse scolaire qu'il aimait, même s'il connut à l'intérieur de l'Assomption divers changements occasionnels, pour des raisons pratiques ou d'opportunité (Arche de Noé, près de la bibliothèque, au-dessus de la porte d'entrée). Ses lettres et souvenirs en font foi directement. Il recevait les parents dans un salon ou parloir, faisant fonction de Bureau du Directeur. Quand il voulut reprendre en main l'Œuvre de la Jeunesse en 1872, dite Œuvre Argaud, il jugea même préférable un temps d'aller s'installer sur les hauteurs de Nîmes avant de retrouver le berceau de l'Assomption dans la plaine. Entre 1835 et 1845, le jeune vicaire général élu domicile dans divers logements d'emprunt qu'il plaira au pèlerin de retrouver au cœur des ruelles de la vieille ville de Nîmes. Une visite complète ne peut éluder un passage au cimetière Saint-Baudile où reposent après le Fondateur (entre 1880 et 1892) tant de membres du Collège de l'Assomption (religieux, professeurs et élèves) et des différentes communautés assomptionnistes depuis lors. Ce pèlerinage aux sources s'avérera plus fructueux si l'on garde sous les yeux pendant ces visites sur ces lieux quelques pages des Ecrits Spirituels dont la lecture permet de goûter un esprit toujours vivant par-delà le temps.

Rue de l'Aspic n° 16 (1835)

L'abbé d'Alzon est arrivé à Nîmes le dimanche 14 novembre 1835 à 5 heures du matin et s'installa chez son grand-oncle, l'abbé Xavier Liron d'Ayrolles, tout en refusant carosse et livrée avec armoiries que sa mère, la Vicomtesse, avait prévus pour que son fils tienne son rang. L'immeuble existe toujours. La façade sur rue ne présente pas grand caractère, excepté le fronton triangulaire au-dessus de la porte d'entrée. Si l'occasion se présente de façon favorable, on peut demander à être autorisé à jeter un œil sur la cour intérieure qui, selon les apparences extérieures, n'a pas subi de grandes transformations depuis 1835!

E. d'Alzon a été nommé chanoine honoraire avec l'Abbé de Tessan, son compatriote, et vicaire général honoraire le 8 novembre 1835. Son projet de s'adonner à la conversion des protestants n'a pas été accepté par l'évêque, Mgr de Chaffoy. Liberté lui est laissée de fréquenter le séminaire de la ville et de travailler dans les bibliothèques. Il est autorisé également à aider son grand-oncle à l'animation spirituelle de l'Association des Dames de la Miséricorde, œuvre catholique de bienfaisance. L'avantage qu'il en retira fut de nouer de nombreux liens et relations avec la société aisée de Nîmes.

Rue de l'Arc-du-Gras n° 9 (18367-1839)

E. d'Alzon ne tarda pas à se mettre dans ses meubles, la cohabitation avec un vieux grand-oncle, vicaire général de surcroît, ne pouvant se révéler heureuse à l'usage pour deux personnes d'âge aussi différent. L'appartement trouvé, pour un loyer annuel de 900 francs,

dans un quartier peu reluisant mais proche de la cathédrale, rue étroite, appartenait à un certain Garcin qui y logeait déjà un prêtre, Bernard Rode et sa gouvernante, Marguerite Rode, une parente sans doute, fl était situé à l'angle impair de la rue Arc-du-Gras et rue des Orangers au n° 9 (actuel n° 7). L'abbé d'Alzon avait à son service une gouvernante Suzon qui céda vite la place à un autre serviteur venu de Lavagnac, Alexis. Suzon vida prestement les lieux devant les taquinerie que ne lui ménageaient pas les enfants, hôtes habituels du jeune abbé. Alexis, fort dévoué, était très indiscret d'où ce portrait bien troussé adressé à Augustine d'Alzon: « *C'est un bavard impitoyable; je l'entends dire de tout côté. Il a le caractère gouvernante. Je crois qu'il a oublié de mettre une coiffe et un jupon* ». fl vécut là de façon très simple et même austère. Il fit disparaître les belles glaces venues de Lavagnac, coucha sur un lit de planches et une pailleasse. Comme décoration, un tableau de pénitence Madeleine pleurant ses péchés, une tête de mort sur la cheminée, un crucifix donné par Mgr de Chaffoy, décor si dépouillé que la Vicomtesse pour visiter son fils le rencontrait soit à l'Hôtel du Midi soit chez une parente, Mme de Bouillargues.

En septembre 1837, Mgr de Chaffoy, hémiplégique depuis novembre 1835, est mort à 86 ans. L'Abbé d'Alzon prononça l'éloge funèbre du défunt, ce qui provoqua quelques éclats. En juillet 1838 arriva à Nîmes son successeur, Mgr Cart.

Les activités de l'abbé d'Alzon se sont multipliées: à la cathédrale il assura confessions, prédications, conférences. Il participait déjà au Conseil diocésain, toutes les semaines (lettre à Adolphe de Foumas, 10 mai 1836, t. XIV, p. 81-83), mais surtout il développait un apostolat d'enseignement et de patronage auprès de la jeunesse nîmoise: cours de catéchisme et de persévérance à la chapelle du Collège Royal le dimanche après les Vêpres, Société Saint-Louis de Gonzague et Société Saint-Stanislas (instructions, jeux), Conférences aux jeunes gens de la 'bonne' société (selon le principe de celles des Bonnes Etudes de M. Bailly à Paris), direction spirituelle auprès de professeurs du Collège Royal (Monnier, Germer-Du- rand), apostolat du Refuge (jeunes filles en danger moral) organisé avec les Sœurs de Marie-Thérèse et établi à Nîmes en 1837.

Un témoignage concernant cette période nous en a été gardé par Peyries:

« Le plan de M. d'Alzon était d'attirer les enfants et la jeunesse. Dès lors, il loua un local avec une grande terrasse qui pouvait tenir lieu de cour; à cette terrasse était contigüe une salle ou un salon avec bibliothèque où il prenait ses repas. De la sorte, il pensait que, soit en cas de pluie soit pour les réunions plus sérieuses, il aurait un abri facile. Il nous attirait donc en ce local où il constitua le premier groupe de la Société de Saint-Louis de Gonzague: elle s'adressait plutôt aux enfants de la bourgeoisie et de la haute société. Il nous réunissait plutôt le soir, quelquefois à d'autres moments, mais souvent. Il était accueillant, bon, agréable au possible. La société avait un double but: préparer les plus jeunes à la première Communion et aider les plus avancés à persévérer... M. d'Alzon nous prépara même de ses deniers des jeux multiples. Un jour il nous ménagea un billard qui ne chôma pas souvent. Etendu un jour sur le tapis du billard et causant simplement avec nous, il nous raconta des traits de jeunesse: il disait humblement avec abandon des choses à son désavantage, entre autres qu'il avait eu la faiblesse ou la bêtise de passer une fois deux heures à mettre sa cravate... Il nous réunissait encore en cet appartement du

deuxième, dans une chapelle ou oratoire. Là, il nous faisait des instructions si agréables et si pleines de vie que personne ne trouvait le temps long. La Société Saint-Stanislas avait le même but et faisait appel aux enfants d'une classe plus ouvrière... »

Relation d'une journée ordinaire de l'abbé d'Alzon:

« Il était toujours levé de très grand matin, disait à la cathédrale la première messe (autel du Saint-Sacrement) vers 5 heures ordinairement. Il disait en riant que sa messe était celle des cuisinières et des ouvrières; d'autres personnes pourtant trouvaient le moyen d'y assister, car de temps en temps il y faisait une instruction. Après sa messe, il se mettait au confessionnal. Souvent, il y retournait dans la journée et, le soir, il y était encore, quelquefois jusqu'à 10 ou 11 heures. Toutes les heures qui lui restaient étaient consacrées à l'étude et, comme il se privait beaucoup de sommeil, il prenait encore le soir ou la nuit des heures pour travailler.

Le chemin assez court qui menait du logis de l'Abbé à la cathédrale était d'habitude parcouru à la course, parfois la montre à la main. Cette allure ultra-rapide ne cessait pas toujours à l'entrée de l'église; il la traversait quelquefois comme un ouragan, au risque de déranger les chaises qui se trouvaient sur son passage. Le bon Abbé de Tessan ne pouvait s'accommoder de cette précipitation, mais il comprit assez tôt que le pas de tortue ne sied pas à tout le monde. Cette démarche rapide était commandée chez l'Abbé d'Alzon par le souci de la ponctualité. Toute sa vie il fut un modèle d'exactitude militaire. Il commençait à la minute précise. Il était inflexible sur ce point comme sur la propreté, la bonne tenue extérieure et la parfaite observance des règles liturgiques.

Sa journée était fort chargée. Il prélevait sur le sommeil une part pour le travail, d'où son activité proverbiale. Il semble qu'il se contentait de 5 heures de sommeil. Pour les repas, il les expédiait en quelques minutes, s'attirant ainsi des maux d'estomac et des migraines. A part la tasse de chocolat le soir, il ne prenait qu'un repas, au milieu du jour. Le soir il se contentait d'une légère collation qui consistait souvent en une tisane ou une salade... ».

Rue des Lombards n° 10 ou rue Marguerite (1839-1845)

En janvier 1839, l'évêque demanda au Roi l'agrément d'Emmanuel d'Alzon comme vicaire général en titre. En mars 1839, ce fut chose faite. Il lui fallait donc une nouvelle demeure, en conséquence. Mgr Cart aurait aimé attirer l'abbé d'Alzon au palais épiscopal, à deux pas de la cathédrale. Mais Emmanuel a toujours préféré garder sa liberté de manœuvre. Il fut choiX d'un appartement de belle apparence, à la rue des Lombards, dans l'hôtel particulier d'amis, les Grandgent. Ce n° 10 rue des Lombards n'existe plus de nos jours, on passe directement du n° 8 au n° 12, car au XIXème siècle la rue fut percée à cette hauteur pour tracer celle du Général Perrier.

On sait seulement que l'Abbé d'Alzon partagea cet appartement de qualité avec un autre prêtre, l'Abbé Daudet, sans doute un parent d'Alphonse, l'homme de lettres auteur du Petit Chose. Cet Abbé le secondait dans la direction des œuvres de jeunesse. Plus spacieuse,

mais aussi plus démonstrative, cette troisième résidence nîmoise allait servir jusqu'en 1845, c'est-à-dire jusqu'à l'aventure du Collège de l'Assomption, berceau de la Congrégation. Là aussi se trouvait un salon où d'Alzon pouvait réunir les jeunes gens, leur faire lire livres et revues. Là se tinrent des réunions pour adultes où d'Alzon fréquenta le 'tout Nîmes catholique' de l'époque, le Recteur de l'Académie M. Nicot, le célèbre pharmacien M. Boyer, le médecin membre du Conseil municipal M. Pleindoux dont il sera à nouveau question avec Mère Correnson, l'avocat homme politique M. Chapot et le futur évêque de Digne et futur archevêque de Paris Dominique Sibour qui l'avait initié au ministère.

Nous avons malheureusement assez peu d'échos sur la vie personnelle d'Emmanuel d'Alzon, de 1839 à 1843. Par contre sont mieux connus ses projets apostoliques mis en œuvre à cette époque: la fondation d'un Carmel à Nîmes (décembre 1843), le soutien à une jeune Congrégation parisienne (depuis 1838), les Religieuses de l'Assomption et la reprise d'un collège catholique en déclin, le futur Collège de l'Assomption (1844).

« Préoccupé de consacrer ma vie à la défense de l'Eglise et du Saint-Siège qui en est le centre, je crus devoir me dévouer à la conversion des protestants. Outre que je n'y réussis que très peu, je m'aperçus bientôt que le protestantisme comme doctrine n'est plus rien et que, dans notre pays de France, ce n'est qu'un parti politique. Mais je vis très clairement qu'en Occident, Rome est attaquée par la Révolution, la Libre Pensée et les Sociétés secrètes. Depuis longtemps la pensée de fonder un collège me préoccupait. J'étais frappé de la nécessité d'une éducation chrétienne; d'autre part j'avais puisé dans la lecture méditée des œuvres de saint Jean de la Croix une grande affection pour les filles de sainte Thérèse. J'arrivai à Nîmes avec la pensée de fonder un pensionnat et un couvent de Carmélites. Mais je fus entraîné loin de mon but par bien d'autres idées. Dieu ne voulait pas encore que je pusse réaliser des desseins pour lesquels je ne comprenais pas assez mon incapacité. Cependant M. Vermot réalisait l'idée d'un collège (1838) et, lui se consacrant à cette œuvre, je n'avais plus à m'en occuper. Mgr de Nîmes n'avait aucun attrait pour les Carmélites; y songer eût été, ce semble, imprudent... ».

Mgr Cart était un homme froid et timide. Les rapports avec l'abbé d'Alzon furent assez gênés pendant les 16 ans que dura leur collaboration (1839-1855). Coïncidence frappante, le jour même où Mgr Cart signait la lettre de nomination de l'Abbé d'Alzon comme vicaire général (29 ans), il y eut à Nîmes l'essai d'une locomotive sur la ligne en construction. Même dans l'administration diocésaine, la vapeur allait remplacer le charriot mérovingien! On a de leurs relations contrastées une correspondance amusée du P. d'Alzon:

« J'avais espéré un peu de repos après Pâques. Au lieu de cela, il m'a fallu partir le lundi de la fête, à 6 heures du matin, pour accompagner Mgr dans une tournée... Je partis avec un rhume épouvantable, faisant blanc de mon épée tant que je pouvais et fumant, à part moi, de la plus merveilleuse manière. J'ai été bon, posé, attentif on ne peut plus, sauf une fois où l'on voulait me faire prêcher et où je décampai pour qu'on ne m'y forçât point. Comme il faisait un vent affreux et que les fenêtres de l'église étaient passablement brisées, l'évêque forcé de monter en chaire s'enrhuma à son tour, ce qui le mit de mauvaise humeur pendant une heure ou deux, ce qui divertit prodigieusement mon amour-propre. Après quoi, ayant pris ainsi ma revanche, nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde, lui me donnant de la gomme sucrée et moi lui offrant de la pâte de jujube. Pour cimenter

le traité de paix, j'acceptai hier de prêcher aujourd'hui, malgré les quintes de toux que je faisais venir avec à-propos...».

On sait que de 1839 à 1845, l'abbé d'Alzon fit de nombreuses prédications, sauf l'année 1842 où la fatigue de sa gorge lui permit rarement de parler en public. En 1841 il prêcha le Carême à Saint-Baudile et l'A vent à la cathédrale. D n'en poursuivit pas moins assidûment ses lectures, sachant lire très vite. Il écrivait le 23 janvier 1845: « *Ainsi hier, par exemple, malgré plusieurs malades à voir et plusieurs visites à recevoir et à faire, j'ai trouvé le moyen de lire tout le volume publié par M. Lacordaire, sauf les deux derniers discours...* ». L'Abbé d'Alzon a par ailleurs laissé des notes manuscrites de ses lectures, sous forme d'analyse des ouvrages. Il publia même quelques articles dans des revues dont en février 1839 celle parue dans les Annales de philosophie chrétienne.

Rue du Pont de la Servie, au Collège de l'Assomption (entre 1845 et 1880)

La pension de l'Abbé Vermot, prêtre bisontin venu s'établir à Nîmes, ouverte en 1838, n'avait cessé de décliner par la suite et était devenue 'la honte des catholiques de Nîmes'. Lors d'un voyage en Franche-Comté avec son évêque en juillet 1843, l'Abbé d'Alzon apprit que son ami et confrère, curé de Sainte-Perpétue, l'Abbé Goubier, avait en son nom et au sien racheté l'œuvre scolaire. De retour de Turin en juillet 1844, d'Alzon prit en main le pensionnat, bien décidé à y organiser un collège digne de ce nom. Il commença par recruter des professeurs qualifiés dont deux agrégés, MM. Monnier et Germer-Durand, établit un règlement scolaire, posa les principes d'une éducation chrétienne forte, s'inscrivit dans le combat en faveur de la reconnaissance légale de la liberté de l'enseignement pour le secondaire et, de fil en aiguille, après avoir fait le siège des ministères, finit par obtenir deux ans avant le vote de la loi Falloux (1850) le plein exercice pour la Maison de l'Assomption (1848).

Il partagea ses idées sur l'éducation avec Mère Marie-Eugénie de Jésus qui posait alors aussi les bases de sa Congrégation fondée en 1839. En 1845, malgré l'opposition de Mgr Cart, le P. d'Alzon passait outre, fondant l'Association de l'Assomption où travailleraient ensemble laïcs, prêtres diocésains et religieux. A Noël 1845, avec quatre compagnons, il commença un noviciat religieux qui devait durer jusqu'en 1850. En 1849, il posa la première pierre pour la construction d'une nouvelle chapelle; à Noël 1850, la Congrégation sortit des limbes avec les premières professions publiques, toujours dans le cadre du Collège. En 1852 il lança la Revue de l'Enseignement chrétien et l'édition de textes d'auteurs chrétiens. En 1854, pour fêter le dogme de l'Immaculée-Conception, il organisa des fêtes et processions grandioses au point d'en émouvoir la communauté protestante qui décrira l'Assomption à Napoléon III comme une citadelle d'où l'homme terrible du Midi livrait une guerre implacable aux ennemis de l'Eglise. En mars 1859, l'auteur provençal de Mireille, alors en pleine ascension, fut accueilli triomphalement dans les murs du Collège. Les élèves s'engageaient aussi dans des conférences de Saint-Vincent de Paul, finançant un patronage de jeunes, alphabétisant des illettrés, secourant les miséreux de l'Enclos-Rey.

Le Collège connut aussi des heures difficiles pour des raisons multiples, notamment financières. En 1848, l'aristocratie et la bourgeoisie nîmoise firent payer cher au P. d'Alzon

son choix de l'heure (exprimé dans les colonnes du journal *La Liberté pour tous*) en faveur d'une République modérée assise sur le suffrage universel, retirant par sanction leurs enfants du Collège. A partir de 1854, des problèmes de santé éloignèrent un peu le P. d'Alzon de sa direction effective. Une grave crise financière s'ensuivit entre 1855 et 1857, mettant en délicatesse le P. d'Alzon avec sa famille, effrayée des sommes englouties. Le P. d'Alzon n'utilisa pas seulement une image quand il parla à ce sujet du martyr des écus. En proposant la création d'une Société d'actionnaires, le frère Hippolyte Saugrain sauva l'œuvre et le renom de son fondateur d'une faillite éclaboussante. Un grand projet anima le P. d'Alzon qui aurait aimé couronner son Collège du titre d'Université Saint-Augustin déjà en 1852 et encore en 1871, aux lendemains de Vatican Ier. En 1875, il eut la satisfaction de voir votée la loi de la liberté de l'enseignement supérieur, qui allait permettre l'ouverture de cinq Facultés catholiques en France (Angers, Lille, Lyon, Paris, Toulouse). C'est en ce sens qu'avait été relancée en 1871 la seconde série de la *Revue de l'Enseignement chrétien*. Malgré ses vœux, Nîmes n'avait pas été retenue au nombre des villes à pourvoir, autre illustration du caractère désintéressé que le P. d'Alzon savait imprimer à ses propres projets.

Pour autant, le Collège n'en avait pas terminé avec les heurs et les malheurs de son histoire. En 1880, les décrets de Jules Ferry provoquaient la dispersion des Jésuites et obligeaient les Congrégations religieuses non autorisées par la loi à cesser leur mission d'éducation. Le P. d'Alzon mourut en son collège assiégé par les forces de police réquisitionnées et défendu par l'Association des Anciens Elèves. Des tractations avec l'évêché de Nîmes permirent au Collège de poursuivre son existence sous direction diocésaine. Quatre religieux fictivement sécularisés pouvaient rester à leur poste. La menace s'estompa deux ans plus tard. En 1892, les restes du P. d'Alzon, inhumés en 1880 dans la tombe de l'Assomption au cimetière Saint-Baudile, revenaient dans la chapelle du Collège, au pied de l'autel. Une statue lui était érigée dans la cour et, pour marquer ce premier cinquantenaire (1843-1893), une nouvelle façade était inaugurée sur l'Avenue Feuchères. Après la condamnation et la dissolution de la Congrégation en France (mars 1900), le Collège allait entamer une bataille de procédures d'une dizaine d'années. En 1909, le Collège, berceau de la Congrégation, était spolié, la chapelle où reposait la dépouille du Fondateur fermée au public et désaffectée. En 1921 un point final était mis à toute tentative de récupération possible des lieux, l'Etat organisant sur place un lycée de jeunes filles. La demeure où avait vécu et lutté le P. d'Alzon pendant 35 ans toujours au contact de la jeunesse, restait fermée à ses fils et à ses filles, comme pour les inviter à de nouveaux départs et à une autre jeunesse.

Un intermède, le Mont-Duplan (1872-1875?)

Le P. d'Alzon prit momentanément congé de son Collège et de la jeunesse scolaire pour reprendre l'Œuvre de la Jeunesse, dite Œuvre Argaud. En octobre 1872, après des tractations avec l'évêché propriétaire des lieux (maison Prophète), le P. d'Alzon voulut s'y installer en compagnie d'un ou deux religieux novices, sur les hauteurs de Nîmes. En décembre 1872 il rêvait même d'en faire un scolasticat et n'hésitait pas à lui donner le nom de 'maison-mère'. C'est peut-être pour cela que la tradition a retenu l'anecdote de collégiens

de Nîmes faisant la chaîne pour y transporter la bibliothèque du P. d'Alzon. Quoi qu'il en fut, le P. d'Alzon ne put y demeurer que par intermittence, même s'il formulait encore en août et en octobre 1875 le vœu d'y élire définitivement domicile. Le local fut cédé ensuite par Mgr Besson aux Frères des Ecoles chrétiennes qui avaient été chassés de leur maison en 1880.

Il est clair en tout cas que le P. d'Alzon en 1880 se trouvait proche de sa dernière demeure sur cette terre. Ses restes mortels ne connurent pas non plus l'immobilité promise au Requiescat in pace. Transférés en 1892 du cimetière Saint-Baudile à la chapelle du Collège de l'Assomption, ils le furent à nouveau en 1942, cette fois dans la chapelle de la rue Séguier, au pied des marches du chœur et aux côtés des restes de Mère Correnson, dans un caveau qu'il avait lui-même fait creuser. En 1964, par suite des procédures canoniques prévues par le procès de sa cause, sa tombe fut une nouvelle fois ouverte. Une manière peut-être de rappeler que toute existence n'est qu'itinérance: n'avoir ici-bas que des demeures provisoires et devoir franchir même après sa mort quelques étapes pour gagner les demeures éternelles.

Mireman

Le Clos Mireman, lieu assomptionniste entre 1852 et 1857 (colonie agricole et noviciat de frères convers), se trouve dans la proche banlieue de Nîmes. Cité à plusieurs reprises par le P. d'Alzon sans être jamais clairement par la suite localisé, il est répertorié sur les cartes géographiques à proximité de l'actuel croisement de la ligne de chemin de fer et de la Languedocienne A 9, près de l'aérodrome de Nîmes-Courbessac et du cimetière du Pont de Justice, matrices cadastrales n° 346-350. On le connaît aujourd'hui sous le nom de Mas Miramand, à 2 km à l'Est de Nîmes, une bâtisse rectangulaire comportant 4 tours carrées. Cette propriété a appartenu à une certaine Mme Henriette Labesmeraye, née de Roure, avant de passer en 1856, par héritage, au chanoine Félix-Adrien de Couderc de Latour-Lisside, prêtre bisontin incorporé à Nîmes, auteur d'une biographie de Mgr de Chaffoy. Le P. d'Alzon eut l'idée, éphémère, d'y transférer son collège; il loua les lieux qui comprenaient terrains cultivables et clos d'habitation pour y implanter, sous la direction du P. Henri Brun, une colonie agricole servant également de vivier pour un noviciat de Frères Convers. Ces essais ne furent guère concluants. Le P. d'Alzon proposa le lot par la suite à Mère Marie-Eugénie de Jésus pour les Religieuses, qui le déclina.

Carnet d'Adresses pour Nîmes

- * Communauté des Religieux de l'Assomption (A.A.):
2 rue Sainte-Perpétue. Tél. 04 66 84 95 16. Fax 04 66 84 45 54 michel.zabe@wanadoo.fr

- * Communauté des Oblates de l'Assomption (O.A.):
30 rue Séguier. Tél 04 66 76 08 94. Fax 04 66 76 24 47

- * Communauté des Petites Sœurs de l'Assomption (P.S.A.):
465 avenue de Brunswick. Tél. 04 66 27 53 56.

- * Office du tourisme de la ville de Nîmes:
6 rue Auguste. Tél. 04 66 67 29 11. Fax. 04 66 21 81 04 www.ot-nimes.fr et info@ot-nimes.fr

- * 1ère adresse nîmoise de l'Abbé d'Alzon:
16 Rue de l'Aspic (entre la rue de la Madeleine et rue de l'Hôtel de Ville).

- * 2ème adresse nîmoise de l'Abbé d'Alzon:
9 Rue de l'Arc-du-Gras (actuel n° 7, au chevet de la cathédrale, sur la gauche, à l'intersection avec la rue des Orangers).

- * 3ème adresse nîmoise de l'Abbé d'Alzon:
10 Rue des Lombards (à l'intersection avec la rue Général Perrier). Le numéro 10 n'existe plus.

- * 4ème adresse nîmoise du P. d'Alzon:
Collège historique de l'Assomption, ex-lycée de jeunes filles,
C.E.S. Feuchères, au 3 Avenue Feuchères. On peut éventuellement sur demande préalable être autorisé à pénétrer, hors période scolaire.

- * 5ème adresse nîmoise du P. d'Alzon:
Le Mont Duplan est au Nord-Ouest de la ville, sur la hauteur.

- * Cimetière Saint-Baudile, tombe de l'Assomption (route d'Avignon).

- * Œuvre Argaud (Œuvre de Jeunesse fondée en 1837 par l'abbé d'Alzon, confiée au Chanoine Argaud en 1954, dirigée par les Pères de Timon-David, 3 avenue du Général Leclerc (à côté de la communauté assomptionniste, rue Sainte-Perpétue).

Il existe à Nîmes une petite rue dédiée au P. d'Alzon (vers le cimetière Saint-Baudile, de l'autre côté de la route d'Avignon). A notre connaissance, deux autres cités en France se sont honorées en donnant le nom d'une de leurs rues au P. d'Alzon: Le Vigan et Bordeaux. Davézieux en Ardèche a l'originalité d'avoir donné le nom d'une de ses rues aux Assomptionnistes, longue de 1. 200 m selon les précisions du P. Joannès Dufaud que nous remercions au passage.

**À Nîmes,
les Familles religieuses de l'Assomption**

Nîmes et les Assomptionnistes Le Collège, Boulevard de la
République
(1919-1929)

Le Collège, Route d'Arles
(1930-1967)

Nîmes et les Religieuses de l'Assomption Le Prieuré de
l'Assomption, rue de Bouillargues
(1858-1911)

Du Prieuré au Lycée d'Alzon

Nîmes et les Oblates de l'Assomption, rue Séguier

Nîmes et les Petites-Sœurs de l'Assomption Rue Briçonnet

Carnet d'Adresses

Les Familles religieuses de l'Assomption à Nîmes (1845-1880)

Nîmes a été au cours des derniers 150 ans de l'histoire l'une des rares villes de France avec Paris et Bordeaux à posséder toutes les composantes des familles religieuses de l'Assomption: les Assomptionnistes dès 1845, les Religieuses de l'Assomption à partir de 1855, les Oblates de l'Assomption lors de leur prise de service au Collège de l'Assomption (août 1866), les Petites Sœurs de l'Assomption (rue Briçonnet, en 1883) et, par extension géographique, les Orantes de l'Assomption présentes au Vigan de 1939 à 2004.

Cette concentration nîmoise et gardoise de l'Assomption des origines peut très bien s'expliquer par l'histoire et par les liens de famille que les Fondateurs et Fondatrices ont tenu à manifester dans ce haut lieu symbolique qu'est Nîmes, berceau des Assomptionnistes. Passons en revue les différents lieux de la topographie nîmoise propres à chaque famille religieuse de l'Assomption.

Nîmes et les Assomptionnistes

Nous avons mentionné plus haut les principales étapes de l'histoire du Collège de l'Assomption (1843-1909). Ajoutons juste un mot sur la période 1880-1909. Une société civile a été constituée pour parer aux menaces d'expropriation; en furent présidents: Numa Baragnon (1881-1883), Paul de Pèlerin (1883-1905), Edgard de Balincourt (à partir de 1905). Cette précaution juridique ne suffit pas à préserver le berceau de l'Assomption, surtout après 1900 lorsque la Congrégation fut condamnée à la dissolution et contrainte à l'exil. Procès, appels, pourvoi en cassation de 1901 à 1909 sur place à Nîmes: rien n'y fit pour sauver les lieux. Après Louis Allemand, directeur du Collège de 1880 à 1881, se succédèrent à ce poste le P. Charles Laurent (1881-1882), le P. Alexis Dumazer (1882-1894), le P. Joseph Maubon (1894-1899) et le P. Stéphane Chaboud (1899-1909), le dernier d'une liste inaugurée par le P. d'Alzon.

Boulevard de la République n° 15 (1919-1929)

Durant l'été 1909, le Collège se transporta, sous la direction du P. Timothée Falguyrette (1909-1919), au Boulevard de la République n° 15 dans le local de l'ancien pensionnat Jeanne d'Arc, tenu par des Sœurs Maristes, et spolié en 1903. Ce modeste local, fort inconfortable, put être loué jusqu'à ce que son propriétaire légal voulut en reprendre possession en 1929. Cette situation d'inconfort dura vingt ans pour l'Assomption (P. Matthieu Lombard, directeur entre 1919 et 1923). Quant à l'ancien Collège historique de l'Avenue Feuchères, il faisait l'objet de nombreux projets de liquidation. Le mobilier fut vendu aux enchères publiques, première forme de démantèlement. Pendant la grande guerre de 1914-1918, il servit d'abri à des réfugiés, de foyer pour soldats permissionnaires, de local pour l'Œuvre du trousseau aux prisonniers et même d'hôpital. En 1920, le maire radical de Nîmes, Josias Paut, y fit transférer le lycée de jeunes filles de la ville de Nîmes, en vertu d'un acte d'expropriation et d'une indemnité.

L'ancien Collège restait un lieu de pèlerinage pour l'Assomption comme en témoigne ce souvenir du P. Lombard, du 28 septembre 1924:

« J'ai eu l'occasion, l'autre jour, d'entrer d(ins l'ancien collège et j'ai pu connaître le plan du nouvel aménagement. La partie qui longe la rue Pradier sera au rez-de-chaussée comme au premier réservé aux classes. Ces dernières se prolongeront dans la chapelle dont la tribune a déjà disparu. En plus de l'emplacement et du dessous de cette tribune, elles prendront encore une travée de la chapelle. Le reste de celle-ci, séparée par un mur, sera réservé à la tombe du P. d'Alzon et, croit-on ou espère-t-on, aux exercices du culte. Le pavillon qui fait le coin de la rue Pradier et de la rue du Pont de la Servie est destinée à Mme la Directrice et à l'Economat. La partie des bâtiments longeant la même rue de la Servie qui avançait dans la cour est démolie pour ménager une entrée. L'appartement du P. d'Alzon deviendra l'infirmierie. La bibliothèque et ce qui est au- dessous sera habité par la Sous-Directrice. L'arche de Noé, agrandie du côté de la porte de la chapelle, sera le pensionnat. Les fenêtres de la chapelle, bouchées au rez-de-chaussée, ont été ouvertes. Ai-je besoin de dire que cette visite m'a été pénible au-delà de tout et que c'est avec piété et pitié tout ensemble que j'ai prié sur la tombe du P. d'Alzon que l'on a protégée par des planches contre les accidents possibles ».

Troisième collège nîmois de l'Assomption, Route d'Arles, 3 av. du Maréchal Leclerc (1930-1967).

La décision de construire un nouveau collège à Nîmes était dans toutes les têtes. Un terrain fut acheté près de la Gare des voyageurs à Nîmes, sur la route d'Arles, sous le couvert d'une Société civile anonyme La Vigilante, derrière les arcades de la ligne de chemin de fer que longe le boulevard Talabot. Les maîtres d'œuvre en furent les PP. Arthur Déprez, supérieur de la communauté, et Delmas Delmas, économe. L'ouverture se fit à la rentrée scolaire 1930; les Olatas quant à elles reprenaient la direction du cours d'Alzon (Institut d'Alzon, rue Séguier). L'histoire a consigné la liste des supérieurs de ce collège bâti à neuf, après la seconde guerre mondiale: les PP. Jude Verstaen (1945-1946), Herbland Bisson (1946- 1949), Guy Finaert (1949-1952), Bernardin Bal-Fontaine (1952-1958), Vincent de Paul Grimonpont (1958-1963) et le dernier de cette troisième série, le P. Tharcisius Sylvestre (1963-1967). Au chapitre général de 1964, le P. Paul Charpentier, alors Provincial de Paris, attira l'attention sur les difficultés de recrutement du corps professoral. En 1960 déjà, le nombre de religieux enseignants de la Province de Paris n'était plus en mesure de couvrir les besoins minima de ses trois établissements scolaires secondaires (Nîmes, Perpignan, Soisy) et de ses trois alumnats de grammaire (Chanac, Davézieux, Lambersart). L'emploi de professeurs civils, dans les conditions nouvelles du contrat simple facilitées par la loi Debré, ne parut pas une mesure suffisante. On décida de réduire les activités du collège aux classes du premier cycle du secondaire, malgré l'appoint de quelques religieux enseignants demandés aux Provinces de Lyon et de Bordeaux. En 1966, deux terrains furent vendus, amputation qui sonnait le glas d'une présence enseignante plus que centenaire. La décision de fermer le collège fut prise en 1965. Les bâtiments furent vendus à la Chambre de Commerce de la ville de Nîmes pour devenir l'école de Commerce (1967). Les quelques souvenirs entreposés dans la chambre dite du

P. d'Alzon furent dispersés. Des ouvrages furent répartis entre Rome et Valpré (notamment la Patrologie de Migne), d'autres gagnèrent la maison du Vigan alors couvent d'Alzon pour les Orantes. Une communauté réduite à quelques unités se replia au n° 2 rue Sainte-Perpétue, l'ex Petit-Collège. La maison fut inaugurée le 21 novembre 1969 comme résidence des religieux à Nîmes, héritiers de ce long passé. La communauté a beaucoup souffert comme le reste de la ville des terribles inondations qui ont désolé le centre le 3 octobre 1988, faisant de nombreux morts et occasionnant d'innombrables dégâts.

Nîmes et les Religieuses de l'Assomption

C'est en octobre 1855 qu'un groupe de Religieuses vint de Paris à Nîmes, à la demande expresse du P. d'Alzon. Elles logèrent d'abord dans une famille amie (Baronne de Lisleroy, grand'mère de Sœur Marie-Elisabeth de Balincourt), puis dans une petite maison louée rue de Roussy. Leur activité apostolique avait été définie par les trois termes de prière, d'adoration du Saint-Sacrement et de retraites spirituelles.

En octobre 1856, ce fut l'ouverture d'un pensionnat dans une nouvelle maison louée, attenante à la première, avec l'espace d'un plus grand jardin.

Le Prieuré de l'Assomption (1858-1911), rue de Bouillargues

Une œuvre d'éducation demandait de plus vastes locaux et surtout une organisation plus appropriée. On trouva au-delà du viaduc - surélévation d'arcades à Nîmes qui portent la ligne de chemin de fer, un terrain propice pour y bâtir un véritable monastère en fer à cheval, avec aile centrale (couvent), des cloîtres donnant accès aux salles de classes et à une grande salle qui servit longtemps de chapelle 'provisoire'. Deux ailes étaient terminées aux vacances de 1859. Mgr Plantier les bénit le 25 septembre de cette année. Une troisième aile pour dames en retraite fut construite en 1862, bénite et habitée en juin 1864, de même un nouveau bâtiment pour le pensionnat en 1875. En 1886, Mgr Besson, évêque de Nîmes, le dernier que connut le P. d'Alzon, bénissait solennellement la première pierre de la future chapelle dont les plans avaient été conçus par l'architecte diocésain, Révoil. C'est en 1890 que le successeur de Mgr Besson, Mgr Gilly, consacrait enfin la chapelle achevée et si longtemps souhaitée. Les documents de l'époque évoquent à son sujet 'une vraie petite basilique, l'harmonie de ses lignes, la vigoureuse souplesse de ses arceaux, la hardiesse majestueuse de ses voûtes, la richesse variée de ses sculptures; vraie rose mystique'. Sur la façade, dominant le fronton, un ange déployait ses ailes.

Cette institution scolaire eut un grand renom dans la bonne société de Nîmes. Des difficultés surgirent en 1873 avec l'ouverture d'un pensionnat par les Oblates de Marie Correnson. Le P. d'Alzon s'entremet pour faire prévaloir un compromis de sagesse et apaiser les angoisses de la supérieure locale, Mère Marie-Gabrielle de Courcy. Mais en juillet 1904, les lois anti-congréganistes obligèrent les Religieuses à fermer leur pensionnat, bien qu'elles aient, elles, obtenu au XIX^{ème} siècle un décret de reconnaissance impériale en bonne et due forme. La rentrée scolaire n'eut pas lieu en octobre, mais les Sœurs purent rester à Nîmes où elles s'occupèrent d'un patronage pour les jeunes ouvrières.

Le 23 août 1911, cette fois en application des lois qui non seulement s'en prenaient aux œuvres scolaires congréganistes mais aux communautés religieuses elles-mêmes, les Religieuses de l'Assomption furent expulsées par la police. Elles quittèrent le monastère par la rue des Jardins, le quai Roussy jusqu'à l'église Sainte-Perpétue. Sur le boulevard Talabot, des gendarmes à cheval étaient chargés de contenir la foule d'amis et de sympathisants qui voulaient les accompagner. Des anciennes élèves du pensionnat écrivirent des articles dans la presse locale pour protester contre cette expulsion. Là non plus rien n'y fit. Après quelques jours passés dans une famille hospitalière, les Sœurs, quittèrent Nîmes avec une profonde tristesse et avec l'espoir d'y revenir un jour, ce qui ne s'est pas réalisé depuis.

(d'après des notes de Sœur Thérèse-Maylis, R. A.).

Du Prieuré au lycée d'Alzon

L'ironie de l'histoire a voulu que le Prieuré de l'Assomption, après avoir accueilli des personnes âgées dans le cadre d'une maison médicalisée, le Centre Villemin, retrouva progressivement à partir de 1991 sa vocation première de lieu d'éducation. Le lycée d'Alzon flambant neuf a été inauguré sur le site en 1994, en présence de son directeur de l'époque, M. Yvan Lachaud, et de Sœur Claire de la Croix Rabitz, supérieure générale des Oblates qui en ont la tutelle. Cette création a permis de donner une nouvelle extension à l'Institut d'Alzon, rue Séguier, trop à l'étroit dans ses vieux murs. Les religieux de la Communauté rue Sainte-Perpétue ont accepté de prêter pour un temps indéterminé la statue du P. d'Alzon qui se trouvait autrefois à Livry, puis à la rue François Ier, statue due au ciseau de Mère Myriam Franck. Le 28 février 2001 était encore inauguré le Prieuré entièrement rénové, comprenant la chapelle de Révoil, un foyer d'étudiants, l'internat et l'aumônerie. Une façon d'assurer pour le III^{ème} millénaire une présence tangible de l'Assomption dans sa mission historique d'éducation à Nîmes.

Nîmes et les Oblates de l'Assomption, rue Séguier n° 26-30

C'est chez les Oblates que les Assomptionnistes pèlerins ont la chance de trouver en notre temps le maximum de souvenirs de leur propre histoire nîmoise. Fondées le 24 mai 1865 au Vigan par le P. d'Alzon, dans le quartier de Rochebelle, elles furent au départ dirigées par le P. Saugrain avec l'assistance de deux Religieuses de l'Assomption, Sœurs Marie-Madeleine de Peter et Marie-Emmanuel d'Everlange. C'est là que les rejoignit le 27 juin 1867 Mère Emmanuel-Marie de la Compassion (Marie Correnson), une nîmoise que le P. d'Alzon avait choisie comme supérieure générale. Du Vigan sont parties en août 1866 les cinq premières Oblates pour le Collège de l'Assomption. En novembre 1873 une maison indépendante put être acquise par la famille Correnson d'où peu à peu vont surgir au n° 26 de la rue Séguier un externat, un noviciat (1874), un pensionnat (1875). La maison allait s'agrandir et s'élever au fil des années. Le P. d'Alzon fit construire la chapelle de la rue Séguier (1879-1880) d'après les plans de Félicien Allard.

Le financement en avait été assuré grâce à un legs d'Eulalie de Régis, morte Oblate de

cœur. Ce fut même le dernier grand acte public de la vie du P. d'Alzon, la bénédiction ayant eu lieu le 15 avril 1880 (lire dans *Ecrits Spirituels*, pp. 1212-1213).

L'ouverture d'un externat en 1873 déclencha le mécontentement des Religieuses de la rue de Bouillargues, craignant une forme de concurrence aigüe à cause de la proximité géographique. Tout rentra peu à peu dans l'ordre par la suite. Par contre en 1882, les ponts furent coupés entre les Oblates et les Assomptionnistes, pour de multiples raisons qui tiennent pour une part aux volontés du P. Picard, supérieur général depuis 1880. Au terme de deux procès, l'un diocésain perdu par les Oblates, l'autre romain perdu par les Assomptionnistes, la fracture était consommée entre deux branches rivales d'Oblates, celles de Nîmes qui poursuivirent leur voie avec Mère Correnson et Mère Chamska, et celles de Paris qui, sous l'autorité directe du P. Picard, furent mises entre les mains d'une ex-Religieuse de l'Assomption, Mère de Mauvise, qualifiée de Supérieure Majeure. Plus dynamique, la branche de Paris grâce au P. Gervais Quenard put retrouver en 1926 sa branche historique de Nîmes et mettre ainsi un terme à la division de 1882.

Le début du XXème siècle, marqué par la lutte anticongréganiste, créa aussi aux Oblates les mêmes difficultés qu'aux religieux. L'Institut d'Alzon fut confisqué, les religieuses chassées et contraintes à l'exil (Italie, Pays-Bas), la propriété morcelée et vendue en trois lots. Les locaux scolaires purent être repris pour la formation d'un Cours Fénelon, confié à des directrices laïques (Mlle Ozias 1901-1905, Mlle Larbot 1905, Mlle Stiehr 1905-1920, Mlle Nègre 1920-1930). Mgr Amal du Curel sauva la chapelle. Après la tourmente, les Oblates entreprirent de récupérer leur école et une partie des locaux. La Directrice laïque fit de nombreuses difficultés. Les Sœurs s'installèrent elles-mêmes dans des locaux loués rue des Jardins n° 1 et rue Roussy n° 45, puis rue Pradier n° 32 où elles avaient ouvert un cours d'Alzon. En septembre 1930, elles purent enfin réintégrer la rue Séguier. Avec les années, la loi Debré, la généralisation de la mixité, l'Institut se développa et déborda même, toujours trop à l'étroit et à la recherche de nouveaux locaux. Nous avons dit plus haut comment l'Institut d'Alzon donna à Nîmes à partir de 1991 le visage moderne d'un nouveau lycée sur des lieux chers à la mémoire de l'Assomption.

La chapelle rue Séguier abrite depuis 1942 les restes du P. d'Alzon et de Mère Correnson. En novembre 1964, Mgr Rougé présida à la cérémonie officielle de la reconnaissance canonique des restes du P. d'Alzon. La parenté du Fondateur était représentée par une descendante, petite nièce du P. d'Alzon, la Comtesse de Rodez-Bénavent. Les Oblates conservent également dans leur sacristie un vêtement liturgique et un calice du P. d'Alzon, sans doute celui que lui avait offert son père, Henri d'Alzon, pour son ordination (1834) et que par générosité l'Abbé d'Alzon avait donné aux Sœurs de Marie-Thérèse (Le Refuge). Ces dernières l'ont rétrocédé aux Oblates lors des célébrations du centenaire de la mort du P. d'Alzon (année 1980) qui ont eu notamment pour cadres la chapelle de la rue Séguier et l'église Saint-Baudile.

Nîmes et les Petites Sœurs de l'Assomption, rue Briçonnet n° 24 (1885-1992)

Le P. Pernet, co-fondateur des Petites Sœurs, n'a jamais oublié son passage à Nîmes: sa venue en 1849 comme novice à l'Assomption, son temps de professorat et de surveillance au Collège, sa découverte de la pauvreté sociale à l'Enclos-Rey. Même s'il est devenu par obéissance parisien d'adoption, Nîmes fut le berceau de sa vie religieuse. La fondation des Petites Sœurs remonte comme pour les Oblates à 1865 et les premiers développements de la Congrégation sous Mère Marie de Jésus Fage furent surtout liés à la capitale et à sa banlieue. Cependant, peu de temps après la mort de Mère Fage (1883), le P. Pernet réussit à établir ses filles à Nîmes en 1885, rue Briçonnet n° 24 pour le même type d'apostolat social que dans les autres villes de France. Bien que non enseignantes, les Petites Sœurs furent tracassées après le vote des lois anticongréganistes, poursuivies, jugées, condamnées et subirent des procès retentissants (Paris, Perpignan, Lyon), mais elles furent soutenues d'une façon manifeste par les milieux populaires et l'opinion publique qui appréciaient généralement leur présence bénéfique à leurs côtés. Ce soutien est la raison majeure qui explique la pérennité de leur implantation en France même pendant la période troublée des années 1903-1920, même si, pour se maintenir en dépit de la loi, elles durent souvent procéder à des déménagements et à des réaménagements clandestins. A Nîmes, leur présence rue Briçonnet - maison que connut le P. Pernet -, fut plus que centenaire. En 1992, elles quittèrent les lieux, cédés à l'administration diocésaine pour ses œuvres, et migrèrent dans une résidence de la ville de Nîmes, plus petite et plus conforme à la réalité de leur vie à ce moment-là (465 me de Brunswick).

Avec les Petites Sœurs, nous achevons le tour d'horizon des familles religieuses de l'Assomption sur l'ensemble de la ville de Nîmes, des origines à nos jours.

Quelques notes bibliographiques et lectures conseillées.

D'Alzon, maître d'école, Le Père Emmanuel d'Alzon par lui-même. Anthologie Alzonienne, Rome 2003, chap. 13.

Histoire de l'Assomption depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

Louis Secondy, L'enseignement secondaire libre dans l'Académie de Montpellier, 1974 et Aux origines de la maison de l'Assomption à Nîmes (1844-1853), dans Colloque d'histoire d'Alzon, E. d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIXe siècle, Le Centurion, 1982, pp. 233-258.

Pour les Religieuses de l'Assomption à Nîmes: Les Origines de l'Assomption, L III, Tours, Marne, pp. 417-459.

Pour les Oblates à Nîmes: Les Oblates de l'Assomption en France, 1.1 (diocèse de Nîmes) 1865-1980, Carnets du Centenaire. Actes du Colloque Inter-Assomption, Paris, 2004, à paraître en 2005.

Carnet d'adresses utiles à Nîmes

* Communauté des Religieux de l'Assomption (A.A.):

2 rue Sainte-Perpétue. Tél. 04 66 84 95 16. Fax 04 66 84 45 54 michel.zabe @wanadoo.fr

* Communauté des Oblates de l'Assomption (O.A.):

30 rue Séguier. Tél 04 66 76 08 94. Fax 04 66 76 24 47

* Communauté des Petites Sœurs de l'Assomption (P.S.A.):

465 avenue de Brunswick. Tél. 04 66 27 53 56.

* Boulevard de la République n° 15 et 3 av. du Maréchal Leclerc (ex-routte d'Arles): Se contenter de regarder les façades de l'extérieur.

* Institut d'Alzon n° 28 rue Séguier (chapelle):

Le plus simple est de contacter la communauté des Oblates au n° 30 voisin.

* Lycée d'Alzon, rue de Bouillargues et rue Sainte Perpétue:

En période scolaire, s'adresser au service d'accueil dans le hall d'entrée.

* Le Prieuré (chapelle) n° 11 rue Sainte-Perpétue

Tél.: 04 66 04 93 00. Fax: 04 66 04 93 04

A Nîmes, Églises et institutions religieuses:

Cathédrale Notre-Dame et Saint-Castor

Saint-Charles Saint-Paul

Saintes-Perpétue et Félicité

Saint-Baudile

Sainte-Eugénie

Saint-François de Sales

Evêché de Nîmes

Grand-Séminaire

Chapelle du Collège royal

Autres chapelles

Communautés religieuses

Regard sur le passé protestant de Nîmes

Carnet d'Adresses

Eglises et Institutions religieuses à Nîmes au temps du P. d'Alzon.

Il est bien évident que nous ne pouvons pas et n'entendons pas resserrer ou restreindre toute l'activité du P. d'Alzon autour de ses seules familles religieuses et qu'un pèlerinage à Nîmes comporte obligatoirement un volet plus 'ecclésial'. Le P. d'Alzon a été vicaire général du diocèse plus de 35 ans, il a prêché dans toutes les églises de la ville en maintes circonstances et a eu en charge l'animation directe de plusieurs œuvres et communautés où son nom est resté bien vivant dans les mémoires. Une visite de plusieurs de ces hauts lieux spirituels de Nîmes (églises, chapelles, couvents) nous renforce dans ce sentiment que si le temps et les hommes passent, des témoignages de leurs marques restent aussi indélébiles. Mme de Giry disait d'une façon imagée et bien méridionale à propos du Collège de l'Assomption que ses murs suaient la foi.

Nous pouvons commencer par 7 églises de Nîmes, celles de l'époque du P. d'Alzon, mais qu'il a toutes connues matériellement autres puisque, à part Sainte-Eugénie et pour une moindre part Saint-Charles, toutes les autres ont subi au XIXème siècle une restauration ou une reconstruction quasi intégrale. Nous nous intéresserons ensuite à deux institutions particulièrement significatives de la vie diocésaine, l'évêché et le grand séminaire, et nous terminerons cette évocation par quelques chapelles encore visibles dans le paysage nîmois, sans oublier quelques hauts lieux nîmois de la Réforme.

Cathédrale Notre-Dame Saint-Castor (Place aux Herbes)

Les guides touristiques fourniront à l'amateur d'art ou d'histoire toutes les données nécessaires à sa curiosité. L'aspect extérieur du bâtiment n'a pas varié depuis le XIXème siècle. La façade principale avait été un peu modifiée pour l'entrée de Mgr de Chaffoy en 1822, la porte élargie pour le carrosse et la frise du fronton abîmée. En remontant sur le côté à gauche, on repère facilement la petite porte par laquelle l'abbé d'Alzon entrait de grand matin pour célébrer sa messe. Par contre, à l'intérieur de la cathédrale, tout le gros œuvre a été repris par Révoil à partir de 1878, mais cependant on peut très bien imaginer le P. d'Alzon en chaire ou dans les stalles du chœur, en nous contentant pour notre part d'une chaise pour siège, car on connaît le mot d'une femme de son temps: Quand M. d'Alzon prêche, je l'écouterai assise sur une fourchette. A l'occasion du centenaire de la mort du P. d'Alzon, une plaque-souvenir a été apposée sur un pilier près du chœur. A la chapelle du Saint-Sacrement, on se souviendra que l'abbé d'Alzon célébrait sa messe très tôt pour les gouvernantes et les employées de maison. Il confessait des heures durant, donnant rendez-vous aux pénitents aussi bien le matin que le soir. Sur le côté de la chapelle, les vitraux représentent les évêques du XIXème siècle. Le détour par la sacristie mérite également la visite: de beaux vêtements liturgiques y ont été conservés. Écoutons quelques témoignages du temps:

« Le Père en 1849 prêchait à la cathédrale une série de sermons. Un jour, peu avant le sermon du soir, il renversa sur sa main gauche une bouillotte d'eau bouillante. La

brûlure produisit une grande douleur, la peau se détacha, une large plaie se forma et dura longtemps. Mais aussitôt après l'incident il fallait partir pour monter en chaire. On conseillait d'envoyer quelqu'un à la cathédrale pour dire ce qui était arrivé et démontrer l'impossibilité pour le prédicateur de prêcher ce soir-là. Le P. d'Alzon ne voulut jamais consentir à désappointer son auditoire. Après avoir enveloppé sa main, il partit. Cependant la douleur devenait insupportable. Il fit placer dans la chaire une petite table avec une cuvette pleine d'eau froide dans laquelle il tint sa main gauche plongée tout le temps du sermon. Son geste fut gêné. Son éloquence ne perdit rien de son feu ni de son énergie. Seulement les auditeurs les plus rapprochés de la chaire durent croire à certains moments ou qu'une main invisible les aspergeait ou qu'il pleuvait de la voûte à travers quelque fissure » d'après Galeran, Croquis, p. 14.

Prédications du P. d'Alzon à la cathédrale: oct. 1837 (éloge funèbre de Mgr de Chaffoy), Carême 1838, Avent 1841, Mission aux hommes décembre 1842, Mois de Marie mai 1843, service funèbre du sergent Blandan (11 avril 1845), 31 janvier 1847, Carême 1849, conférences sur le protestantisme hiver 1854, Carême 1860, service pour les morts de Castelfidardo 5 octobre 1860, 7 mars 1861, 30 juin 1861 (denier de Saint-Pierre), 9 novembre 1862, 12 mai 1863 (Œuvre d'Orient), mai 1864, service pour Lamoricière 26 septembre 1865, 23 juin 1866 éloge de Gabriel Durand, 28 janvier 1867 conférence sur les luttes contre l'Eglise, 11 février 1867, 30 octobre 1867 service pour les soldats pontificaux, 16 août 1870 service pour les victimes du 56ème de ligne, 21 novembre 1870 (vœu pour l'affranchissement de la France), 21-26 janvier 1872 conférences sur l'organisation des catholiques, 2 février 1872 bénédiction d'une statue de Notre-Dame de Lourdes, 10 juin 1872 sermon aux hommes, 30 décembre 1872 première d'une série de conférences sur la christianisation de la société.

Saint-Charles (sur le boulevard Gambetta)

Saint-Charles a été élevée de 1772 à 1776 et agrandie de 1856 à 1866: c'est l'ex-chapelle des Frères Prêcheurs [Presicators ou Presicaires]. Tout ce quartier était encore appelé les Bourgades sur le plan de la ville de 1828 et les habitants les 'bourgadiers'; la plupart simples ouvriers catholiques étaient très hostiles à la bourgeoisie nîmoise protestante.

Le P. d'Alzon y a sans doute donné ses sermons les plus 'engagés', notamment en février et mars 1861, lorsqu'était ouverte la crise entre l'Eglise et l'Etat à cause de la politique impériale en Italie. La Revue Catholique du Languedoc témoigne: « *A côté de M. Déplacé, nous aimons à voir M. d'Alzon. Il faut, peut-être, ce contraste dans une même ville. Et de fait, ceux qui ont pu contempler l'innombrable auditoire de notre courageux grand-vicaire, ne nieront pas que les flammes et quelquefois les foudres de sa parole ne répondent chez nous à un vrai besoin. Il y a du sang catholique dans les veines du peuple nîmois; heureux l'apôtre dont le cœur peut donner une si vigoureuse impulsion à ces cœurs dévoués à Pie IX et aux nobles infortunes qui font cortège à la sienne* ». A l'époque l'institution de l'Assomption qui soutenait l'œuvre du Denier de Saint-Pierre, fut soupçonnée d'entretenir une agitation légitimiste, des policiers en civil venaient prendre des notes lors des prédications du P. d'Alzon en vue d'une éventuelle poursuite judiciaire (février 1862, 10

janvier 1863).

« Le Père avait une belle tenue en chaire: noble, aisée et d'une grondeuse souplesse... Le Père d'Alzon n'avait aucun défaut corporel: sa taille, son grand air, sa large-poitrine, sa belle tête, un un mot tout l'ensemble de sa personne donnait à sa tenue un caractère frappant de majestueuse dignité. Son geste était sobre, ample, expressif, sans précipitation. Il était naturel; le Père n'a jamais été un poseur ni un acteur dramatique visant à l'effet calculé. Dans ses grands sermons, à mesure que sa pensée montait à de sublimes hauteurs, il avait une manière d'ouvrir les bras peu à peu, en les balançant avec grâce, comme les ailes d'un oiseau s'élevant de terre pour voler vers les régions de la lumière. Quelquefois, quand il allait se lancer, emporté par le feu de son âme, il levait la main à la hauteur de la bouche et la courbait doucement comme si elle planait sur l'auditoire. Par degrés, se mouvant comme pour suivre les ondulations de la phrase oratoire, cette main s'éloignait, le bras s'allongeait et vous aviez ce magnifique grand geste assez fidèlement reproduit dans les statues du Père, à Livry ou à la maison de Paris. Les gestes précédaient souvent le verbe, le peuple de Nîmes disait: 'Quand le P. d'Alzon prêche, son geste fait deviner ce qu'il va dire'. Il avait l'habitude de regarder en-haut, au-dessus de son auditoire, comme si une main mystérieuse tenait, ouvert devant lui, ce livre dans lequel il lisait les pensées que sa bouche éloquente développait. Cependant, quand il le fallait, ses yeux fixaient ses auditeurs... La voix du Père, sans être harmonieuse et juste dans ses tons, devenait vibrante dans l'animation du discours. Sa diction était pure, les mots descendaient distincts sur l'auditoire. Il se faisait écouter, on le suivait sans effort. Bien qu'il n'eût pas l'oreille musicale, je tiens de lui que, dès l'exorde, il trouvait le point vers lequel il devait jeter sa voix dans une église où il n'avait pas l'habitude de prêcher... Le débit du P. d'Alzon était loin d'être monotone. Dès le début, il se mettait en rapport avec ses auditeurs. Il ne prêchait pas seulement devant eux: il s'adressait à eux. Il entrait vite en matière; le courant électrique était aussitôt établi entre son âme et les âmes qui l'écoutaient. Le peuple disait dans son pittoresque langage: Vous diriez que M. d'Alzon quand il prêche, tient l'écheveau, tandis que chacun de nous tient une bobine'. Nul en effet ne perdait le fil de son discours et chacun captivé, intéressé, semblait enrouler ce fil d'or et de soie autour de son cœur... ». D'après Galeran, Croquis, p. 177-178.

Prédications du P. d'Alzon à Saint-Charles: Avent 1836, Carême 1838, Carême 1843, Carême 1861, 29 mars 1861, 16 février 1862, 23 février 1862, 1^{er} novembre 1862, 14 mai 1863, décembre 1868 conférences aux hommes.

Saint-Paul (en arrière du boulevard Victor Hugo)

L'église Saint-Paul, sur la Place de la Madeleine, est un pastiche de l'architecture romane, commencée en 1835 sur les plans de Questel; l'édifice est décoré de fresques d'Hippolyte et de Paul Flandrin et renferme un chemin de croix de Pradier. C'est dans l'ancienne église Saint-Paul de Nîmes que le P. d'Alzon a comme inauguré ses grandes prédications paroissiales nîmoises, en prêchant le carême de l'année 1836.

L'église avait été érigée en octobre 1771 par Mgr Becdelièvre, évêque de Nîmes. Pendant la Révolution, elle fut mise au pillage et en 1791 elle fut même un temps

désaffectée. Des prêtres assermentés en prirent possession en 1793 avant d'en être eux-mêmes chassés, le mobilier brûlé au chant du Ça ira, ça ira les aristocrates à la lanterne. L'église servit successivement de fabrique d'armes à feu, d'atelier de menuiserie et de tribunal militaire. L'église fut rendue au culte catholique en mars 1801 et en 1834 le Conseil Municipal de Nîmes donna son approbation pour sa reconstruction.

D'après la lettre d'E. d'Alzon DCLX (t. C, p. 514) du 15 novembre 1849, la cérémonie d'inauguration de la nouvelle église Saint-Paul eut lieu le lendemain: « *J'ai une foule de commissions pour vous, mais la cérémonie de demain me fait trotter sans fin* ». Flandrin avec l'aide de son frère Paul, paysagiste distingué, avait composé 64 figures de décoration dont un couronnement de la Vierge et un ravissement de saint Paul; les pièces de menuiserie étaient dûes à un artiste local, Hoën-Bemard et les vitraux à Maréchal et Grignon, l'architecture à Questel.

« *Le 13 novembre 1849, à cinq heures du soir, arrivèrent à Nîmes Mgr l'archevêque d'Avignon et les évêques de Viviers et de Montpellier invités à la cérémonie. Une foule respectueuse se pressait sur leur passage jusqu'à l'évêché où ils descendirent. Le lendemain toute la Garde nationale, le 44ème régiment de ligne, la gendarmerie furent mis sur pied. A sept heures du matin, le bourdon de la cathédrale annonçait la sortie du cortège composé d'au moins trois cents prêtres. Une immense multitude, immobile de respect, couvrait les toits, les terrasses, les balcons, les échafaudages improvisés, les arbres du boulevard et s'étendait jusqu'à l'amphithéâtre couronné de curieux, jusqu'à la place qui s'appelait à l'époque place de l'Abreuvoir et aujourd'hui le square Antonin. Questel, l'architecte du monument, s'avança alors M. Eyssette, le maire, et lui présenta sur un plat d'argent les clefs de l'édifice. Le premier magistrat de la cité offrit à son tour les clefs à l'évêque en lui adressant une allocution. L'évêque répondit qu'il acceptait avec joie les clefs de l'église Saint-Paul des mains d'un magistrat que la population avait placé à sa tête et finit en disant que les premières prières qui s'élèveraient à Dieu dans le nouveau sanctuaire, le feraient pour la paix, la concorde et la réconciliation. La cérémonie religieuse de la consécration commença immédiatement avec transfert de reliques; la première messe fut célébrée devant la Cour d'Appel au grand complet, le Tribunal, les fonctionnaires de la préfecture, le général et son état-major. Le soir, Mgr Thibault, évêque de Montpellier, prononça un sermon devant une foule immense qui était massée jusque dans les moindres recoins de ce vaisseau aux vastes proportions. Tout se déroula sans cri, sans apparence de désordre. Le maire rendit hommage à cette paix profonde et à ce calme extraordinaire qui avaient présidé à la solennité de ce jour [après les troubles de l'année 1848]... ».* D'après Adolphe Pieyre, Histoire de la ville de Nîmes, 1.1, p. 342...351.

Prédications du P. d'Alzon à Saint-Paul: 16 décembre 1860 allocution à l'Association des veilleurs et veilleuses de nuit, 9 novembre 1862, 20 octobre 1867 installation du curé, 28 janvier 1872 l'action par l'union.

Saintes-Perpétue et Félicité

(Boulevard de l'Esplanade, Général de Gaulle)

Cette église de Nîmes mérite une visite spéciale: elle fut la paroisse du collège de l'Assomption, desservie jusqu'en 1855 par l'ami du P. d'Alzon, l'abbé Goubier. Comme toutes les autres églises de Nîmes, elle fut l'objet d'une reconstruction totale. C'est l'architecte Armand Fauchères qui a présenté les plans de réfection de cette ancienne église de Nîmes, autrefois chapelle du couvent des Capucins, couvent dont les derniers restes ont été détruits en 1987 pour la construction de l'hôtel voisin Atria. Les travaux pour la nouvelle église ont commencé en 1855 et l'église fut consacrée en 1864. Perpétue et Félicité sont deux martyres de Carthage dont les statues de Félon ornent la façade. Le clocher est très élancé. Le P. d'Alzon s'est pour sa part assez moqué de l'architecture de la façade en parlant des 'seringues' de Sainte-Perpétue. L'église a encore été restaurée au XXème siècle. Au-dessus de la porte de la sacristie, une toile de Rastoux (1897) représentant le P. d'Alzon a été accrochée récemment.

« La cérémonie de la consécration avait été réservée pour le 8 juin 1864, après celle de la basilique de Notre-Dame de la Garde à Marseille. Six prélats se rendirent à Nîmes pour l'occasion: Mgr Dubreuil archevêque d'Avignon, pèlat consécrateur, Mgr Charvaz archevêque de Gênes, Mgr Vibert évêque de Saint-Jean de Maurienne, Mgr Deleuzy évêque de Viviers, Mgr Meirieu évêque de Digne et Mgr Lyonnet évêque de Valence. L'église était pavoisée de drapeaux et d'oriflammes jusqu'au sommet de la flèche. Des mâts surmontés de banderoles de toutes couleurs avaient été dressés, ainsi que deux estrades l'une en face de l'Hôtel du Luxembourg, l'autre en face de la Manutention. Le cortège comprenant deux cents prêtres se mit en marche en suivant la rue des Lombards, le Boulevard Petit-Cours, celui des Carmes et des Calquières. Un détachement de gendarmes à cheval ouvrait la marche, les pompiers faisaient la haie. Sur tout le parcours une foule recueillie s'inclinait respectueuse sous la bénédiction des évêques. Après les cérémonies liturgiques, la procession se reformant se rendit à la chapelle de l'Assomption pour y rechercher les reliques destinées à être scellées dans le tombeau de l'autel. Quatre prêtres portaient la châsse, recouverte de velours rouge. A l'instant où la procession arrivait devant l'église, les autorités se présentaient pour prendre part à la solennité. L'estrade qui leur était réservée se couvrit alors de toute la magistrature en robe, d'officiers en grande tenue et de fonctionnaires de tous ordres. L'Esplanade et les boulevards étaient envahis par d'innombrables fidèles. Le spectacle était à ce moment grandiose et quand les portes s'ouvrirent pour la continuation des cérémonies liturgiques, l'église se trouva trop petite pour contenir ceux qui l'avaient envahie ». D'après Adolphe Pieyre, Histoire de la ville de Nîmes, t. II, p. 341-342.

On trouve un petit écho de cette cérémonie dans les lettres du P. d'Alzon: t. V, p. 69, au 7 juin 1864: *« Demain 8, on consacre Sainte-Perpétue. Nous allons avoir du bruit et de la fatigue; toutefois les choses marcheront bien, puisque M. Barnouin est nommé grand-maître des cérémonies... ».*

A remarquer au fond de l'église, la croix de mission qui ornait autrefois une place de

la ville, aujourd'hui déplacée et remise à l'intérieur de l'édifice. En 1830-1831, il y eut par suite des affrontements politico-religieux, une remise en cause assez générale de ces croix de mission publiques qui rappelaient par trop le souvenir de la Restauration. Pour éviter des troubles supplémentaires, il fut décidé de les déplacer et de les conserver à l'intérieur des sanctuaires. On connaît à ce sujet la réaction de Mgr de Chaffoy au lieutenant-général chargé à Nîmes d'abattre ces croix et l'interrogeant sur le silence des cloches un dimanche: « *Monsieur, l'église est en deuil!* ». Cf Lettres d'Alzon, t. A, 4 avril 1831, p. 196-197. Remarquer de même une inscription rappelant le martyre de religieux Capucins massacrés lors de la Réforme dont les ossements ont été insérés dans un autel latéral.

Prédications du P. d'Alzon à Sainte-Perpétue: Carême 1837, Carême 1845, Mois de Marie 1846, fête patronale 25 avril 1847, Carême février-mars 1864, 18-22 décembre 1871 conférences sur l'organisation des catholiques, mois de Marie mai 1873.

Saint-Baudile (Place des Carmes)

Pour cette église qui connut en 1980 les célébrations de commémoration pour le centenaire de la mort du P. d'Alzon, nous avons la chance de posséder un commentaire des lieux, assez critique et même mordant, de la main même du Fondateur. L'origine de ce lieu de culte est connue: c'était à Nîmes le nom d'une église paroissiale ancienne, reconstruite dans le style néo-gothique entre 1866 et 1877. Elle fut précédée par une église des Carmes dans l'enclos des religieux aux XVII et XVIIIème s., achevée en 1747.

« 1877 voyait l'achèvement d'un édifice commencé depuis longtemps et que la guerre, des procès nombreux et forts longs avaient arrêté. Le 18 octobre on posait sur la façade deux anges, statues dues au ciseau d'un nîmois, Léopold Morice, et le 22 du même mois, au milieu du fronton, une statue de saint Baudile exécutée par un autre nîmois, Bosc. Quelques jours après, le 28 octobre, avait lieu la cérémonie religieuse de la consécration de la nouvelle église. Ce fut une fête solennelle. Quinze prélats avaient été invités: Avignon, Aix, Digne, Marseille, Hébron, Grenoble, Montauban, Montpellier, Agen, Valence, Fréjus et Viviers. Digne et Valence retenus par leurs devoirs ne purent être présents à Nîmes. Le cardinal Caverot, primat des Gaules, fut le prélat consécrateur. Les fidèles accoururent en foule pour suivre cette imposante cérémonie... ». D'après Adolphe Pieyre, Histoire de la ville de Nîmes, t. III, p. 249.

S'il semble bien que le P. d'Alzon ne participa pas à la cérémonie pour cause de migraines et de maux d'estomac, il donna à la Revue L'Assomption de Nîmes un article assez critique pour la décoration qui souleva d'après lui quelques protestations dans les rangs du clergé:

« Nîmes a le privilège de consacrer une grande église tous les huit ou dix ans: Saint-Paul [1849], Sainte-Perpétue [1864], Saint-Baudile [1877], sans parler de toutes les chapelles bénites que l'on consacrera Dieu sait quand. Saint-Paul reste toujours notre plus majestueux monument. L'architecte Vaudoyer appelait Sainte-Perpétue la reine de Chypre. Je n'ai pas vu jouer la Reine de Chypre, mais on m'assure que c'est un méli-mélo architectural, sans compter son clocher avec ses huit seringues.

Saint-Baudile ne manque pas d'élégance: la voûte principale est belle, les bas-côtés sont loin d'être aussi étroits qu'on me l'avait assuré, les confessionnaux sont commodes, je m'y suis assis et agenouillé; on est à l'aise pour dire ses péchés et les entendre accuser. Mais les vitraux? Ah! pour les vitraux, je distingue: celui du fond et ceux du transept me font, quoi qu'on dise, un bon effet. Mais la rosace du Père Eternel est intolérable. Le peintre eût été à coup sûr condamné au concile de Constantinople comme partisan de Macédonius. Que fait le Saint-Esprit dans un lobe où il se perd avec dix ou douze motifs d'ornementation? Voilà ce que font les peintres d'église qui ne savent pas le premier mot de théologie.

La chaire est parfaitement exécutée: honneur à M. Hoën-Bernard! Mais le plan est quelque peu déplorable; quelle différence avec la chaire de Saint-Paul et même celle de Sainte-Péripétue où l'on a condamné l'ébéniste à faire un tour de force pour empêcher les prédicateurs de se faire entendre! Et le banc d'œuvre, s'il vous plaît, où l'on a dit que les dossiers étaient faits pour scier le dos des prêtres et des marguilliers! Et la place du curé, place essentiellement anti-liturgique! J'ai vu à Montpellier, il y a longtemps, des séminaristes mal élevés s'asseoir pendant le sermon sur le trône épiscopal! Si j'avais osé, je les en aurais chassés à coups de pieds, mais ici pour qui cette place? Pour le curé? C'est anti-liturgique. Pour l'évêque? Le curé ne s'y mettra-t-il jamais?

Passons aux verrières des bas-côtés. Elles ont leur genre à elles. C'est, comme on dit, sui generis. J'ai admiré le velours cramoisi de la robe ou du manteau du prophète. On m'a parlé d'un certain mariage, j'ai eu le tort de ne pas l'apercevoir. La chapelle du purgatoire est selon moi mal réussie. La grille fait mal comme effet dans les bas-côtés. Le médaillon du vieux qui brûle ne m'a pas aussi scandalisé que certains juges plus compétents que moi.

Ce qui me scandalise, c'est la demoiselle. On me dira: si on lui avait mis une chemise, il y a longtemps qu'elle serait brûlée. Oui, mais ne pouvait-on pas lui faire un vêtement de flammes plus décent? Le peintre qui tenait à ne pas faire un Saint-Esprit plus gros qu'un pigeon, a mis dans les mains d'un prêtre à l'autel une hostie grosse comme ma tête. Je ne m'en fâche pas, mais par respect, pour l'hostie, voilez un peu plus la demoiselle qui est au bas....

Je passe à l'extérieur; tout y est réussi, sauf deux anges dont les ailes doivent être contrariées par les niches qu'on leur a faites ou qu'on leur a jouées. Ces pauvres ailes me font mal, et quant à la statue du patron, je n'accorderai jamais que la place où on l'a mise, soit sa vraie place. Sauf ces critiques, l'ensemble est gracieux et le monument réjouit l'œil.

J'ai entendu blâmer les deux tours. Il est possible que les flèches n'aillent pas à notre Midi. Dans tous les cas elles sont un souvenir patriotique de l'architecte: elles rappellent les flèches de Bordeaux. Le cardinal Donnet prétend qu'elles sont aussi hautes (je parle des tours de Bordeaux) que la flèche de Srasbourg, à quoi l'évêque de Poitiers dit qu'elles sont plus hautes de treize pieds en les mettant l'une sur l'autre.

Reste à attendre le tour de la cathédrale. Mais hélas! Quand viendra-t-il? Et doit-on, certaines exigences d'architecte données, désirer qu'il vienne de longtemps? Non que la cathédrale n'ait pas besoin de réparations, mais il faut faire le possible et surtout ne pas chasser les fidèles pour un temps dont on voit le commencement mais dont personne ne

peut prévoir la fin. La consécration de Saint-Baudile doit avoir lieu dimanche: un cardinal, 3 archevêques, 10 à 12 évêques y ont été invités. Nîmes, ce 26 octobre 1877 ». D'après L'Assomption de Nîmes, 1877, n° 170, p. 356.

Prédications du P. d'Alzon à Saint-Baudile: Avent 1838, Carême 1841, 12 mai 1872 instruction aux hommes, 2 février 1873 inauguration d'une statue de Notre-Dame de Lourdes.

Sainte-Eugénie (centre ville)

Dans le centre du vieux Nîmes, près de la cathédrale, cette église, la plus ancienne de Nîmes, de style roman avec des parties de gothique flamboyant, servit de chapelle aux Sœurs Visitandines avant de passer au culte protestant en 1561. Elle repassa au culte catholique, devint la chapelle des Dominicaines. Sécularisée à la Révolution, elle devint entre autres usages un atelier de fabrication de billards. Elle a été réouverte au culte catholique seulement en 1877, trois ans avant la mort du P. d'Alzon. La façade, postérieure au reste du bâtiment, est plaquée.

On ne trouve qu'une mention allusive de ce lieu dans les lettres du P. d'Alzon, à propos des demoiselles Saben (t. II p. 488): « *Elles m'avaient chargé d'offrir à Monseigneur d'acheter à leurs frais une chapelle qui se trouve au centre de Nîmes et qui sert aujourd'hui d'atelier. Monseigneur refusa...* ».

C'est un abbé nîmois, l'abbé Courant, qui se préoccupa et réussit en 1877 à réouvrir cette ancienne chapelle au culte catholique et à y créer une œuvre particulière, l'œuvre de domestiques.

Saint-François de Sales (rue Thierry)

Cette église, située rue Thierry, dont l'abbé Barnouin fut le premier curé, construite en 1865, n'est au départ qu'une chapelle de secours, érigée en succursale en août 1866, puis devenue église paroissiale qu'en 1873; elle porta le même nom que la chapelle de l'orphelinat Saint-François de Sales, rue de Bouillargues, en hommage à l'évêque de Genève dont l'abbé Barnouin, grand ami du P. d'Alzon, portait d'ailleurs le prénom et affectionnait le patronage. La création de cette nouvelle paroisse dans un quartier alors en expansion (direction de la route de Montpellier) avait été voulue pour soulager deux paroisses populeuses de la ville, Saint-Paul et Sainte-Perpétue. Le bâtiment est d'un caractère architectural tout à fait quelconque.

L'Abbé d'Alzon avait enfant le futur abbé Barnouin dans les séances de catéchisme à la chapelle du collège royal dès 1836. Il le retrouva dans un pèlerinage à Notre-Dame de Rochefort en 1843, puis sur les bancs du grand séminaire et en fit son secrétaire lors du synode de l'Eglise de Nîmes tenu à Saint-Paul en 1850. En 1852 l'abbé Barnouin entra au

Collège de l'Assomption, avant de devenir plus tard vicaire à Saint-Charles et fondateur de la paroisse Saint-Vincent de Paul.

Prédications du P. d'Alzon: 1er novembre 1865 installation de l'abbé Barnouin, 3 février 1878 panégyrique de saint François de Sales.

L'évêché de Nîmes du XIXème siècle (à côté de la cathédrale)

Le palais épiscopal de Nîmes a tenu une grande place dans la vie de l'abbé, puis du P. d'Alzon: ce fut son lieu de travail sinon quotidien, du moins fréquent et hebdomadaire, même s'il ne voulut jamais y loger malgré de fréquentes sollicitations des évêques en ce sens. Son bureau se trouvait à l'étage à côté de l'appartement privé de l'évêque, le rez-de-chaussée étant réservé aux salles, salons de réception et à la salle à manger.

Le bâtiment de cet ex-évêché (aujourd'hui Musée du vieux Nîmes) est ancien. Sur ce site avait été construite dès le Moyen-Age la résidence épiscopale; celle édifiée sous Mgr Guillaume Briçonnet fut détruite pendant les guerres de Religion. Sous Mgr Séguier, fut entreprise la reconstruction entre 1682 et 1685. Mgr Fléchier, autre évêque de Nîmes, prétendait en septembre 1685 que ce n'était encore qu'une carcasse de bâtiment avec un corps de logis principal et deux ailes en retour dont l'une prenant appui sur la cathédrale renfermait la chapelle de l'évêché. Mgr Becdelièvre en 1759 réalisa encore des aménagements supplémentaires. Vendu comme bien national en 1793, le bâtiment fut acheté par le département du Gard pour servir de préfecture. En avril 1822 il fut remis à la disposition des évêques de Nîmes qui le quitteront définitivement en 1907 après la loi de séparation des Eglises et de l'Etat. En 1920 la ville de Nîmes en fit un musée grâce à Henri Bauquier. Lorsque Mgr de Chaffoy, nommé évêque du diocèse de Nîmes en août 1817, sacré seulement le 21 octobre 1821, se présenta à Nîmes à l'évêché le soir du 19 décembre 1821, à une heure avancée de la nuit, le préfet qui ne l'attendait pas y donnait un grand bal dans les salons pour la belle société rémoise. On peut supposer que les pieds des danseurs manquèrent quelque peu de mesure à cette apparition inattendue!

Le P. Siméon Vaillhé rapporte une scène de vie quelque peu amusante à propos du jeune abbé d'Alzon dans le cadre de l'évêché: *« A l'automne de 1836, Mgr de Chaffoy confia la visite de son diocèse à son ami et confrère de Châlons, Mgr de Prilly. Le prélat resta trois mois en tournée pastorale. L'abbé d'Alzon ne l'y accompagna pas. Il eut toutefois en sa présence, dans le salon épiscopal, avec le neveu de l'évêque, une altercation mi-sérieuse mi-plaisante sur le plan politique, laquelle se termina par une aimable provocation en duel et même par la mise en scène immédiate de cet usage mondain où des cannes remplaçaient des épées. Le prélat paralytique qui présidait la réunion, ne prit pas la contestation sur un ton aussi badin. Il tança vertement les deux jeunes gens et leur ordonna de quitter le salon sur le champ, ce que en personnes bien élevées ils exécutèrent sans mot dire. Quelques heures après, regrettant la vivacité à laquelle il avait cédé, Mgr de Chaffoy envoyait à son grand vicaire le magnifique crucifix avec Christ en ivoire qu'il avait sur*

son bureau. L'abbé d'Alzon garda précieusement jusqu'à sa mort ce souvenir du saint prélat ». D'après S. Vailhé, Vie du P. d'Alzon, 1.1, p. 240.

L'évêché du XXème siècle s'est transporté rue Robert, derrière l'église Saint-Charles et a fait l'objet d'une récente restauration.

Le grand séminaire de Nîmes (rue des Chassaintes)

Le grand séminaire diocésain de Nîmes, du titre de Saint Claude, fut construit au début du XIXème siècle par Mgr de Chaffoy sur l'emplacement occupé autrefois par l'orphelinat et l'ouvroir des Chassaintes. La première pierre en fut posée le 25 août 1822 et la construction put être entreprise grâce aux souscriptions des catholiques de la ville. Mgr de Chaffoy en consacra la chapelle et émit le désir d'y être inhumé. Ses dernières volontés furent respectées et sa dépouille mortelle fut inhumée au pied de l'autel en 1837 avec cette inscription: « *Ici repose l'illustre Claude-François- Marie Petit Benoît de Chaffoy, évêque de Nîmes. Il fonda le séminaire, releva le diocèse, vécut 86 ans et mourut le 3ème jour des calendes d'octobre, l'an du Seigneur 1837* ». Le grand séminaire fut affecté au domaine public après 1905 et devint le bâtiment des Archives Départementales du Gard. Un autre grand séminaire fut bâti pour les besoins du diocèse, rue Salomon Reinach, aujourd'hui transformé en maison diocésaine.

Le P. d'Alzon eut maintes fois l'occasion de fréquenter le grand séminaire. Il travailla à la bibliothèque, y prêcha des retraites aux séminaristes ainsi qu'aux prêtres diocésains (1853) ou il participa à des retraites pastorales (1839,1861,1865,1866, 1871,1872,1876. Il faisait de plus passer les examens aux jeunes prêtres et pouvait ainsi estimer le niveau de formation du jeune clergé.

Prédications du P. d'Alzon au grand séminaire: retraite de rentrée octobre 1840, retraite de rentrée octobre 1853.

La chapelle du collège ou lycée royal

Cette chapelle mérite une mention spéciale car elle fut le lieu de lancement des initiatives pastorales de l'abbé d'Alzon à Nîmes dès 1836. Il y réunit les jeunes de la ville pour un catéchisme de persévérance qui obtint un grand succès et qui lui fit écrire en bon méridional à d'Esgrigny en 1837: « *Je suis à peu près maître de tous les enfants de Nîmes de 12 à 15 ans et je puis espérer étendre cette influence sur des plus avancés. Chaque année, je gagne énormément* ». Le cadre était approprié car la chapelle est constituée d'une nef unique flanquée de tribunes remarquables avec un éclairage exceptionnel favorisé par des lanternons placés au centre des voûtes de chaque partie.

Relisons le commentaire quelque peu misogyne de Siméon Vailhé sur cette activité apostolique de l'abbé d'Alzon:

« Le cours de catéchisme, d'un caractère assez élevé, se donnait le dimanche, après les Vêpres, dans la chapelle du collège royal. Bien qu'il fut destiné avant tout aux catholiques de cette institution, les enfants d'autres écoles le fréquentaient également. Il semble même que tous les élèves de la ville, ayant déjà fait leur première Communion, y assistaient. Les Frères des écoles chrétiennes y conduisaient leurs grands élèves. On y voyait encore des jeunes gens et des hommes; même des femmes, sans y être conviées, se précipitaient dans les tribunes, à l'affût comme toujours de la nouveauté. Les Vêpres une fois chantées, l'Évangile était lu puis expliqué par le catéchiste, qui posait des questions, provoquait des réponses, mettait en tout et chez tous un entrain remarquable et terminait la réunion par une brève allocution... Ce précis d'apologétique, quoique exposé simplement, devait passer par-dessus bien de ces petites têtes. Il est visible en effet que dans cette partie du catéchisme l'abbé d'Alzon visait moins la catégorie ordinaire de ses auditeurs que les catéchumènes volontaires, jeunes gens et hommes faits, venus là pour combler les lacunes de leur instruction religieuse. C'est à eux de préférence qu'il s'attachait... ». D'après S. Vailhé, Vie du P. d'Alzon, t. I, p. 223-224. L'abbé n'hésitait pas pour joindre l'agrément et la distraction aux conversations sérieuses à offrir des cigares et du punch à toute la compagnie.

Cette chapelle, prénommée à l'origine Saint-Ignace, est la partie la plus remarquable de l'ancien collège des Jésuites de la ville, devenu après leur expulsion en 1762 le collège des Pères de la Doctrine chrétienne, ceci jusqu'à la Révolution. L'enseignement reprit dans ces murs en 1803, lycée ou collège selon les régimes, lieu à nouveau désaffecté au profit du lycée Alphonse Daudet en 1883 sur l'actuel Boulevard Victor Hugo (dans l'ancien Hôpital Général). Le bâtiment abrita alors la Bibliothèque Municipale, le Musée Archéologique et le Musée d'Histoire naturelle. La chapelle, construite de 1673 à 1678 sur les plans du Père Mathieu de Mourgues, est un bel édifice classique qui servit au culte pour le collège pendant le XIX^{ème} siècle, grâce aux efforts de l'abbé d'Alzon qui avait obtenu de réaffecter le lieu à des exercices spirituels alors que la préfecture avait décidé de la fermer pour manque de fidèles. Lors des travaux de restauration de la cathédrale en 1878-1882, elle servit encore provisoirement de lieu de culte de substitution pour les fidèles de la paroisse-cathédrale. Par la suite son sort fut lié à celui du Musée Archéologique, elle se transforma en salle Jean-Jaurès, lieu d'exposition et lieu de réserve pour les collections. En 1973, l'ex-chapelle fut classée monument historique, les belles ferronneries intérieures furent remises en état, la façade ravalée (1984-1987). Le lieu sert de nos jours de salle pour des manifestations culturelles, des conférences, des concerts et des expositions.

Autres lieux de culte semi-publics ou publics de Nîmes

On aimera à Nîmes donner un coup d'œil sur quelques lieux de culte qui ont compté dans le passé religieux de cette ville:

- l'ancienne chapelle du Grand-Couvent des Ursulines, près de la Maison Carrée, devenue aujourd'hui le 'petit temple' protestant. Ces religieuses venues à Nîmes en 1637, au temps de Mgr Cohon, avaient été appelées à Nîmes pour l'éducation des jeunes filles et

s'étaient distinguées à l'époque de la Contre-Réforme dans l'œuvre de 'conversion' des jeunes protestantes,

- l'ancienne chapelle des Sœurs de Saint-Maur, sur le côté de la Place de l'Esplanade (Bosquet de l'Esplanade), aujourd'hui transformée en salles de travail pour les besoins de l'œuvre scolaire,

- la chapelle des Sœurs de la Charité de Besançon, venues à Nîmes en 1844 pour des œuvres d'éducation, chapelle consacrée par Mgr Plantier en septembre 1864, rue de la Faïence,

- la chapelle de la maison des Petites-Sœurs des Pauvres, rue de Bouillargues, à côté de l'actuel lycée d'Alzon.

Regard sur le passé protestant de Nîmes.

Il convient également de profiter des heures de culte pour jeter un œil sur les différents temples protestants de la ville de Nîmes, habituellement fermés:

Maison du protestantisme Réformé: 3 rue Claude Brousson tél.: 04 66 67 97 40 Le Grand Temple, Place du Grand Temple (Eglise réformée)

Le Petit Temple, rue du Grand-Couvent n° 19 (Eglise réformée)

L'Oratoire, Place de l'Oratoire (Eglise réformée)

L'Eglise Réformée évangélique indépendante, rue Emile Jamais n° 25

L'Eglise Méthodiste (ancienne église des Dominicains, rue Saint-Dominique n° 1

L'Eglise Baptiste, rue Vespasien n° 4

L'Eglise Evangélique libre, rue du Fort n° 3

L'Eglise Adventiste, rue de la Vierge n° 8

Lieux de la mémoire protestante à Nîmes

- * Au n° 7 de la rue des Flottes, entrée de la maison de Batte (cache du pasteur Paul Rabaut).

- * Sur la Place de la Calade, à l'emplacement de l'actuel théâtre, se trouvait le premier temple de Nîmes construit en 1565. Il fut détruit en 1685.

- * Au n° 13 de la Rue de l'Horloge, maison de M. de Montcalm où se réunit en 1562 le premier synode de la région sous la présidence du pasteur Virel

- * La Tour de l'Horloge a été édifiée sur le terrain de l'ancien Hôtel de Ville occupé au XVIème siècle par les protestants (tombeau d'Andelot de Coligny, le frère de l'amiral assassiné à Paris (1572).

- * Au n° 129 de la Rue de la Madeleine, fondation du Consistoire Réformé de Nîmes en 1561 dans la maison du serrurier Maurin. Au n° 30 une des portes latérales du temple de la Calade, seul vestige, avec sur le fronton l'inscription: « *C'est ici la Maison de Dieu, c'est ici la porte des Cieux* » inscription enlevée pendant la Révolution.

- * Au n° 8 boulevard des Arènes, ancien 'Logis des Trois Maures': on y recevait de Genève des bibles et des livres religieux cachés dans des tonneaux à double fond.
- * Au n° 1 de la rue Sainte-Ursule, plaque rappelant le Logis de la Tête d'Or', maison de la famille de Mme Paul Rabaut Sur la place où débouche la rue Jean Reboul se trouvait un hôpital protestant qui devint en 1667 la 'Maison de la Providence' où des religieuses catholiques rééduquaient des filles protestantes enlevées à leurs parents, à l'époque du Désert.
- * Esplanade, lieu de pendaison des condamnés protestants au XVIIIème siècle. Square de la Couronne, ancien cimetière protestant.
- * Place de la Salamandre, théâtre des premières exécutions des propagateurs de la Réforme.
- * Rue Poise, emplacement de l'ancien temple Saint-Marc démoli en 1664.
- * Place du Grand Temple (ancienne église des Dominicains), louée par le Consistoire pour le culte réformé à partir de 1791.
- * A l'entrée de la Rue Colbert, de l'autre côté du Boulevard Courbet, ancien moulin de l'Agau où furent massacrés en 1704 sur ordre du Maréchal de Montrevel de nombreux protestants célébrant un culte.
- * A la cathédrale, construite au XIème siècle et dévastée par les Protestants durant les guerres de religion, émeute de la Michelade en 1572 qui se solda par le massacre de catholiques (envers la Saint-Barthélémy).
- * Rue de la Ferrage: nombreuses assemblées clandestines organisées après la Révocation de l'Edit de Nantes.
- * Au n° 19 de la Rue du Grand Couvent, ancienne chapelle des Ursulines, devenue le Petit Temple après la Révolution. Dans le couvent contigu, des jeunes filles protestantes furent internées pendant les XVIIème et XVIIIème siècles.
- * Au n° 2 de la Rue Rabaut Saint-Etienne, maison du pasteur Paul Rabaut avec son tombeau.
- * Près de l'ancienne carrière de Lecques et du vallon de l'Ermitage, cimetière protestant de la route d'Alès. Des cultes y étaient célébrés avant la Révolution.

Au cours du Carême 1532, un moine augustin prêcha la Réforme dans une église proche de l'Esplanade à Nîmes. Malgré les martyrs brûlés sur la place de la Salamandre, la majorité de la population adopta les idées évangéliques. Le Consistoire fut fondé par le pasteur Mauget le 23 mars 1561.

Des guerres religieuses éclatèrent bientôt au cours desquelles des excès coupables furent commis par les deux factions armées. Le roi Henri IV, en signant l'Edit de Nantes (1598) ouvrit une ère de paix. Mais son assassinat en 1610 remit tout en cause.

En dépit de la révolte du Prince de Rohan dont le ministre cardinal de Richelieu triompha sans difficulté, le protestantisme fut démantelé. Il perdit ses écoles, son collège, son hôpital, ses temples, jusqu'au moment où le roi Louis XIV le mit au ban de la nation par la Révocation de l'Edit de Nantes (1685).

Une longue période clandestine commença, marquée par la rébellion des Camisards puis par l'épopée de résistance non violente dite 'du désert' avec Antoine Court et Paul Rabaut. Après la Révolution de 1789 qui proclama la liberté religieuse et l'égalité civile, le protestantisme français put reprendre sa marche en avant. Il créa notamment au XIXème siècle un hôpital, des orphelinats, des écoles, un service d'entraide, le diaconat. Aujourd'hui il ouvre des foyers paroissiaux dans les nouveaux quartiers de la ville, il tente des

expériences de témoignage et d'action qui lui permettent de poursuivre son unique tâche: l'annonce de l'Evangile aux hommes. D'après Un regard sur le passé protestant de Nîmes. Société d'Histoire du Protestantisme français, 54 rue des Saints-Pères à Paris. Tél. 01 45 48 62 07. Eglise Réformée de France (Midi): Pasteur Christian Nouzy 19 rue Bigot 30900 Nîmes. Tél. : 04 66 21 00 39.

Pour le culte juif: synagogue, rue de Roussy n° 40 et Centre communautaire rue d'Angoulême n° 5.

Souvenir de Jean Reboul

En parcourant les rues de Nîmes, laissons-nous surprendre par deux inscriptions qui figurent toujours sur la maison du poète nîmois Jean Reboul. Ce fervent catholique ami du P. d'Alzon, boulanger de son état, mourut le dimanche 29 mai 1864. Ses funérailles furent l'occasion d'une imposante manifestation de sympathie de la part de la population. La ville lui éleva un monument et une statue (par Bosc). Mgr Plantier qui tint à célébrer l'absoute à la cathédrale le mardi 31 mai, fit placer sur la façade de la maison de Jean Reboul un médaillon portant en profil la tête du poète accompagné d'une inscription toujours bien visible: Joanni Reboul. Henri- cus Plantier episc. anno MDCCCLXVI. Le P. d'Alzon ne voulut pas être en reste pour perpétuer la mémoire de celui qui composa L'Ange et l'Enfant. Sur la porte d'entrée de la maison habitée par le poète, il avait fait ériger une modeste plaque portant l'inscription également toujours visible: Hic Joann. Reboul vixit et obiit (1796-1864). E. d'Alzon, P. Au visiteur curieux de les découvrir dans une petite rue, en arrière des Arènes (Rue Reboul et Rue des Trois Maures).

Carnet d'Adresses.

Eglises de Nîmes (XIXème s.)

- * Pour la cathédrale de Nîmes: Place aux Herbes. Tél. 04 66 67 27 72
- * Pour l'église Saint-Charles: 2 A, rue Robert. Tél.: 04 66 67 63 66.
- * Pour l'église Saint-Paul: Bld Victor Hugo. Tél. 04 66 21 97 82.
- * Pour l'église Saintes-Perpétues et Félicité: Esplanade Charles de Gaulle. Tél. 04 66 21 42 20.
- * Pour l'église Saint-Baudile: Place des Carmes. Tél.: 04 66 67 60 71.
- * Pour l'église Sainte-Eugénie: 7 rue Sainte-Eugénie. Tél. 04 66 21 37 81.
- Pour l'église Saint-François de Sales: il rue Thierry. Tél.: 04 66 67 62 86.

D'après l'Ordo diocésain administratif 2005.

Autres églises paroissiales de Nîmes (XXème s.)

- * Pour l'église Sainte-Jeanne d'Arc, 7 & 9 rue de la Samaritaine. 04 66 26 70 01.

- * Saint-Dominique, 300 av. Bor Hakeim. Tél.: 04 66 26 43 45.
- * Saint-Joseph: route de Sauve. Tél. 04 66 23 80 58.
- * Sainte-Madeleine, Route d'Alès. Tél. 04 66 67 63 66.
- * Saint-Luc, 18 rue Bonfa. Tél.: 04 66 67 82 08.
- * Saint-Vincent, 41 rue Van Dyck. Tél.: 04 66 26 88 21.
- * Saint-Pierre, 9 place Léonard de Vinci 30900. Tél. 04 66 23 06 87.
- * Saint-André, 16 impasse Archimède. Tél.: 04 66 62 04 84.
- * Saint-Césaire, 31 place de l'église. Tél.: 04 66 64 36 71.
- * Bethélem, 344 av. Pierre Gamel. Tél.: 04 66 29 14 99.
- * Notre-Dame des Enfants, 718 rue de Bouillargues. Tél.: 04 66 84 81 18.
- * Notre-Dame du Salut, 2 rue de la Pléiade. Tél. 04 66 26 19 55.
- * Courbessac/Poulx: 2767 route de Courbessac. Tél.: 04 66 26 19 55.
- * Sanctuaire de Santa Cruz: av. de Santa Cruz. Tél.: 04 66 28 09 99.

Bibliographie sur les églises de Nîmes

D'après l'Ordo diocésain administratif. Sur les églises et paroisses du Gard, Abbé Goiffon, Dictionnaire topographique, statistique et historique du diocèse de Nîmes, Nîmes, 1881, réédit. Lacour 1989.

Jean Thomas, Pierres précieuses de l'Eglise de Nîmes et De la Révolution à la Séparation, 1987.

Sur la cathédrale de Nîmes, La cathédrale de Nîmes aux tournants de l'histoire, SNIP, 1995.

Sur l'église Sainte-Perpétue, J. Grousset, De Font Magailhe à l'Esplanade, édit. Lacour, 1988.

Sur l'évêché rue Robert (Guiran n° 3), plaquette Notre Evêché Rénovation, 1996.

Autres institutions

* le Musée Municipal du Vieux-Nîmes (ex-evêché), Place aux Herbes tél. 04 66 76 73 70.

* Archives Départementales du Gard (ex-grand séminaire du XIXème s.)

Rue des Chassaintes 30 000 Nîmes.

* Evêché actuel: 3 rue Guiran B.P. 81455 30 017 Nîmes. Fax personnel de Mgr Robert Wattebled: 04 66 36 33 65. Tél.: 04 66 36 33 51. Fax: 04 66 36 33 55. @: pastorale.eveche30@wanadoo.fr

Site internet du diocèse: www.catholique-nimes.com

* Centre diocésain, rue Salomon Reinach n° 6,30 000 Nîmes. Tél.: 04 66 84 95 11. Fax.: 04 66 84 27 68. @: Maison.diocesaine30@wanadoo.fr

Site internet de la maison, diocésaine: www.maison-diocesaine-nimes.org

D'après l'Ordo diocésain administratif 2005.

Chapelles à Nîmes

- * Chapelle rue Séguier (Oblates): 30 Rue Séguier. Tél.: 04 66 76 08 94
- * Chapelle rue de la Faïence n° 3 (Sœurs de la Charité de Besançon): Tél.: 04 66 67 51 16.
- * Chapelle rue de Bouillargues (lycée d'Alzon): 11 rue Sainte Perpétue 30 020 Nîmes Cédex. Tél.: 04 66 04 93 00. Fax: 04 66 04 93 04.
- * Chapelle de la maison de retraite 'Ma Maison' (ex-Petites Sœurs des Pauvres) n° 156 rue de Bouillargues. Tél. 04 66 26 87 35.
- * Chapelle des ex-Dames de Saint-Maur (L'Espalanade): LJE.P. Saint-Vincent de Paul 3 Bld de Brxuelles. Tél. 04 66 36 50 90.
- * Chapelle de l'Œuvre Argaud (P. de Timon-David): 5 av. Général Leclerc. Tél. 04 66 84 76 93.
- * Chapelle de l'ancien collège des Jésuites de Nîmes (Musée archéologique et Muséum d'Histoire naturelle) 13 Bd Amiral Courbet tél. 04 66 76 73 45, 04 66 46 74 80
- * Institution Saint Stanislas, 16 rue des Chassaintes 30 900 Nîmes. Tél.: 04 66 67 34 57.
- * Sœurs ciarisses de Nîmes: 34 rue de Brunswick. Tél. 04 66 26 66 76. Fax.: 04 66 26 86 35.
- * Sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy, 9 bis rue Puech du Teil, 30 000 Nîmes. Tél.: 04 66 62 27 70.
- * Dominicaines, 6 bis rue Turgot 30 000 Nîmes. Tél.: 04 66 21 82 33.
- * Institut des Sœurs de Saint-Joseph, 6 rue J. Bosc 30 000 Nîmes. Tél.: 04 66 26 69 90.
- * Franciscaines du Saint-Esprit, 8 me Hoche 30 000 Nîmes. Tél.: 04 66 28 02 32.
- * Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice (Sœurs de l'Alliance), 28 me d'Aquitaine 30 000 Nîmes. Tél.: 04 66 21 06 56.

Autres curiosités nîmoises

- * Arènes de Nîmes (fin du 1er siècle après J.-C.): tél. 04 66 58 38 00
- * Maison Carrée (vers l'an 5 apr. J.-C.): tél. 04 66 58 38 00

On peut se rappeler sur les lieux cette réflexion d'Anatole de Cabrières:

« A Nîmes, quand je n'étais qu'un enfant, le P. d'Alzon me faisait un jour comparer les gracieuses et nobles colonnes de la Maison Carrée avec celles du théâtre moderne qui est en face: celles-ci, remarquables par leur laideur, leur forme massive et selon l'expression du Père, 'leur manque absolu de tenue'. Pour les églises, il aimait le style ogival avec une préférence marquée pour le rayonnant. Plus tard, il parut aimer surtout aimer le gothique anglais avec ses fenêtres à lancettes, avec son caractère de simplicité unie à une grave majesté, dont Notre-Dame de Salisbury est le type parfait ». Notes et Documents, L I, p. 535.

- * Musée des Beaux-Arts, Rue Cité Foule: tél. 04 66 67 38 21
- * Carré d'Art Musée d'Art contemporain (face à la Maison Carrée): tél. 04 66 76 35 70
- * Jardins de la Fontaine et le Temple de Diane (promenade)

Les jardins de La Fontaine sont une promenade très prisée des Nîmois comme l'atteste déjà ce souvenir concernant Jules Monnier et sa femme dans les années 1840: « *Je sentais vivement cela ce soir. Nous étions, Anaïs et moi, à La Fontaine, nous avons repris les allées connues; nous retrouvions les souvenirs d'autrefois, ces arbres, ce gazon, ces mousses, ce vent soufflant dans les pins, tout cela nous parlait au cœur. Nous étions sortis du côté du Pont de Sauve, par le haut de la tour Magne, sur les chemins pierreux; nous avions devant nous, derrière nous, le ciel, les points de vue, les enfoncements, les bruits lointains, les pâles oliviers, les sentiers fuyants que tant de fois nous avons aimés...* ». Notes et Documents, t. II, p. 389.

- * Maison natale d'Alphonse Daudet, Boulevard Gambetta n° 20.
- * Tour Magne (enceinte romaine): tél. 04 66 67 65 56.
- * Place de l'Esplanade: Fontaine Pradier (1848).
- * Porte d'Auguste (voie Domitienne).
- * Porte de France dite Porte d'Espagne.

Pour aller plus loin

Le Guide Vert Michelin Provence, dernière édition.

Gard Comité Départemental du Tourisme Découvertes en Terres Gardoises, dernière édition.

Le Guide du Routard Languedoc-Roussillon, 2000-2001.

Guides Bleus Languedoc-Roussillon et Nîmes et ses environs, Hachette, 2000. Nîmes antique, Imprimerie nationale, édit. 1993.

On visionnera à nouveau avec plaisir la cassette video de Jean-Claude Poulignier, Sur les pas du Père Emmanuel d'Alzon, ses racines cévenoles, sa vie, son œuvre, son message, 1993.

Quelques 'grands hommes' ou personnalités de Nîmes: l'empereur ANTONIN, Jean RACINE (Uzès, 1661), Marie DURAND (1715-1776) protestante enfermée 28 ans à Aigues-Mortes, un ministre de Louis-Philippe le protestant GUIZOT (1787-1874), le pasteur Charles-Edouard BAHUT (1835-1916), le slavisant Ernest DENIS (1849-1921), le prédicateur Jacques BRIDAINE (1602-1710) le peintre Xavier SIGALON (1787- 1837), le poète Jean REBOUL (1796-1864), le dreyfusard ami de Péguy Bernard LAZARE (1865-1903), le cardinal Anatole de CABRIERES (1830-1921), l'historien Raoul STEPHAN (+ 1965), le pape de la N.R.F. Jean PAULHAN (1884-1968), l'égérie de la 'nouvelle vague' Bernadette LAFONT, des écrivains comme Marc BERNARD (1900-1983), André CHAMSON (1900-1983), André (1869-1951) et Charles (1847-1932) GIDE, Alphonse DAUDET (1840-1897), Louis-Eugène PERRIER (eaux de Vergèze), le matador Christian MONTCOUQUIOL, Jean CARRIÈRE (1932-) auteur, Jean-Pierre CHABROL (1925-2001) auteur, la camarguaise d'Aimargues Fanfonne GUILLERME.

Aux environs de Nîmes

Le Pont du Gard

Le village de Saint-Gervasy

Le Mas Boulbon

Les Saintes-Maries de la Mer

Aigues-Mortes

Notre-Dame de Rochefort

Chartreuse de Valbonne

Carnet d'Adresses

Le P. d'Alzon a souvent eu l'occasion de sillonner les routes du Gard. Comme vicaire général, il accompagna plus d'une fois ses évêques en tournée pastorale dans tous les coins et recoins d'un diocèse, parfois difficiles d'accès en son temps, surtout l'hiver. Quelques lieux particuliers des environs de Nîmes méritent pleinement de figurer au programme d'un pèlerinage sur ses pas, même s'ils n'ont pas fait nécessairement l'objet d'une description détaillée de sa part. Pensons bien sûr au fameux Pont du Gard proche de Remoulins qui figura plus d'une fois au nombre des excursions des collégiens de Nîmes, au village de Saint-Gervasy pays natal du P. François Picard où vécut jusqu'en 1890 le valeureux père du religieux, aux Saintes-Marie de la Mer dont le pèlerinage attirait déjà les gens du voyage, au Mas Boulbon dans la proche campagne de Nîmes où Mgr Cart aimait être surpris dans une solitude reposante, à Aigues-Mortes où l'on aimait rappeler le souvenir de saint Louis et des croisades, à Notre-Dame de Rochefort qui offrait le cadre idéal d'une journée de retraite ou encore à la Chartreuse de Valbonne où le P. d'Alzon entraînait collégiens et professeurs pour un temps de reprise spirituelle.

Le Pont du Gard.

Les Romains ne s'étaient pas trompés en choisissant la source d'Eure à Uzès pour alimenter l'agglomération nîmoise en eau potable. Ils construisirent 50 km d'aqueduc et le fameux Pont qui enjambe le Gardon pour faire glisser l'eau par gravité naturelle et selon le procédé des siphons de chasse. Le Pont, en pierres taillées, reste l'ouvrage le plus spectaculaire et le mieux conservé d'un aqueduc magistral qui sur ces 50 km contournait les collines et franchissait les vallons depuis les sources d'Eure près d'Uzès jusqu'à Nîmes la romaine. Il fut construit sur l'ordre d'Agrippa, gendre d'Auguste, de la 2ème moitié du Ier siècle, à trois étages superposés d'arcades à plein cintre. A 400 mètres du monument, une grande Exposition rend hommage à l'ingéniosité de ceux qui ont pensé et construit l'ouvrage et invite le touriste à découvrir la vie à l'époque romaine ainsi que les techniques mises en œuvre pour édifier de telles constructions. Au XVIIIème siècle, en 1743, le pont a été doublé par une voie carrossable d'où les amoureux de la nature prendront l'idée de quelques excursions pédestres à travers la garrigue ou, selon les goûts, piqueront une tête dans les eaux fraîches du Gardon en évitant les plaques rocheuses des fonds en fonction du niveau de l'eau. Au coucher du soleil, les lignes hardies du Pont, sa couleur dorée s'enlèvent superbement de la masse vert sombre des arbres sur le bleu profond du ciel, comme l'a dessiné Hubert Robert dans son célèbre tableau du Louvre. Tel. 08 20 90 33 30.

« Après le dîner, le signal est donné: au Pont-du Gard! Le temps était assez beau, mais on était encore plus gai que lui. Les exclamations les plus diverses accueillent l'apparition du vieux monument romain. On se répand à droite, à gauche, sous les arches, sur les rochers, sur les pelouses, comme une foumilière. Chacun s'amuse à son aise, et c'est en chantant qu'on remonte dans les voitures pour revenir à l'Assomption ». L'Assomption de Nîmes, 1875, n° 13, p. 116.

Le village de Saint-Gervasy.

Dominé au Nord par le Puech Icard (30 minutes à pied) qui porte toujours sur son sommet un oratoire du XVII^{ème} d'où la vue s'étend fort loin sur la garrigue, et sur ses pentes un chemin de croix qu'un vandalisme aveugle a endommagé, ce petit village bien assoupi aujourd'hui a vu naître en 1831 François Picard, le successeur du P. d'Alzon à la tête de l'Assomption de 1880 à 1903. La maison natale existe toujours, à côté de la petite église et du presbytère où le jeune François reçut ses premières leçons de latin du curé de l'époque. Pour le premier centenaire de la naissance du P. Picard (1831-1931), une plaque a été apposée sur une des façades, encore visible de nos jours même si les lettres de l'inscription auraient besoin d'être repeintes pour une lecture aisée:

« Ici est né le 1er octobre 1831 le T. R. P. François Picard, successeur du TF.P. d'Alzon, Supérieur Général de l'Assomption, Fondateur de nombreuses œuvres d'action catholique 1831-1931 ».

Pour l'occasion à Saint-Gervasy, on chanta une messe solennelle dont les officiants furent le P. Provincial de Paris [Aymard Fougère] et deux Pères du Collège. Le discours de circonstance fut prononcé par le P. Daniel Vaneecke. De la messe nous dirons seulement qu'elle a été exécutée avec une réelle perfection par la schola du Collège, les parties propres étant interprétées par les voix réunies des PP. Danset, Benjamin et Delaplace, tandis que le P. Louis de Gonzague tenait l'harmonium et que le P. Delesalle dirigeait le chœur. L'assistance très nombreuse remplissait la belle petite église de Saint-Gervasy. Au premier rang, les neveux du P. Picard, MM. Laurent et Lucien Gazagne (ce dernier maire de Lourdes), avec ce qui reste de la famille Picard; Dans ce sanctuaire, des représentants de toutes les communautés du Midi (Montpellier, Marseille, Poussan, Davézieux, Javel sans compter tous les religieux du Collège. La nef principale était occupée par environ deux cents élèves du Collège et une dizaine de professeurs. La tribune avait été réservée à une quarantaine d'élèves de l'Institut d'Alzon, conduites par les Oblates. Quant à la population de Saint-Gervasy, tout entière accourue, et aux délégations des œuvres de Notre-Dame de Salut, du Noël, elles remplissaient les bas-côtés. Ce n'avait pas été une petite affaire d'amener tout ce monde et nous avons dû affréter toute une longue théorie d'autobus départementaux ou de flèches-cars qui, de Nîmes à Saint-Gervasy, firent un pittoresque cortège à l'auto du Collège marchant en tête. Après la messe fut dévoilée la plaque commémorative apposée sur la maison natale. D'après La Lettre à la Dispersion, 1931, n° 419, p. 369.

Le Mas Boulbon, aux environs de Nîmes.

Le Mas Boulbon est un mas de la plaine de Nîmes qui servit de lieu de promenade pour les collégiens de l'Assomption et les séminaristes. Il appartenait au XIX^{ème} siècle à la mense épiscopale et a été le cadre au XX^{ème} siècle d'un lycée agricole. Son état actuel est proche de l'abandon. Dès ses débuts à Nîmes, l'abbé d'Alzon emmenait au Mas Boulbon

les jeunes du patronage qu'il rassemblait dans son appartement à la Rue de l'Arc-du-Gras, le lieu ayant l'avantage d'être vaste et approprié pour des jeux en plein air.

« *Quelquefois, surtout le jeudi, l'abbé d'Alzon nous conduisait au Mas Boulbon, propriété de l'évêché, à 2 ou 3 km de la ville. Une fois sur la route, il relevait sa soutane et courait en avant. C'était à qui le suivrait ou le rattraperait. Il donnait ainsi un élan incroyable. Il nous faisait goûter là-bas. Bien des vocations sont sorties de ces œuvres...* ». D'après E. Bailly, Notes et Documents, LII, p. 193.

Les Saintes-Marie de la Mer.

En Camargue, sur la côte méditerranéenne, cette petite ville [Villo de la Mar] conserve une église romane fortifiée, station balnéaire et lieu de pèlerinage traditionnel des Gitans. La tradition rapporte que Marie Jacobé, sœur la Ste Vierge, Marie Salomé, mère des apôtres Jacques le Majeur et Jean, leur servante Sara, Lazare et Marthe de Béthanie, Marie-Madeleine et Maximin, tous chassés de la Judée par la persécution, auraient débarqué en ce lieu. Marie Jacobé, Sara et Salomé y auraient été ensevelies. Des ossements furent découverts en 1448 à l'époque du roi René; de là depuis le culte et l'affluence des pèlerins. Deux pèlerinages attirent en ce lieu des foules considérables, les 24 et 25 mai (pèlerinage des Gitans autour du tombeau et de la statue de Sara) et les 22-23 octobre, fêtes liturgiques suivies de courses de chevaux, de taureaux, de farandoles et de ferrades. L'église romane fut construite de 1140 à 1180 en remplacement d'un oratoire élevé sur les débris d'un temple païen. L'abside a été surélevée d'une tour de guet du XIII^{ème} siècle avec clocher-arcade du XV^{ème} siècle. La tour abrite une chapelle Saint-Michel où ont été déposés depuis 1448 les reliques des saintes. C'est là que Mistral a fait mourir Mireille frappée d'insolation.

Le P. d'Alzon ne pouvait ignorer ce lieu saint du Gard. On trouve dans une lettre à Juliette Combié du 9 août 1856 (Lettres t. II, p. 121): « *Je voudrais faire avec vous le pèlerinage des Saintes-Maries dont j'avais fait le vœu pour votre sœur et que je n'ai pas encore acquitté* » relation suivie d'une autre mention explicite (Lettres t. II, p. 121): « *A l'instant de partir pour les Saintes-Maries...* » du 25 mai 1857 (t. II, p. 239). Une seconde visite est attestée en avril 1861 à l'intention de Mère Marie-Eugénie de Jésus (Lettres t. III, p. 438, 447): « *Après-demain je vais aux Saintes-Maries où je prierai tout spécialement pour vous, je vous le promets* ».

Aigues-Mortes.

Cette petite ville, située à 6 km de la Méditerranée, au nord d'un étang, dans un curieux passage de lagunes et à un carrefour de canaux, doit sa notoriété à saint Louis. Bâtie sur le plan régulier des bastides, elle est encore enfermée dans une enceinte de remparts du XIII^{ème} siècle, qui font avec la célèbre tour de Constance un des plus importants ensembles d'architecture militaire qu'ait laissés le Moyen Age. En partant pour la VII^{ème} croisade, Louis IX acheta aux moines de Psalmody cet emplacement occupé alors par des

cabanes de pêcheurs. Il fit creuser un bassin, élever la tour de Constance et relier le bassin à la Méditerranée par un chenal de 8 à 9 km. Après avoir descendu le Rhône, le roi s'embarqua le 28 juillet 1248 pour la croisade d'Égypte et une seconde fois le 1er juillet 1270 pour la fatale expédition de Tunis où il mourut. Le fils de saint Louis, Philippe le Hardi, signa en 1272 avec le génois Boccanegra un marché qui prévoyait la construction de remparts autour de la ville d'Aigues-Mortes. A partir du XIV^{ème} siècle les canaux s'envasèrent rapidement malgré les travaux de 1363 par Jean le Bon. En 1421 les Bourguignons s'emparaient de la cité alors en pleine décadence grâce à la trahison du gouverneur Louis de Malepue, mais les troupes royales reprirent la ville après un grand massacre de la garnison. En 1538 François I^{er} y rencontra Charles-Quint. Elle devint en 1576 une place forte pour les Calvinistes. La tour de Constance servit de prison d'Etat. On y enferma notamment les protestants qui après la Révocation de l'Edit de Nantes étaient poursuivis pour faits de la prétendue religion réformée. C'est pourquoi ce lieu est toujours aussi le but d'un pèlerinage pour les protestants du Midi, en souvenir notamment d'une prisonnière ardéchoise, Marie Durand qui y fut enfermée pendant 38 ans et qui a gravé sur la margelle de l'orifice central les mots: Au ciel. Résistez. Sur la place Saint-Louis, devant l'église, une statue en bronze du roi a été érigée au XIX^{ème}, due au ciseau de Pradier. Une autre église, Notre-Dame-des- Sablons, a été restaurée en 1968. On y conserve dans une chapelle des reliques du saint roi. Des chapelles de Pénitents renferment des sculptures de Sabatier, une toile attribuée à Mignard et des peintures de Sigalon et de Glaize.

« *J'étais absent*, écrit le P. d'Alzon le 13 février 1847 (C, p. 202). *J'étais allé faire une course à Aigues-Mortes, ville qui n'a pas d'égale dans son genre* » et le 13 janvier 1875 (XI, p. 22): « *L'air de la mer m'a toujours été très mauvais. Quatre ou cinq bains de mer m'ont rendu malade pour deux mois. Et comme l'expérience s'est répétée rien que pour avoir été ou prendre un seul bain ou respirer le soir sur la plage d'Aigues-Mortes, par de belles soirées d'été, je crains que cette crispation nerveuse ne vienne de là* ». Ces seules attestations prouvent que le lieu lui était familier, malgré les craintes que lui inspirait son état de santé à la fin de ses jours.

Notre-Dame de Rochefort.

L'église Notre-Dame-de-Grâce est doublement historique si l'on en croit le chroniqueur Bovis: « *Charles Martel, ayant chassé les Sarrasins d'Avignon, leur donna la charge si forte depuis le lieu à présent dict Rochefort jusqu'au pont du Gard que furent tués plus de quarante mille Sarrasins. En mémoire de quoy le roy Charlemagne, son petit-fils, étant à son imitation venu chasser les infidèles du Languedoc, l'année 798, fist bastir une église sur un petit costeau prosche de Rochefort, à l'honneur de la Vierge Mère de Dieu* ». Le sanctuaire jouit toujours de la protection spéciale des papes, notamment d'Urbain II et de Gélase II qui le placèrent sous la tutelle du siège apostolique. Les papes d'Avignon le visitèrent souvent. Mais en 1567 les huguenots devinrent maîtres de la région. Les troupes du baron des Adrets détruisirent la chapelle et massacrèrent ses desservants. Un siècle plus tard, un ermite rendit vie à la dévotion perdue. Une nouvelle statue fut bénite en 1634. Chapelle et bâtiments furent confiés aux Bénédictins de Saint-Maur. Les

bâtiments fortement dégradés sont reconstruits en 1696. En mars 1791 les religieux durent évacuer les lieux, la cheplle fut fermée, le pèlerinage aboli, le sanctuaire pillé. Un ancien jésuite, le P. Sicard devint administrateur des lieux en 1799. Des réparations furent faites, les pèlerinages rétablis. Mgr de Chaffoy racheta le tout à l'Hospice d'Uzès, propriétaire au nom de l'Etat en 1807. Le sanctuaire passa des mains des Pères Gardistes aux Maristes (1846). Une hôtellerie fut élevée entre 1855 et 1860. Une route remplaça le chemin rocailleux. La statue fut solennellement couronnée le 11 mai 1869, un calvaire et un chemin de croix furent construits. En 1964 les Pères Maristes durent se retirer et le sanctuaire fut confié aux Foyers de Charité fondés par Marthe Robin qui y organisent depuis accueil, retraites, récollections, pèlerinages et sessions. Le visiteur ne manquera pas après la prière dans le sanctuaire de bénéficier de la salle d'ex-voto (plus de 100 tableaux) qui évoquent avec fraîcheur et naïveté de nombreux miracles obtenus grâce à l'intercession de la Vierge et de la fameuse salle acoustique qui servit, dit-on, à entendre les confessions des lépreux. D'après Maurice Colinon, Guide de la France religieuse et mystique, Le Centurion, 1969, p. 600-601. Sanctuaire Notre-Dame-de-Grâce, Foyer de Charité 30650 Rochefort-du-Gard: tél. 04 90 31 72 01.

Ce lieu de pèlerinage a tenu une place de choix dans la tradition spirituelle de l'Assomption. Le Père d'Alzon en fut un ardent pèlerin. D avait coutume de terminer la route en escaladant pieds nus la colline et d'en revenir les pieds en sang pour obtenir une faveur de la Vierge. Dans une lettre du 23 septembre 1846 il nous apprend: « *Ce soir, à neuf heures, nous partons en masse pour un pèlerinage à N.-D. de Rochefort; nous marcherons toute la nuit, nous arriverons demain matin [37 km de Nîmes], mais nous prendrons des voitures pour une partie du retour. Nous mettons l'année scolaire qui va commencer sous la protection de la Sainte Vierge* » (C, p. 133). Le 21 août 1848 au soir, Rochefort servit d'étape au même P. d'Alzon et à ses compagnons pour aller à la chartreuse de Valbonne pour une retraite de huit jours (C, p. 366). Le 30 juin 1852, avec deux maîtres, il y conduisit vingt-cinq de ses élèves. Nouveau pèlerinage les 23 et 24 avril 1853 avec de nombreux élèves. Comme à l'ordinaire, l'escouade quittait les murs de l'Assomption, vers quatre heures du soir pour franchir les 20 km qui séparent Nîmes de Remoulins. On passait la nuit à l'auberge de Lafoux et le lendemain, avant le lever du jour, pour éviter la grosse chaleur, on partait pour Rochefort où le P. d'Alzon célébrait la messe. Dans la journée, toujours à pied, on gagnait Avignon pour revenir en train à Nîmes. Une lettre du 4 mai 1854 raconte le trajet des 1^{er} et 2^e mai: « *Après une heure de marche, je fus pris par des cloches [ampoules] sous les pieds et pendant six heures et demie qu'il fallut continuer à marcher, je souffris passablement. Je montais la montagne pieds nus. Il est vrai que je trouvais un peu d'herbe, j'en profitais; bref, je ne n'ai pas grande chance* » (t. I, p. 422). Le P. d'Alzon confiait ses intentions et ses soucis à la Vierge (lettres du 8 mars 1855, 16 juin 1859). Le pèlerinage du 1^{er} juin 1864 lui donna un peu de tracasserie de la part des Enfants de Marie des Religieuses de l'Assomption: « *Hier les Enfants de Marie sont allées à Rochefort. Elles ont poussé des cris qui me révoltaient comme mauvaise éducation* ». Et d'ajouter que Sœur Marie-Augustine Bévier criait au moins aussi fort; espérons que c'était pour calmer les enfants...

Après 1870, le mouvement pèlerin prit de l'ampleur. Le P. d'Alzon, le 30 septembre 1872, y prépara un grand déplacement par une homélie qu'il donna à la cathédrale de

Nîmes. Ce fut une réussite. Le 6 octobre, il y conduisit selon ses statistiques 5 000 pèlerins dont 4 000 communierent. Désormais le pli était pris. L'année suivante, le 17 août, ce fut un véritable pèlerinage diocésain avec 5. 800 hommes et, d'après lui, quelques femmes étrangères. On trouve à partir de 1875 dans la Revue L'Assomption de Nîmes des comptes rendus assez précis: « *Le même jour [15 juillet 1875], à dix heures, les voitures des collégiens arrivèrent devant la porte de l'Assomption. La première bande du petit collège s'y installa; le temps ne permettait pas d'occuper l'impériale. Alors on se serra et on s'entassa à l'intérieur. On rit comme des fous et on chanta tout le long de la route, ici des cantiques, là des refrains habituels de nos fêtes. Arrivés au sanctuaire à la faveur d'une éclaircie, on fit une bonne prière à la Madone, et après avoir soupé, on redescendit en bas de la montagne pour la remonter en procession et en chantant les litanies de la Sainte Vierge. Le Père Poncelet donna la bénédiction du Saint-Sacrement, on se confessa et puis l'on se rendit dans les dortoirs improvisés par les soins des bons Pères Maristes. Ici c'étaient des matelas, là des paillasses; on donna à chacun sa couverture, et peu à peu les 80 pèlerins se trouvèrent couchés dans les salles et les corridors du couvent. C'était un vrai campement, une garde montée auprès de Notre-Dame. On dormait si bien qu'on ne s'aperçut ni de la pluie ni du vent* ».

Le Père d'Alzon et les Religieux de l'Assomption ont été les véritables champions du pèlerinage. Ils avaient parfaitement compris que ce déplacement accompli pour prier était le symbole physique d'une marche spirituelle vers Dieu. En 1873 avait été créé Le Pèlerin, après le premier pèlerinage national de Lourdes (pèlerinage des bannières). Notre-Dame de Rochefort représente bien l'un de ces creusets dans lesquels se sont perpétués ces mouvements caractéristiques de la dévotion mariale de tous les temps. D'après Notre-Dame-de-Rochefort, édit. Foyer de Charité, 1981.

On aimera se rappeler que Rochefort fut aussi le lieu où s'affermir la vocation d'Etienne Pernet, comme le rappelle sa biographie éditée par les Petites Sœurs de l'Assomption en 1901. Il y vint en septembre 1849, à pied, avec un jeune élève du Collège de l'Assomption (Galeran). Comme le P. d'Alzon, il se déchaussa au bas de la colline et voulut monter pieds nus malgré sa fatigue. Son but, connu du P. d'Alzon, était de demander à Dieu par l'intercession de la Vierge la grâce de la vocation religieuse à l'Assomption. En 1850, il signa avec Henri Brun, Victor Cardenne et Hippolyte Saugrain l'acte par lequel il promettait de s'engager à suivre les futures Constitutions de l'Assomption et à entreprendre le chemin de vie religieuse dessiné par le P. d'Alzon.

Le lieu est tout à fait propice à Rochefort pour reprendre les passages essentiels du Directoire et de la Règle de Vie qui soulignent la dévotion à Marie dans l'esprit de l'Assomption: la prière mariale, l'intention pour demander l'éveil de vocations et la force des moyens à mettre en œuvre pour sa réalisation.

Chartreuse de Valbonne.

En février 1204, l'Ordre Cartusien obtint de Guillaume Ier de Vénéjean, évêque d'Uzès, le territoire de Bondilhon. Avant de poser les assises de leur demeure, les Chartreux assainirent la vallée et la rendirent cultivable. On appela le lieu Valbonne (Vallis bona, vallée fertile), au cœur d'une forêt domaniale de hêtres et de chênes (1 500 hectares). La vie contemplative s'écoula selon la règle et les coutumes codifiées par Guiges pendant les siècles qui suivirent la fondation. Les Chartreux furent Seigneurs justiciers de domaines qui s'agrandirent constamment. Le monastère fut dévasté par les huguenots à la Réforme et fut entièrement rebâti au XVII^{ème} siècle. Le 13 février 1790 vit la suppression des Ordres religieux en France. Malgré leur désir de rester, les moines durent s'exiler. Le monastère que l'on voulait transformer en établissement d'instruction publique échut aux administrateurs des hospices de Pont-Saint-Esprit. C'est ce bâtiment rendu en fort mauvais état que la Commission des Hospices vendit aux Chartreux à leur retour en 1836. En 1903, les moines furent de nouveau contraints à l'exil en raison des lois anti-congréganistes. Tout ne serait aujourd'hui, que ruines si en 1925 le Pasteur Ph. Delord n'avait acheté les bâtiments pour y établir un centre de traitement des maladies tropicales. C'est un exemple remarquable de monastère édifié à l'époque classique sur le modèle des établissements cartusiens du Moyen Âge. Il est entouré d'une enceinte sommairement fortifiée. De l'extérieur on remarque surtout les jolis toits de tuiles vernissées. On peut en demandant à l'accueil pénétrer dans l'église dont la voûte presque plate, en pierre, est d'un bel effet. Les boiseries des stalles sont bien conservées. La tradition veut que dans l'ancien réfectoire des moines, un ancien religieux assomptionniste devenu chartreux et maître des novices, le P. Athanase Malassigné, a dessiné une grande fresque de la Cène.

Pour l'accès en voiture pour Valbonne, depuis Nîmes, prendre la direction Remoulins, Bagnols-sur-Cèze par la RN 86; après Bagnols, prendre la direction Barjac par la D 980 et la D 23.

D'après la chronologie du P. Siméon Vailhé, le P. d'Alzon s'est rendu au moins onze fois à la chartreuse de Valbonne où il connaissait bien et estimait les prieurs successifs Dom Augustin Dussap et Louis-Joseph de Vaultier. En 1848, le 23 août il partit à pied de Rochefort pour Valbonne (Lettres d'Alzon, t. III, p. 366); en octobre de la même année, il fit sa retraite annuelle à Valbonne en compagnie de religieux et de maîtres du collège de l'Assomption, temps nécessaire pour une reprise assez générale de l'Œuvre de l'Assomption (enseignement, mais aussi direction spirituelle de l'Ordre). Le 22 avril 1851, avec deux maîtres et onze jeunes, le P. d'Alzon commença à Valbonne une retraite pour ne revenir à Nîmes que le 30 suivant (Lettres d'Alzon, t. I, p. 567, 571, 617; 1.1, p. 31). Le 31 août de la même année, dans la nuit, il partit de Nîmes avec cinq maîtres et leur prêcha une retraite (Lettres d'Alzon, 1.1, p. 76-80). Du 12 au 18 avril 1852, il s'y rendit avec un groupe d'élèves et du 9 au 14 novembre il y prêcha une retraite (Lettres d'Alzon, t. I, p. 154, p. 210). Du 28 mars au 3 avril 1853, c'est-à-dire pendant la semaine de Pâques de cette année-là, le P. d'Alzon prêcha à Valbonne une retraite à 21 élèves (Lettres d'Alzon, t. I, p. 253-254), de même du 17 au 21 avril 1854 pour 14 jeunes du collège. Il s'y rendit encore du 9 au 16 avril 1855 pour un séjour avec quelques retraits composés de religieux et d'élèves.

(Lettres d'Alzon, t. II, p. 536). Les 10-17 novembre 1861 (Lettres d'Alzon, t. III, p. 537, 539 nn. 1,1) il y fit sa retraite personnelle, de même qu'en 1880, du 13 au 18 septembre, ce qui devait constituer sa dernière sortie de Nîmes. Citons un témoignage de sa main, écrit depuis Valbonne à une de ses dirigées, Angéline Chaudordy (sept. 1880):

« Cela vous est écrit d'une Chartreuse où l'on fait maigre toute l'année, où l'on chante une partie de la nuit, où l'on vit seul, où l'on se prépare à l'éternité par la prière et la pénitence. Je ne me sens pas fait pour vivre avec les Chartreux, mais leur voisinage fait du bien, presse à rentrer en soi-même et à se préparer à son jugement. On s'apaise dans le silence et l'on se sent petit en mérites, en face de cette vie si forte dans la solitude » (Lettres, t. XIII, p. 407).

Le P. de Vaulchier écrivit le 23 mai 1884 au P. Emmanuel Bailly au sujet du P. d'Alzon:

« J'étais si heureux de l'amitié bienveillante qu'il me témoignait, mais ma vie n'avait pas été mêlée à la sienne, je n'avais pas été témoin de ses œuvres et je ne pouvais pas être autre chose que le témoin de la sainte résignation avec laquelle cette grande âme fatiguée, sinon épuisée par la lutte, s'acheminait vers son éternité. Il aimait cette maison de prière qui lui rappelait le souvenir de son âge mûr. Il avait contribué de sa bourse et de celle de ses élèves à restaurer le bâtiment des hôtes dans lequel il venait prendre un peu de repos. De ses relations avec les anciens Prieurs, il n'est resté aucun vestige, je sais seulement que pendant les 25 années que le P. Augustin [Dussap] a été prieur, il conduisait ici ses novices et ses élèves et qu'il édifiait les Chartreux en assistant à leurs offices et en priant avec eux ». D'après la lettre ACR DY 28.

Le touriste-pèlerin pourra prendre occasion d'une visite à Valbonne pour relire tranquillement quelques textes du Fondateur sur la vie d'oraison et de recueillement dans ce cadre tout à fait approprié: Directoire chap. II d'après l'édition des Ecrits Spirituels pp. 61-63 et 622-624; la 14ème Méditation: E.S., pp. 419-426, la Retraite annuelle: E.S., p. 88. Quelques principes sur l'oraison, 15ème Circulaire: E.S. pp. 215-224. Il y retrouvera les grans axes de la prière à l'Assomption: une prière christocentrique (aimer Jésus-Christ, Le connaître et l'étudier dans les Ecritures), une prière apostolique (grandes intentions de l'Eglise et du monde), une prière liturgique (Eucharistie, Office et Sacrements).

Sur les autres lieux de pèlerinage dans le Gard (Prime-Combe, Saint-Gilles-du-Gard, Notre-Dame du Mont-Bouquet) et le souvenir du P. d'Alzon, se reporter à l'article plus complet de Jean-Paul Périer-Muzet publié dans le bulletin de la Province de Belgique-Sud, Le P. d'Alzon et les pèlerinages, septembre 2000, n° 273, p. 4003-4026).

Carnet d'Adresses

* Pont-du-Gard:

le Pont-du-Gard: tél.: 08 20 90 33 30 Le château de Saint-Privat: tél.: 04 66 37 36 36
Musée de la Provence d'autrefois, 19 av. du Pont du Gard à Remoulins: tél.: 04 66 37 05 22

* Saint-Gilles-du-Gard:

Abbatiale de Saint-Gilles, Place de la République: tél.: 04 87 41 31 Musée de Saint-Gilles, Place de la Maison Romane: tél.: 04 66 87 40 42 Maison à huile des Costières, Route de Nîmes: tél.: 04 66 87 42 43

* Aigues-Mortes et sa région (Camargue):

Les Salines du Midi, Aigues-Mortes, tél.: 04 66 53 85 20
Les domaines du Listel, Route d'Aigues-Mortes: tél.: 04 66 51 17 00
Les remparts et la tour de Constance à Aigues-Mortes: tél.: 04 66 53 61 55
La chapelle des Pénitents Gris et l'église Notre-Dame des Sablons à Aigues-Mortes: tél.: 04 66 53 70 00
Le petit train d'Aigues-Mortes: tél.: 04 66 53 85 20
L'Observatoire des Oiseaux de Camargue, Route de l'Espiguette: tél.: 04 66 38 07 79
Maison des Vins et des Produits régionaux, Route de l'Espiguette: tél. 04 66 53 07 52
Maison de la faune et de la flore camarguaise, Mas de Saint-Jean-La-Pinède à Saint-Laurent d'Aigouze: tél.: 04 66 53 72 03
Musée de la mer et Seaquarium, avenue du Palais de la Mer, Le Grau-du-Roi: tél.: 04 66 51 57 57

* Le Sanctuaire de Notre-Dame de Grâce à Rochefort-du-Gard:

Foyer de Charité 30650 Rochefort-du-Gard: tél. 04 90 26 62 57.
L'Ermitage et la grotte de la Saint Baume à Lirac: tél.: 04 66 50 47 70. Notre-Dame de la Consolation: Curé 30 126 Saint Laurent les Arbres.
La chapelle romane Saint-Jean-Baptiste à Venejan: tél.: 04 66 79 39 08 Le Moulin à vent à Venejan: tél.: 04 66 79 39 08

* La Chartreuse de Valbonne, Saint-Paulet de Caisson:

Tél.: 04 66 90 41 24
Sur la route:
La Collégiale à Roquemaure: tél.: 04 66 90 21 01 Le Camp de César à Laudun: tél. 04 66 50 55 79
Le Musée d'Art Sacré du Gard 12 rue Saint-Jacques au Pont-Saint-Esprit: tél.: 04 66 39 17 61
Le Musée Paul Raymond au Pont-Saint-Esprit: tél.: 04 66 39 09 98

* Beaucaire et les environs:

L'abbaye de Saint Roman, route de Nîmes à Beaucaire: tél.: 04 66 59 52 26 Le Musée Auguste Jacquet, jardins du château à Beaucaire: tél.: 04 66 59 47 61 Centre historique de Beaucaire: tél. 04 66 59 26 57 (Office de tourisme)

Musée Le Monde Merveilleux de Daudet à Beaucaire: tél.: 04 66 59 30 06

Mas gallo-romain des Tourelles Route de Bellegarde à Beaucaire: tél.: 04 66 59 19 72

Le Vieux Mas de Végète Route de Fourques à Beaucaire: tél.: 04 66 59 60 13 A Tarascon (de l'autre côté du Rhône): Monastère de la Visitation, église Sainte Marthe.

Maisons d'accueil - Temps spirituels (Nîmes et Gard)

* Maison Diocésaine 6 rue Salomon Reinach 30 000 Nîmes. Tél.: 04 66 84 95 11. Fax: 04 66 84 27 68.

* Sanctuaire Notre-Dame de Prime Combe 30 250 Fontanès (Bénédictins Notre-Dame d'Espérance): Tél.: 04 66 80 12 22. (Lazaristes): Tél.: 04 66 80 14 72).

* Accueil Monfortain. Notre-Dame de la Gardiole 30 170 Conqueyrac. Tél.: 04 66 77 20 95. Fax: 04 66 77 29 40.

* Cisterciennes du Monastère de la Paix-Dieu 1064 chemin de Cabanoule 30140 Anduze. Tél. 04 66 61 73 44. Fax: 04 66 61 87 94.

* Couvent Saint-Dominique. Mas Vianès TM 7 30 300 Beaucaire. Tél.: 04 66 74 50 65. Fax: 04 66 74 43 99.

* Ermitage de la Dormition 30 160 Peyremale (Sœurs de l'Epiphanie). Tél.: 04 66 25 30 68.

* Communauté des Béatitudes. Monastère de la Visitation, 30 av. du Général de Gaulle 30 130 Pont-Saint-Esprit. Tél.: 04 66 39 05 13. Fax: 04 66 39 03 85.

* Foyer de Charité. Sanctuaire Notre-Dame de Grâce 30 650 Rochefort- du-Gard. Tél.: 04 90 26 62 57.

Au Vigan:

La Condamine, maison natale du P. d'Alzon

Eglise Saint-Pierre

Le Château d'Assas-de Faventine(s)

Le Château de La Valette

Rochebelle, berceau des Oblates

Aux environs du Vigan:

L'Aigoual

L'Espérou

Souvenirs protestants des Cévennes

Bramabiau

Carnet d'Adresses

Un pèlerinage sur les pas du P. d'Alzon se doit d'honorer en priorité la ville de Nîmes, centre du département, mais il ne peut se permettre d'ignorer toute la réalité urbaine et rurale de ce diocèse que le P. d'Alzon a parcouru en tous sens. S'il n'est pas possible d'évoquer de façon plus précise toutes les localités du Gard, le lecteur un peu curieux se reportera déjà au copieux lexique géographique dont les Lettres ont conservé trace ou mention. Il peut également se reporter au récit pittoresque de la traversée des Cévennes à pied par l'anglais Stevenson en 1878, en compagnie d'un âne. Cependant si une deuxième localité du Gard se doit de figurer au programme d'un pèlerinage sur les pas du P. d'Alzon digne de ce nom, c'est bien celle du Vigan, lieu d'origine de la famille Daudé d'Alzon, lieu de naissance d'Emmanuel d'Alzon, et plus largement toute cette région des Cévennes dont Le Vigan est la ville piémont. Du sommet de l'Aigoual à celui de Lozère, un souffle vivifiant aère les forêts profondes et les gorges escarpées de cet ensemble montagneux. Les ruisseaux, de chutes en cascades, sont prétextes à autant de haltes bienfaisantes aux pieds des randonneurs. Pays de caractère, façonné par des hommes de caractère pour qui le partage de leur savoir-faire est devenu source de richesse, les Cévennes offrent ce curieux contraste d'une nature généreuse et âpre, des activités tant agricoles (terrasses) qu'industrielles (sériciculture, puis textile artificiel) aujourd'hui en déclin et d'une région verdoyante marquée d'empreintes parfois explosives encore sensibles dues aux contentieux confessionnels des XVIème-XVIII siècles (Camisards, Musée du Désert).

La Condamine, maison natale du P. d'Alzon

Jusqu'en 1670, la famille des Daudé vivait au château de La Coste, non loin de Saint-André de Majencoules dont ils étaient 'chefs militaires'. Jean Ier Daudé de La Coste est victime des guerres de religion. En 1620 la demeure est pillée, incendiée par les Huguenots: les Daudé se réfugièrent quelque temps au château de La Roque, près de Ganges. Malgré la restauration des lieux, la famille migra vers la vallée vers 1670 pour s'établir aux abords du Vigan, dans une propriété nommée La Valette, située sur la rive droite de l'Arre. En 1686 fut acquis un vaste domaine appelé La Condamine, situé cette fois sur la rive gauche de l'Arre et servant de champ de foire. Une demeure y fut établie à ce nom, mentionné pour la première fois sur l'acte portant l'avis du meurtre de Jacques Daudé de La Coste frappé dans un sentie de La Valette en 1704. Ainsi La Condamine devint le berceau familial des Daudé d'Alzon qui obtinrent l'année 1727 de Louis XV, en reconnaissance des services rendus à la Religion et au Roi, la confirmation de leurs titres de vieille noblesse et l'autorisation de reprendre leurs armoiries.

On peut encore admirer sur le grand escalier intérieur de ferronnerie de la maison ces armoiries en forme de blason: 'De gueules à un lion d'argent couronné d'or soutenant de la patte dextre une fleur de lis de même avec la devise Deo dati'. En 1749, leurs fiefs seigneuriaux s'étant accrus au Vigan et dans tout l'Alzonenque, les Daudé demandèrent et obtinrent que l'ensemble de leurs possessions fût érigé en vicomté. Ils portèrent dès lors le titre de Vicomtes d'Alzon.

C'est dans cette grosse maison de La Condamine qu'Emmanuel d'Alzon vit le jour le

30 août 1810. Le récit romancé en a été donné par le P. Vailhé (Vie du P. d'Alzon, t. I, p. 1-2). Jusqu'en 1816, toute la famille habita Le Vigan avant de migrer dans l'Hérault pour la belle résidence châtelaine de Lavagnac. La Condamine fut louée à des membres de la famille puis à des locataires divers. En 1860, à la mort de la Vicomtesse Jeanne-Clémence, elle revint au P. d'Alzon comme part de son patrimoine familial avec quelques fermes proches (L'Elze, Bagatelle, La Valette, Moulin du Pont de l'Arre). La maison servit de noviciat entre 1864 et 1874 placé sous l'autorité du P. Hippolyte Saugrain après que congé eût été donné à tous les locataires. Les professeurs du collège de Nîmes aimaient venir y passer quelques jours de vacances dans la fraîcheur de l'été cévenol. La maison devint l'alumnat Saint-Clément (1874-1881) quand le noviciat quitta Le Vigan pour Nîmes et Paris. Le Père d'Alzon ne dédaignait pas de venir s'y reposer quelques jours pour y goûter la compagnie des alumnistes venus des Châteaux et placés sous l'autorité du P. Henri Brun. L'alumnat migra en 1881 pour Alès et la maison de La Condamine fut vendue à la Comtesse d'Ursel en 1881 pour être préservée des éventuels liquidateurs menaçants, avec l'espoir d'être un jour récupérée par l'Assomption. Elle fut louée une cinquantaine d'années à divers locataires et marchands qui la laissèrent dans un état assez pitoyable. Rachetée par la Curie généralice assomptionniste du P. Gervais Quenard en 1933, elle fut mise, après réparations et remise en état par le P. Delmas économe du Collège de Nîmes, à la disposition des Orantes de l'Assomption en 1939, situation qui a perduré jusqu'en 2004. La communauté des Orantes a quitté les lieux en janvier 2004. Des tractations sont en cours pour vendre ce bien immobilier et le terrain attenant à la municipalité du Vigan. Les quelques meubles et objets souvenirs seront sans doute transférés à Nîmes en vue d'un petit musée alzonien. D'après des notes de Sœur Michaël Laguerrie, Orante.

Visite des lieux (état actuel 2004)

Jusqu'en 1950 la rue portait le nom de la maison, La Condamine; elle devint l'avenue Emmanuel d'Alzon et le couvent fut désigné comme monastère N.-D. d'Alzon. On pénètre de la rue dans la partie basse de la maison ou sous-sol (en fait rez-de-chaussée) dans un vaste vestibule voûté, de style cévenol, conduisant au grand escalier de pierre avec rampe de fer forgé due à d'habiles ferronniers locaux. De petites portes donnent accès aux communs. Le sous-sol contenait l'ancienne grande cuisine des d'Alzon. Les autres portes ouvraient sur des caves et débarras avec, primitivement, à la place des fenêtres, des soupiraux.

En prenant le grand escalier, on débouche au premier sur un palier distribuant l'accès aux 'appartements de l'étage noble': à l'époque des d'Alzon, l'aile courte ne comprenait que deux chambres avec deux fenêtres (espace réservé au cardinal Gabrielli selon la tradition); l'aile gauche comprenait elle six pièces: le salon des glaces ouvrant sur la terrasse, une antichambre, la chambre natale du P. d'Alzon (transformée en oratoire). Dans la partie centrale, l'ancienne salle à manger avec doubles portes transformée en salle d'Alzon ou salle aux souvenirs. Autrefois, à ce niveau, la balustrade en fer forgé n'existait pas, les chambres allaient jusqu'à la cage d'escalier dont elles étaient séparées par des cloisons munies de croisées en noyer cravaté comptant chacune 49 petits carreaux. Une porte donne accès à la chapelle (escalier). Au temps de l'alumnat, les pièces de l'aile longue donnant

sur le jardin étaient réservées aux hôtes de marque. On avait aménagé une salle de classe au coin des rues de la Condamine et du Mûrier: le futur P. Ernest Baudouy, alumniste ensoutané âgé de 15 ans, y enseigna en 1877-1878. Une autre pièce, meublée de paillasses, était le dortoir des hommes adoreurs. Une troisième servait de sacristie.

On accédait au deuxième étage par un escalier intérieur. Les chambres étaient distribuées en infirmerie, cabinet dentaire, salle d'études, chambre du Supérieur et bibliothèque. On trouvait également un premier oratoire avant la construction de la grande chapelle en 1869. Une série de petites chambres était affectée aux professeurs et aux examinateurs de passage.

Enfin le troisième étage était le domaine des dortoirs et des débarras. En 1870, le P. Hippolyte en fit transformer une partie en cellules avec percement de petits fenêtrons et construction de minces cloisons. Les alumnistes dormaient dans un vaste dortoir central non plafonné d'où l'on pouvait voir entre les tuiles briller les étoiles.

La chapelle construite entre 1869 et 1870 prolongeait l'aile courte de la maison sur la rue du Mûrier. Elle remplaça les anciens domaines des fermiers. On y accédait par un escalier extérieur. Elle fut à une époque très fréquentée: Adoration hebdomadaire diurne et nocturne pour les hommes du Vigan et des alentours. D'après des notes de Sœur Michaël Laguerrie, Orante.

L'église Saint-Pierre du Vigan.

L'église actuelle a une longue histoire. Après les troubles de la Réforme, l'église Saint-Pierre (Place du Marché, à la place de l'actuelle Maison du Pays), trop petite, menaçait ruine. Les jours de pluie, le curé officiant en 1685 devait se protéger sous un arceau de la voûte pour ne pas être aspergé par l'eau tombant sur les deux côtés de l'autel. Plus tard il fut obligé de célébrer les offices dans une maison particulière. Des commissaires royaux venus au Vigan proposèrent à l'intendant de réparer et d'agrandir le bâtiment. Le maire de l'époque, un M. Daudé, réussit à faire prévaloir une autre solution plus avantageuse: l'architecte Daviler fut chargé de construire un nouvel édifice sur un terrain pris sur d'anciens fossés, entre la Tour Haute et la Tour Masseport, appartenant à un M. de La Farelle. Des notables cherchèrent encore à s'opposer à ce projet, dont le viguier H. de Ginestous d'Argentières, le Procureur du Roi J. de Roussy, Fr. d'Assas sieur de Lavit, J. Liron et Flottard. La municipalité tenant bon, les travaux purent enfin commencer et le 15 décembre 1704 l'évêque d'Alès dont dépendait alors Le Vigan, Mgr de Saulx, vint consacrer la nouvelle église sous le vocable de Saint-Pierre. Ce bâtiment de style roman n'avait qu'une nef avec un clocher sur le côté surmonté d'une croix et d'un coq doré. Le clocher fut exhaussé quelques années plus tard en 1728 lorsqu'on y plaça une horloge enlevée de la Tour Haute menaçant ruine. En 1758 on installa une horloge neuve. Peu à peu l'église fut équipée de cloches et pourvue de quatre chapelles concédées à des notables du lieu: la chapelle Notre-Dame à H. de Ginestous d'Argentières viguier et gouverneur du Vigan, la chapelle de Saint-François-Xavier à Fr. d'Assas, la chapelle Saint-Jean Baptiste à J. Daudé d'Alzon conseiller du Roi, juge et maire du Vigan, la chapelle Saint-Bruno à J. de Roussy conseiller du Roi et procureur du Vigan. Le pouillé de 1760 précise que l'église

du Vigan possédait quatre chapellenies et bénéfices dont les revenus consistaient en pensions foncières évaluées sur des domaines: la chapellenie Sainte-Croix fondée en 1523 par J. de Montfaucon de Vissée, la chapellenie de Cambonis ou Cambon fondée en 1492 par Jean Cambon, la chapellenie de l'Annonciation et de Saint-Jean existant déjà en 1500 et la chapellenie Saint-Antoine et Saint-Martin de la même époque. Le XIXème siècle a gardé le souvenir de deux curés méritants du Vigan, MM. Pouzol et Charrier.

C'est dans cette église que se marièrent en mai 1806 les parents d'Emmanuel d'Alzon et qu'Emmanuel lui-même fut baptisé le 2 septembre 1810. Une plaque apposée lors des célébrations du centenaire de la mort du P. d'Alzon (1980) en rappelle le souvenir. En 1825 la porte de l'église a été refaite en bois de noyer; ont été construits le perron et l'escalier. En 1836 le conseil municipal fit refondre la cloche. En 1841 des réparations furent faites au clocher. En 1844, à la demande du sous-préfet, le gouvernement fit don de deux tableaux: une reproduction du Saint-Michel de Raphaël et une Assomption d'après Ribera due à une Mlle Blanchard, artiste-peintre de Paris. A la fin du XIXème siècle, sous l'archiprêtre Garlenq, on décida de restaurer et d'agrandir une nouvelle fois l'église. Le projet de l'architecte Allard (1894) ne fut pas accepté, à cause des ressources insuffisantes de la Fabrique. Les travaux eurent lieu entre 1900 et 1906, donnant à l'édifice le plan d'une croix latine, mais on conserva la façade et le clocher de l'ancienne église. C'est dans cette église qu'eut lieu au printemps 1980 une eucharistie solennelle à la mémoire du P. d'Alzon au centenaire de sa mort. D'après des notes de Sœur Michaël Laguerrie, Orante.

Le château d'Assas-de Faventine(s).

Le château d'Assas au Vigan (quartier des Barris), actuellement en cours de restauration pour une Maison du Livre et des Ecritures, est aussi appelé Hôtel de Faventines. Il fut édifié entre 1751 et 1759 en pierres de Salze (cause de Campestre) par l'architecte viganais Tureau pour le compte de Pierre Faventines (v. 1695-1776), sur le modèle de sa résidence de Puteaux. Personnage richissime, il acheta en 1766 tous les biens que les d'Alzon avaient mis en vente dans l'Alzonenque pour s'établir dans l'Hérault. Il était destiné à Pierre-Jacques Faventines (1723-1768) et passa à un autre fils, Jean-Maurice. C'est également un membre de cette famille de Faventines qui acheta au prince de Conti en 1790 'à ses risques et périls', vu les troubles de l'époque, le château de Lavagnac avec son parc et toutes les terres de sa mouvance.

En 1792, les événements se précipitèrent dans les Cévennes comme dans le reste du pays. Une véritable jacquerie éclata. Les châteaux furent pillés et incendiés pour détruire les anciens feutriers ou chartiers qui mentionnaient les droits et privilèges de la noblesse sur les paysans. L'Hôtel de Faventine n'échappa que de justesse à la destruction, servant de logement à la troupe envoyée sur place pour rétablir l'ordre dans la région. On brûla quand même tous les moulins de M. de Faventines. En 1793 sous la Terreur une société populaire se constitua au Vigan pour veiller au bon esprit révolutionnaire et dénoncer tous les adversaires des idées nouvelles. Les de Faventine et les d'Alzon avaient pour la plupart pris la fuite et s'étaient dispersés. Quelques membres de ces familles furent quand même arrêtés, notamment à Valence, et se retrouvèrent emprisonnés dans l'Hôtel de Faventine converti en prison municipale. Une trentaine de membres de l'aristocratie locale y fut

sésquentrée et n'échappa aux rigueurs de la guillotine que par suite des événements liés au 9 Thermidor. Les biens des nobles émigrés avaient été confisqués, spoliés ou vendus aux enchères. L'Hôtel de Faventines était devenu propriété de la Municipalité viganaise qui en a fait son Hôtel de Ville, ce qui lui vaudra d'ailleurs pendant l'hiver 1794-1795 particulièrement rigoureux d'être pris d'assaut le 5 janvier par une centaine de Viganaises réclamant à cor et à cri du pain et des châtaignes.

Vers 1799-1800 la famille de Faventines put récupérer son bien, la municipalité trouvant asile dans une maison particulière, en attendant la construction de l'Hôtel de Ville actuel en 1826. Des de Faventines le bien passa aux d'Assas. Clément de Faventine, époux de Joséphine d'Alzon, n'eut pas d'enfants. Le couple adopta Jeanne-Clémence, fille de son frère Louis et de son épouse Jeanne-Françoise Liron d'Ayrolles. C'est ainsi que la Condamine et le château de Lavagnac tombèrent dans l'escarcelle des d'Alzon. Jean-Maurice de Faventines, frère de la vicomtesse Henri d'Alzon et parrain d'Emmanuel, dit le chevalier, resta célibataire. Leur sœur Anne-Françoise de Faventines en épousant l'amiral Marquis d'Assas fit passer l'hôtel aux d'Assas, d'où le changement de nom en château d'Assas. Le dernier descendant de cette lignée d'Assas mourut également célibataire en 1960 à Paris. La propriété fut aliénée plus tôt en 1920 par un descendant de la famille d'Assas qui en était devenu propriétaire du fait des successions. S'en porta acquéreur un certain M. Brugairolles qui le revendit en 1930 au diocèse de Nîmes. Le lieu servit alors de maison d'œuvres paroissiales et d'école apostolique jusqu'à la guerre de 1940. Puis il fut transformé en maison familiale durant les mois d'été et en foyer d'accueil pour des jeunes filles, durant toute l'année. Trop endommagé, ne pouvant être entretenu et mis en conformité selon les lois contraignantes de la sécurité, le bâtiment ne put être conservé par le diocèse. En cours de restauration actuellement, sa destination prévue est de devenir une Maison du Livre et des Ecritures pour la mémoire du passé viganaise et cévenole. D'après des notes de Sœur Michaël Laguerrie, Orante.

Le château de La Valette

On sait que vers 1670 Jacques Daudé, abandonnant définitivement son domaine de La Coste situé sur le territoire de la commune de Saint-André de Majencoules, vint s'établir sur les bords de l'Arre dans une maison forte dite château de La Valette. Il n'en reste de nos jours qu'une grosse tour carrée. Mais par convention le lieu s'appelait toujours du temps du P. d'Alzon domaine de La Valette. C'était en fait une assez grande maison-ferme, au milieu d'une grande prairie agricole sur la rive droite de l'Arre tandis que sur la rive gauche s'étendait le domaine de La Condamine. Une passerelle jetée sur l'Arre reliait les deux domaines. Le bien passa en 1860 par héritage familial entre les mains du P. d'Alzon, sa sœur Marie de Puységur bénéficiant du domaine et des terres de Lavagnac.

Par commodité, la ferme était louée jusqu'à ce qu'en 1874 le P. d'Alzon décida d'y transférer le noviciat des Oblates, établi depuis 1865 à Rochebelle. Une chapelle y fut aménagée. L'ensemble des bâtiments de La Valette formait un quadrilatère autour d'une cour intérieure close par un mur. Un portail d'accès encore majestueux ouvrait la propriété.

Le logis comprenait au rez-de-chaussée une cuisine et quelques pièces, au premier étage trois chambres assez vastes. De la cour, un escalier extérieur permettait d'accéder à une terrasse servant de galerie mettant les pièces en communication dont une partie fut notamment utilisée pour l'élevage des vers à soie, un des gagne-pain des religieuses.

Pour les ailes fermant le quadrilatère, on trouvait à gauche la petite chapelle au rez-de-chaussée qui servit par la suite de cave et de débarras; mais on distinguait encore récemment à ses lucarnes des vitres colorées témoignant de son ancienne affectation avec une petite dépendance-sacristie. Cette chapelle reçut en 1874 l'indulgence de la Portioncule, précédemment attachée à la chapelle de Rochebelle pour les réunions du Tiers-Ordre de Saint-François (Mlle Céline Favier).

En 1875, le noviciat des Oblates quitta Le Vigan pour se fixer à la Maison-Mère des Oblates, rue Séguier à Nîmes. En 1876, le P. d'Alzon, toujours à court d'argent, se trouva dans l'obligation de vendre ses fermes du Vigan à des particuliers agriculteurs-exploitants. Le siège du Tiers-Ordre élit alors domicile dans la chapelle de La Condamine qui prit le relais. La gentillesse des propriétaires actuels a toujours permis aux pèlerins de l'Assomption d'accomplir sur les lieux une visite souvenir de quelques instants reposants et bucoliques. D'après des notes de Sœur Michaël Laguerrie, Orante.

Rochebelle, berceau des Oblates au Vigan.

Rochebelle est le nom d'un quartier excentré du Vigan qui s'étire à environ 1km 5 du centre de l'agglomération, le long de la route de l'Aigoual. Le trajet en voiture ne prend que quelques minutes: rue du Mûrier, boulevard du Plan d'Auvergne, boulevard des Châtaigniers, avenue du Mont Aigoual et avenue de Rochebelle.

Bordant immédiatement la route, sans grande facilité de stationnement, la maison en question, appelée par convention Rochebelle, offre toujours sa façade de caractère facilement reconnaissable, flanquée à droite et à gauche de courettes derrière de hauts murs protecteurs et ouverte par derrière sur une prairie, des mûriers, un potager, des arbres fruitiers, le tout irrigué à souhait par de l'eau en abondance, et dominée presque à pic par une colline grimpant en terrassiers pleins de charme.

Cette maison reçut du P. d'Alzon l'appellation de Notre-Dame de Bulgarie, d'après le but assigné aux premières Oblates, être des auxiliaires féminines de l'Assomption dans sa mission de Bulgarie.

Il est nécessaire de faire retour au passé et au Fondateur pour comprendre le choix de cette villa comme berceau de fondation des Oblates. Le P. Galabert s'était porté volontaire pour la mission de Bulgarie ouverte en 1862, selon le vœu exprimé par Pie IX au P. d'Alzon. Très vite il comprit la nécessité de renforts féminins pour pénétrer dans les milieux complexes de l'Orient, slave et turc. En 1864 le P. d'Alzon entama des négociations avec Mère Marie-Eugénie de Jésus pour obtenir ces auxiliaires féminines

réclamées à cor et à cri par le P. Galabert. Les négociations ne purent aboutir, les Religieuses différant leur envoi. Le P. d'Alzon proposa alors de commencer l'œuvre des Oblates à Nîmes, mais c'est du Vigan que vint en fait la solution, le P. Hippolyte Saugrain arpentant les Cévennes et y découvrant des trésors de générosité apostolique. C'est ainsi que le P. d'Alzon toujours optimiste trouva la maison de Rochebelle pour y recevoir les premières candidates à la vie oblate et l'annonça d'un air triomphant à trois dirigées, Eulalie de Régis, Isabelle de Mégnargues et Marie Correnson, le 22 avril 1865 (Lettres, t. V, p. 288-289):

« L'homme avait proposé de commencer l'œuvre des Oblates à Nîmes et Dieu semble vouloir qu'elle se prépare au Vigan. La maison est à peu près louée. Ce sera fini probablement lundi ou mardi. C'est du côté opposé à celui que nous habitons. Une maison longtemps louée par des Anglais, quand les Anglais venaient au Vigan, sur une hauteur; une colline charmante, un point de vue ravissant, de l'eau, des fruits, des légumes, une prairie et des mûriers. Le tout de 12. 000 à 15. 000, 12. 000 probablement. Mais déjà on a vendu pour 1. 000 francs de feuille. Il y a pour 300 francs de fourrage, quatre tonneaux de vin, ce qui fait que le loyer reviendrait, somme toute, à 400 ou 500 francs, tout au plus.

La personne qui nous procure cette bonne affaire, est à chercher pourquoi on nous l'a faite si bonne et avantageuse, et craint quelques dessous de cartes qu'elle cherche à découvrir. La maison a quatre étages. Au rez-de-chaussée: un vestibule, vaste cuisine avec dépendances, vaste salle à manger, caves et remises. Au premier, sur une terrasse, deux très belles pièces, d'un côté, une antichambre pouvant servir de parloir, une vaste chambre pouvant servir de chapelle, avec une petite pièce pour la sacristie, et un petit cabinet pour la supérieure et l'aumônier. Au second, des chambres très vastes, dont on ferait des dortoirs. Au troisième, des chambres et des geniers.

Nous pouvons entrer de suite. Nous ne payerions qu'à partir du 1er juillet et on défalquerait pour les six premiers mois le prix de la feuille vendue et du fourrage. Nous garderions le vin, les légumes et les fruits. Le P. Hippolyte prétend que d'ici à deux mois il aurait au moins 20 filles. Dans ce cas, la maison serait trop étroite, mais nous aurions la ressource d'en faire filer quelques-unes sur Nîmes.

Notez que nous avons deux institutrices qui vont vendre les bancs de leurs écoles, ramasser leurs petites créances et nous apporter quelques centaines de francs, plus leur mobilier et leur batterie de cuisine. Nous prétendons que cette œuvre ne nous coûte pas un sou, sauf pour l'établissement de la chapelle, et ce sera peu de chose. De plus, je compte bien sur le bon vouloir de quelques dames du Vigan.

N'avez-vous pas envie de venir visiter notre petit établissement? Je serais ici toute la semaine prochaine. En partant à 6 heures du matin, par le courrier ou la diligence du Commerce, vous êtes ici vers 1 ou 2 heures - sept ou huit heures de diligence; puis vous retournerez après avoir vu par vous-mêmes. Un voyage à trois dans le coupé, mais c'est ravissant! Et vous venez mettre votre bénédiction dans les fondements de l'œuvre.

Quant à l'œuvre, voici la pensée: travail, pénitence, oraison. Travail pour vivre, pénitence pour expier les péchés des hérétiques et obtenir leur conversion, oraison pour adorer le Saint-Sacrement. De là des retraites, où les filles de nos montagnes viennent

examiner si elles doivent se faire Sœurs converses ou aller en Bulgarie. La mission que le P. Raphaël [Jourdan] et le P. Jean-Baptiste [Grousset] viennent de donner à Alzon a converti tous les hommes, moins quinze, a ressuscité les Pénitents, révélé une vocation pour nous et sept à huit vocations de filles, sans parler de celles du Vigan et des environs. Si nous réussissons, nous louons une grande magnanerie et nous y établissons 200 lits, avec un fourneau économique, pour garder les ouvrières des filatures, comme on l'a fait à Saint-Ambroix. En attendant, le P. Hippolyte va leur prêcher (aux fileuses) trois fois par semaine le mois de Marie, à l'hôpital. Vous voyez bien l'urgence que vous veniez au Vigan pour surveiller tout cela, donner votre avis, plus votre bénédiction.

La conclusion est que de pauvres filles, quand il s'agit de se donner au bon Dieu, n'y mettent pas tant de façons, ne trouvent pas tant de si, de mais, de car, de pourtant, et que de grandes et saintes demoiselles tournent pendant des années autour du pot et n'y entrent jamais. O simplicité et rondeur des pauvres filles! Oh! sagesse et prudence des grandes et belles demoiselles! Oh! don de soi! Oh! possession de soi!... Adieu, mes bien chères filles. Voyez ce que nous devons faire, pour ne pas nous laisser devancer au ciel par toutes ces petites montagnardes qui ont l'habitude de gravir les côtes et les rudes sentiers de leurs rochers et qui vont vite, quand elles s'y mettent. Priez pour les Cévennes, pour la Bulgarie et pour moi ».

Viganaises ou de la région proche du Vigan, solides cévenoles, toutes habituées à une vie austère et rude, ces filles vinrent à l'œuvre avec une immense bonne volonté, une foi de roc, une énergie de montagnardes. Chaque Sœur, entre les exercices du noviciat et les emplois de la communauté, continua à travailler de son état: courturière, modiste, blanchisseuse de dentelle, ménagère... L'élevage de vers à soie à La Valette et la vente de rames de mûrier apportèrent un appoint.

Le 31 mai 1865, le P. Vincent de Paul Bailly, alors directeur du Collège de l'Assomption à Nîmes, écrivit au P. Galabert, premier missionnaire en Bulgarie: « *Les grands événements ne sont pas à Nîmes mais au Vigan: d'abord une ordination avec un ordinand de chaque ordre, la première qui ait eu lieu au Vigan depuis le XIIIème siècle, par Mgr Plantier, le jour de l'Ascension le 25 mai et je vais crescendo: avant l'ordination, c'est-à-dire la veille, en la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, bénédiction et installation de Notre-Dame de Bulgarie, à Rochebelle près Le Vigan* ». Le P. d'Alzon y célébra la première messe dans la chapelle improvisée et déposa le Saint-Sacrement dans le tabernacle. Quinze dames ou demoiselles de Nîmes étaient venues, à son appel, entourer les aspirantes de leur prière et de leur amitié. Le soir, Mgr Plantier leur apporta ses encouragements et bénit une statue de la Sainte Vierge qui, d'une petite élévation, dominait le jardin des Sœurs. Les premières Oblates auxquelles le P. d'Alzon donna lui-même leur nom de religion furent: Sœur Marie-Madeleine [Durand] et Sœur Marie de l'Annonciation [Durand), Louise [Damenne] qui ne persévéra pas, Véronique [Villaret], Thérèse [Salze] et Marguerite [Bernassau]. Le 25 juillet de la même, le P. Vincent de Paul Bailly ajoutait au P. Galabert: « *Le P. d'Alzon me charge de vous écrire que les Oblates vont très bien au Vigan, qu'il donnera l'habit, le 14 août, à huit ou neuf d'entre elles, qu'il y a des filles solides et capables...* ». Dès l'année suivante, en 1866, le 30 août, le P. d'Alzon enverra

cinq Oblates au Collège de Nîmes. En 1867, elles y seront 16. Le 24 avril 1868, le P. d'Alzon accompagnera cinq Sœurs Oblates à Marseille, les premières à partir pour l'Orient: Sœurs Thérèse Salze, Sœur Marguerite Bemassau, Sœur Véronique Villaret, Sœur Colombe Balmelle et Hélène Puech, sous l'œil ému du P. d'Alzon, de Sœur Marie Correnson et de Mère Marie-Eugénie de Jésus, en direction de la Bulgarie où le P. Galabert les attendait avec impatience depuis cinq ans. En 1874, les Oblates quittèrent Rochebelle pour La Valette. Mais dès 1873, avec l'achat de la maison Puget à Nîmes rue Séguier, Marie Correnson organisa la Congrégation en ouvrant un petit externat, puis un internat. La Congrégation des Oblates commençait à voler de ses propres ailes.

Les environs du Vigan.

Toute la région environnant Le Vigan est remplie de souvenirs tant de la famille d'Alzon qui en est originaire que des premières missions populaires de la jeune Assomption des années 1860. Les Cévennes forment un cadre grandiose, mais leur atout majeur réside dans l'attraction que suscite cette nature à la fois sévère et généreuse, terre de châtaigniers et de feuillus qui fit de l'antique voie Régordane un véritable chemin de tolérance après avoir connu les horreurs aux temps de la Réforme et de la Contre-Réforme. A cheval sur les départements du Gard et de la Lozère, l'actuel parc national des Cévennes recouvre quatre ensembles bien typés que le touriste-pèlerin prendra le temps d'arpenter à pied ou en voiture: l'Aigoual et le Lingas, massif granitique et schisteux couvert en majorité de forêts, les vallées cévenoles, pays de schistes caractérisé par les châtaigniers et l'élevage de chèvres et de moutons, le Mont Lozère, massif granitique lié à l'élevage bovin avec un sommet à 1 699 mètres et le Causse Méjean, plateau calcaire avoisinant les 1000 mètres d'altitude, terre d'élevage ovin. La flore y est magnifique: sur les quelque 200 espèces recensées, le genêt, la bruyère, le genévrier, les airelles, les épilobes se partagent les paysages et les prairies selon l'altitude. Quant à la faune sauvage, elle connaît une variété qui tend à se régulariser entre les espèces traditionnelles (sanglier, cerf) et d'autres réintroduites plus récemment comme le chevreuil. Vautours fauves et vautours moines sont bien représentés sur le territoire alors que le grand tétras reste plus rare. Quelques colonies de castors peuplent les rivières cévenoles où les pêcheurs ne manquent pas de venir taquiner la truite fario.

Voici quelques localités à traverser dont les noms réveillent la mémoire alzonienne et assomptionniste: Saint-André de Majencoules et le château des Pausés qui serait selon une certaine tradition sur le site de l'ancien domaine des Daudé de La Coste, Saint-Martial et son admirable église romane qui mérite le détour par le col de la Triballe; Le Mazel et Le Cigal; au sortir du Vigan le site de Cauvalat où l'on venait se soigner aux eaux, Avèze, Montdardier, Rogues et Blandas par les D 48 et 513, terresensemencées par les PP. Hippolyte Saugrain, Raphaël Jourdan Jean- Marie Joulé ou Jean-Baptiste Grousset, d'où sortirent les premières Oblates de Rochebelle. La petite route permet (D 48, D 25, D 158 et D 130) par les gorges de la Vis d'atteindre l'admirable cirque naturel de Navacelles. Au

centre de la gorge élargie, cet exemple spectaculaire de méandre abandonné à 300 mètres en contre-bas offre la plus vivante leçon de géographie physique, avec son hameau niché au fond d'un site exceptionnel. On peut également à partir du Vigan suivre la vallée de l'Arre par la D 999 qui traverse l'Alzonnenque, contourne le village perché d'Esparron, atteint Bez et Arre, laisse sur la droite Arrigas, franchit un long tunnel avant de déboucher sur Alzon où fut édifié au XIX^{ème} un sanctuaire à Notre- Dame, et remonte jusqu'à Soudières. On aperçoit tout au long du parcours les vestiges de l'ancienne voie ferrée qui franchit la route et les dénivellations en viaducs. Une autre promenade permettra de réaliser l'excursion d'Emmanuel d'Alzon en août 1831 dont il a laissé une description précise (Lettres, t. A, pages 227-230, 233): des grottes, des rochers, des nuages, des sources, des antiquités de toute espèce, un vieux château qui tombe, un génie qui s'éteint, quelques originaux. De Saint-Jean-du-Bruhel, le chauffeur atteindra sans trop de difficulté les ruines du château féodal d'Algues d'où est sortie la famille ancestrale de Roquefeuil, on traversera Trêves (grottes de la Poujade et les gorges de la Dourbie), on escaladera les pentes qui conduisent au joli village perché de Cantobre, puis on remontera le versant opposé qui rejoint Saint-Sauveur où E. d'Alzon fit halte au presbytère du curé. La traversée du Causse du Larzac (Causse Noir) nous fera connaître comme lui la très belle chapelle de Saint-Martin, la forêt de la Salvage et son sanctuaire à Notre-Dame avant d'atteindre le village du Monna, berceau des Bonald où l'on conserve toujours dans le château médiéval l'habit d'académicien du Vicomte auquel Emmanuel rendit visite. A deux pas, on ira traverser le confluent du Tarn et de la Dourbie pour rejoindre Millau et on s'offrira le luxe d'enjamber le tout moderne viaduc autoroutier, inauguré en grandes pompes en décembre 2004. Mais pour le retour on préférera comme lui le lacis et les lacets de la N 9 qui offrent une vue plongeante et inoubliable sur Millau surtout au coucher du soleil. Si le temps le permet, un détour jusqu'à La Couvertoirade nous fera découvrir l'ancienne cité des Templiers qui nous replonge au cœur de la vie médiévale du plateau du Larzac.

Le Massif de l'Aigoual.

Une autre journée, à partir du Vigan, permet de découvrir à pied ou en voiture les joies de la montagne. Les novices des années 1860 comme certains novices de feu Sceaux (années 1990) se souviennent sans doute encore d'une marche épique qui à partir d'Aulas par un GR balisé permit d'atteindre les sommets de l'Espérou et, au retour, de croiser la tombe d'André Chamson. L'Espérou est un village du Mont-Aigoual, un massif montagneux paisible mais venté que se partageaient complaisamment les troupeaux en estive ou en transhumance et quelques exploitations minières et forestières. On y accepta même que quelques fabriques de bouteilles de la plaine venaient s'approvisionner en bois nécessaire à la production du verre. Mais tout commença à se gâter quand, vers le milieu du XIX^{ème} siècle, une maladie frappa le ver à soie pourvoyeur de richesse dans les vallées.

La misère sur les talons, on voulut compenser et ce fut le début d'une exploitation abusive de la montagne qui conduisit à une déforestation grave. Dans les parties les plus basses, c'étaient les chèvres qui dévoraient la végétation alors que les pentes supérieures étaient occupées en été par les troupeaux de moutons transhumants. Un déboisement accru

ne tarda pas à entraîner des effets désastreux. Des inondations dévastatrices se multiplièrent, désolant les plaines et les vallées. Les services officiels de reboisement s'intéressèrent à l'Aigoual, un observatoire fut construit en 1887 pour le service météorologique d'altitude. Ce furent Georges Fabre le forestier et Charles Flahault qui sauvèrent le massif de l'Aigoual en appliquant un programme de reboisement avec l'implication de l'administration des Eaux et Forêts. De nos jours, l'observatoire météo surveille grâce à une machinerie développée le ciel changeant de la région, en offrant aux hommes du plateau de contempler ce superbe panorama qui englobe jusqu'au Mont Ventoux, le Mont Blanc, le Canigou, le Pic du Midi, la chaîne des Puys et jusqu'à la Méditerranée, les dômes étoilés ou couverts d'un horizon tantôt lumineux tantôt brumeux mais toujours venté.

L'Espérou.

Ce petit village perché sur le plateau du massif peut être atteint par la route de façon assez pittoresque par beau temps par la D 48, à partir du Vigan, le col du Minier (1264 m.) et le col de de la Sereyrède (1299 m). C'est un hameau de la commune de Valleraugue situé près du col du même nom (1207 m.), au point de jonction du chaînon de l'Espérou avec la ligne de faite des Cévennes, ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Méditerranée. C'est le seul village cévenol à garder une population à peu près stable. Fondé à l'origine par quelques serfs affranchis par leur seigneur pour faits de courage, pourvu d'une abbaye médiévale Notre-Dame de Bonheur ruinée à la Révolution, il fut repeuplé après les guerres de religion par des personnes de l'Aubrac. Aérée, entourée de pâturages que bordent les forêts de l'Aigoual et de Montais, c'est aujourd'hui une station de villégiature d'été fréquentée par les gens de la plaine et en hiver un centre de sports de neige. De longues promenades sous bois, peu accidentées, par routes ou sentiers bien entretenus, font un ravissant contraste avec les causses du côté de l'Aveyron et les garrigues du côté du Gard. On peut descendre du plateau en direction de Meyrueis (patrie de Mgr Maret) ou de Florac (patrie adoptive des descendants Germer-Durand) ou encore de Valleraugue et de Notre-Dame de La Rouvière.

Le P. Siméon Vailhé a rapporté à sa manière la 'geste assumptionniste' à L'Espérou dans la Vie du P. d'Alzon, t. II, pp. 451-452: « *Le village de L'Espérou, dressé sur un sommet des Cévennes à 1200 m. d'altitude bénéficia de la faveur de l'Assomption. On y comptait l'hiver 250 catholiques disséminés sur un vaste territoire, chiffre qui grossissait à la belle saison. Ils étaient rarement visités par les curés voisins de Dourbies et de Valleraugue, que leurs paroissiens éparpillés dans tous les replis de la montagne occupaient suffisamment: les protestants n'étaient pas mieux pourvus et s'entretenaient plus rarement encore avec un ministre de leur culte. Un sanctuaire en ruines depuis la Révolution et dédié à Notre-Dame de Bonheur attirait une fois par an des milliers de pèlerins qui tentaient héroïquement l'escalade du pic; des faveurs spirituelles récompensaient leur foi et maintenaient la ferveur dans la contrée. Ces braves gens*

réclamaient un prêtre à poste fixe et s'offraient aux sacrifices compatibles avec leur pauvreté. Le 27 septembre 1865, le P. d'Alzon acheta un terrain sur lequel fut plantée une croix en signe de possession et, trois ans après [1868], le P. Saugrain obtint de l'évêque [Mgr Plantier] l'autorisation d'y organiser le culte dans une bergerie transformée en chapelle.

Un Assomptionniste s'y établit, du moins l'été; il donna même des leçons de latin à trois ou quatre petits clercs, pendant que deux Sœurs Oblates, fixées là-haut à partir de 1873, enseignaient le français à une douzaine d'enfants. Le climat sibérien de ces hauteurs tuait les forces physiques tandis que la solitude abattait les forces morales. Ces deux causes de faiblesse et d'épuisement rendaient à peu près impossible la présence continue d'un prêtre. Aussi, que d'essais malheureux au cours des quinze à seize ans où les Assomptionnistes du Vigan s'obstinèrent à ne pas désertir le poste! Plus d'une fois, le P. d'Alzon encouragea par sa présence le volontaire qui se sacrifiait sur ce haut lieu et, à plusieurs reprises, les évêques de Nîmes se hissèrent à travers les amas de neige jusqu'à la misérable chapelle qui abritait des brebis de leur troupeau. L'endroit était si abandonné que des protestants souscrivirent pour l'aménagement du sanctuaire et que, dans les premiers temps, ils assistaient régulièrement à la messe et aux vêpres ».

Le P. d'Alzon pour sa part a été un fidèle pèlerin de L'Espérou. Il s'y rendit volontiers à pied, malgré la fatigue et l'âge. Rappelons simplement le calendrier de ses visites d'après le témoignage direct de ses Lettres: le 18 août 1866, le 3 mai 1868, en octobre 1870, le 8 juillet 1871, le 8 août 1871, le 5 juillet 1873, le 22 juillet 1873, le 27 avril 1875. Il écrit à Marie Correnson en mai 1865: « *Quand vous lirez ma lettre, ma chère enfant, je serai au sommet de L'Espérou et j'y chercherai le terrain le plus convenable pour bâtir la chapelle, ce qui n'empêche pas mes vers à soie [il avait fait le projet de développer à L'Espérou un pèlerinage pour obtenir la cessation de cette maladie dite la pébrine qui décimait les élevages et que le grand chimiste Pasteur vint étudier à Alès en 1865] d'aller tout de travers. Je crois qu'on les enterre aujourd'hui* » (Lettres, t. V, p. 319). A Mme Cécile Germer-Durand en juin 1865: « *Quant à L'Espérou, il est très vrai que j'y songe et que le meilleur est de poser la première pierre cette année. Je proposerais d'y monter par la nouvelle route et de descendre par Valleraugue. Il faudrait aller y coucher le samedi 5 août: on poserait la première pierre; le lendemain, on irait voir lever le soleil à la tour de Cassini, on entendrait la messe et on descendrait. Mardi prochain, nous causerons de tout cela avec les membres de la caravane qui seront chez vous* » (Lettres, t. V, p. 336)

ou encore à Marie Correnson le 8 juin 1865:

« Les Oblates vont bien. Le 4 août au soir, on aura une caravane partant au coucher du soleil pour L'Espérou. On ira voir lever le soleil; on aura frais ou froid; on posera la première pierre de l'église, le 5 au matin on dira la messe sur une charrette, on déjeûnera; s'il y a lieu on ira voir Bramabiau; de là on s'acheminera vers Le Vigan par la nouvelle route, si c'est possible. On ira à âne ou en voiture au choix. Les personnes sensibles et délicates iront en voiture, les autres sur l'humble barde. Le sommeil sera supprimé pour 24 heures. La lune nous favorisera de ses pâles rayons. Ce sera pour moi, je vous l'assure, une vraie joie de dire la messe dans un pays où elle n'a pas été célébrée depuis quatre cent ans environ. C'est là que je veux me faire ermite, trois mois par an » (Lettres, t. V, p. 340).

On lira encore avec profit et intérêt pour les détails pittoresques donnés sur les lieux la lettre du 23 août 1866 à Emile Doumet (Lettres, t. VI, p. 132). Le 10 mai 1868 la chapelle de L'Espérou fut enfin achevée et ouverte au culte.

Il serait bon encore de lire quelques détails sur place sur la vie des Oblates à L'Espérou, qui s'y maintinrent de 1871 à 1879, dans des conditions plus que Spartiates. Elles logèrent dans une partie du presbytère de l'époque, faisant la classe à une douzaine d'écoliers. Cf Les Oblates de l'Assomption, Carnets du Centenaire (1980), 1.1 La France, pp. 5-7. Il y eut même sur place un essai d'alumnat assomptionniste entre avril et septembre 1875 sous la direction du P. Alexis Dumazer. On y faisait une cure invariable de raves et de pommes de terre. Il est encore possible d'en suivre l'histoire amusée grâce au récit qu'en a conservé le livre du P. Polyeucte Guissard, Histoire des alumnats, pp. 93-96, extraits que nous ne pouvons reproduire intégralement ici, faute de place. Rappelons simplement l'horaire journalier: lever à 5 h., prière de Prime à 5h 30, messe puis étude à partir de 6 h, récréation et petit déjeuner à 7h. 30, étude à 8 h., prière des Petites Heures à 11 h. 30 suivies de l'examen particulier, déjeuner à 12 h. suivi d'une récréation, à 13 h. 30 les Vêpres et les Complies (!), à 14 h. étude, à 16 h. récréation, à 18 h. 30 Matines et Laudes (!), à 19 h. souper suivi de la récréation, de la prière au mois de Marie et coucher à 21 h. Nul doute qu'on formait des caractères à ce régime!

Une belle leçon d'œcuménisme avant l'heure: la glace et le feu.

Si l'histoire des Cévennes au temps de la Réforme, de la Contre- Réforme et des guerres de religion, offre malheureusement plus d'une page tragique (on en aura un goût amère et sans concession en visitant le Musée du Désert, au Mialet, que n'éclaire aucune finale plus œcuménique), on prendra intérêt à relire cette magnifique relation pleine d'humanisme et de sens évangélique, parue dans le livre de Durand Tullou et Yves Chassin du Guemy, Bonahuc au cœur des Cévennes, 1985:

« C'était en 1869. La chapelle de L'Espérou, le couvent, tout l'appareil de sauvetage établi en ces lieux avait sombré dans la désolation et la solitude. L'évêque de Nîmes [Plantier] avait compris le hameau de L'Espérou dans l'itinéraire de sa tournée pastorale. Il avait fixé à la mi- avril la date de sa venue auprès de ses diocésains de l'Aigoual. Il pensait qu'à cette époque, l'hiver aurait donné les derniers sursauts de sa colère.

Le printemps régnait dans la plaine depuis un mois: il devait au moins s'annoncer et débiter dans la montagne. Son espérance fut déçue. Pendant toute la journée du 16 avril que le prélat passa à Valleraugue, il neigea d'abord, il plut ensuite abondamment. L'on pensait bien que la montagne serait moins favorisée, mais l'on ne pouvait croire qu'elle fût, ce même jour, en proie à une des plus affreuses tornades, qu'on y eût vues depuis de nombreuses années. La voiture épiscopale était à l'épreuve de l'eau et même de la neige. Elle s'engagea, dès la première heure du jour, sur la route de L'Espérou. A mesure que l'on quittait le pays de moindre altitude, le paysage prenait des aspects plus terribles. Il ne pleuvait plus, il avait cessé de neiger, mais le chemin, la forêt, les pics et les cols étaient recouverts d'une couche épaisse de neige durcie où les chevaux avançaient péniblement. Plus haut encore, la neige congelée offrait un obstacle presque insurmontable à la marche

de la voiture.

En vain le vicaire général, fils de la montagne [P. d'Alzon] qui se faisait une joie d'initier l'évêque aux beautés naturelles et aux souvenirs religieux de L'Espérou, déclarait-il qu'il était indispensable de céder à la nécessité de rebrousser chemin et de remettre à plus tard le voyage. L'évêque était de ces cœurs vaillants qui ne savent point reculer. Il imposa sa volonté au prêtre-gentilhomme qui fut ravi assurément de déposer toute prudence et de mener avec son impétuosité coutumière l'assaut le plus audacieux contre la montagne hostile. Les chevaux tenus en main, les sabots enveloppés de linges de fortune, ne manquaient pas de cran. Néanmoins, l'avance était lente, presque nulle, chaque glissade sur la pente glacée réduisant d'autant la valeur du progrès réalisé à grand peine.

La plus grande partie de la journée s'était écoulée dans des efforts considérables sans doute, mais de nul résultat. Un froid glacial annonçait la nuit proche et qui serait mortelle, si aucun secours ne survenait.

Tout à coup des voix se font entendre et des pas feutrés glissent sur la neige gelée. Des montagnards vigoureux, armés de pics et de pelles, inquiets au sujet de l'évêque, s'approchent, le rassurent et lui garantissent une fin de voyage sans incident. Ils avaient d'abord pensé que Monseigneur aurait connu à Valleraugue l'état impraticable de la montagne et qu'il aurait renoncé à son voyage. Ils avaient réfléchi ensuite à ce qu'un évêque, lorsqu'il se sait attendu par ses diocésains et lorsque ceux-ci peuvent être regardés comme les plus déshérités de tous, brave d'ordinaire tous les obstacles et, malgré vents et marées, toujours leur tient parole. Ils ont tablé sur cette idée, ancrée dans leur cerveau; ils ne pouvaient prendre conseil de personne. Depuis le départ des derniers chanoines de Bonheur, ils n'ont plus de prêtres. Ils se sont concertés ensemble et les voilà. Ils savaient bien que Monseigneur ne consentirait point à renoncer à monter jusqu'à eux. Ils connaissaient assez M. d'Alzon pour savoir que, lui aussi, comme le chevalier d'Assas, ne voudrait point reculer.

Se mettant aussitôt à l'œuvre, ces rudes et vigoureux paysans forestiers s'attelèrent à une œuvre presque gigantesque: ils ouvrirent dans la glace tout au long du chemin une véritable tranchée dans laquelle la voiture du prélat put avancer. Il y fallut beaucoup de temps et de durs efforts. La nuit arriva: elle est plus prompte à couvrir la montagne lorsque d'épais nuages obscurcissent le ciel. La lumière des lanternes de la voiture éclairait le travail des hommes d'une lueur amoindrie par l'épaisseur du brouillard qui s'étendait tout autour.

L'on était encore loin du but, la nuit était complète, mais les cœurs et les bras n'étaient nullement fatigués. Les montagnards se concertèrent et avertirent Monseigneur qu'il serait imprudent de s'obstiner plus longtemps à lutter contre la montagne et que d'ailleurs l'on approchait d'une maison isolée qui s'ouvrait à même la route et où Monseigneur recevrait une hospitalité confortable que les villageois de L'Espérou seraient incapables de lui offrir sur la montagne.

La maison était en vue. Bientôt la voiture en atteindrait le seuil. Alors François Laffin, valet de chambre du prélat, s'avança sur la glace et alla heurter à l'huis de la demeure. Il commençait à expliquer avec quelques détours circonstanciés comment Monseigneur

surpris par le mauvais temps demandait l'hospitalité pour la nuit. Le viellard qui méditait au coin de l'âtre, interrompit le messenger de l'évêque. Il connaissait tous les détails de l'aventure. Il n'avait pu à cause de son grand âge se joindre à l'équipe des sauveteurs, mais ses deux fils y étaient allés à sa place. Bien qu'ils fussent de la Religion [réformée] et que l'évêque Plantier n'eût pas toujours ménagé messieurs les pasteurs, il ouvrait ses portes toutes grandes. L'évêque et sa suite pouvait venir.

Quelques instants après, Monseigneur pressait la main du vénérable vieillard et devenait l'hôte respecté d'un foyer protestant. Une place auprès du foyer fut offerte à l'évêque ainsi qu'à M. d'Alzon dont le prestige était considérable dans toute la région viganaise. Les chevaux furent mis à l'écurie. Le cocher et le valet de chambre furent invités à se réchauffer.

Quelques instants après, la vaste table de famille réunissait l'évêque et sa suite aux hommes de la maison et les femmes s'empressaient à servir un repas dont quelques mets locaux, ajoutés hâtivement, complétèrent le menu, un lit préparé pour l'évêque et son grand vicaire. Ses domestiques trouvèrent également un couchage chaud dont tout luxe était absent.

Le lendemain, la route fut déblayée jusqu'au hameau. L'évêque s'y rendit, précédé de tous les habitants et accompagné de la famille de son hôte. La politesse engageait ces Protestants à ne pas manquer d'assister à une messe que l'évêque était venu dire de si loin et au prix de tant de dangers.

L'évêque sur indication du P. d'Alzon familier de ces lieux salua les ruines de l'église Saint-Guilhem et un peu plus loin le sanctuaire de Notre-Dame de Bonheur, transformé en une bergerie. Dans la salle commune d'une maison montagnarde, sur un meuble orné d'un linge blanc et de branches de verdure, la chapelle de voyage avait été disposée. Deux messes furent célébrées par Monseigneur et par M. d'Alzon, en un pays où, depuis la Révolution, il n'y en avait point eu. Monseigneur annonça que M. d'Alzon se chargeait d'édifier une chapelle à L'Espérou et il promit d'y établir un prêtre.

Pendant cette cérémonie, une nouvelle tempête commença à secouer les futaies et les rochers. Le grondement du tonnerre presque ininterrompu fut le signal d'une nouvelle chute de neige. La tranchée exécutée dans la glace par les bras vaillants des hommes se trouva comblée. Il fallut plusieurs jours pour que la montagne reprit sa tranquillité et que le soleil en fondant le glacier rendît possible le départ de l'évêque.

Les adieux du prélat consacrèrent pour toujours le souvenir de la demeure rurale où il avait séjourné pendant près d'une semaine. En prenant congé de son hôte, Monseigneur lui demanda s'il ne se rendait point parfois à Nîmes. A quoi il répondit qu'il allait d'ordinaire à la foire de la Saint-Michel afin de visiter les rôtisseurs de marrons qui avaient coutume de lui acheter sa récolte. Le prélat l'invita alors avec instance à aller le voir dans la demeure épiscopale et à vouloir bien accepter de prendre un repas chez lui pour lui fournir l'occasion de lui rendre ses politesses dont il lui demeurait très reconnaissant.

Le vieillard promit. Cependant la Saint-Michel de cette année et des années suivantes passèrent sans que la promesse fût tenue. L'évêque mit cette abstention sur le compte du

désarroi causé dans le pays par la guerre franco-allemande. Il n'en envoya pas moins le fidèle François pendant la durée de la foire explorer les principaux quartiers de la ville dans l'espoir que le valet de chambre découvrirait l'hôte de L'Espérou. Tout arrive. François rencontra enfin le Protestant cévenol. Il l'aborda, le convainquit et l'amena à l'évêché. Monseigneur admit avec plaisir à sa table celui qui sans être de sa confession l'avait reçu en des circonstances si graves. Le repas fut cordial, la conversation exempte de toute gêne. Lorsque François reconduisit l'hôte de Monseigneur, il voulut savoir si celui-ci s'en allait content du repas et pleinement satisfait de l'accueil. François, pour en avoir le cœur net, prolongea la conduite et la conversation jusqu'au boulevard. Il sut si bien mettre en confiance que l'homme se décida à parler. Le repas était bon, l'accueil convenable, la politesse exquise. Un usage qui n'est point sans importance n'avait point été suivi. Avec un tel repas, il eût fallu près d'une vaste cheminée une belle flambée de ramée ». Reproduit d'après A.T.L.P., 2001, n°173, pp. 18-21: Une visite du P. d'Alzon à la chapelle de L'Espérou.

Bramabiau, à Camprieu.

Les amateurs de curiosités naturelles n'omettront pas une fois à L'Espérou de faire le détour jusqu'à la grotte de Bramabiau. La rivière souterraine, sortant en résurgence du rocher en abîme, correspond à un accident géologique typique de la région des causses. Signalée pour la première fois en 1838 par le pasteur Frossard, elle n'a été explorée qu'en 1888 par E.-A. Martel et Gaupîlat. Le plateau de Camprieu, constitué par les calcaires bruns de l'infralias, est un petit causse, plaqué intimement de trois côtés aux montagnes granitiques avoisinantes et érodé au contraire à l'ouest en un front abrupt qui tombe par un à-pic de 120 m. sur la vallée de Saint- Sauveur-des-Pourcils. Le ruisseau de Bonheur, descendu de l'Aigoual, s'était primitivement creusé à travers ce causse un modeste lit sinueux, encaissé d'une vingtaine de mètres et venait s'abîmer du haut du causse dans la vallée inférieure. Aujourd'hui le Bonheur, ayant abandonné son ancien lit supérieur s'engouffre en amont dans les fissures du calcaire et après un cours souterrain long de 700 m. vient ressortir au pied de l'escarpement du causse sous la forme d'une cascade bruyante. De là elle coule à l'air libre dans la riante vallée de Saint-Sauveur-des -Pourcils et se jette à 5 km plus loin dans le Trévezel, affluent de la Dourbie. Le nom de Bramabiau serait une onomatopée, de brame-bœuf, nom tiré du bruit que font les eaux quand elles sont en crue.

Carnet d'Adresses

* Au Vigan:

Les lieux mentionnés peuvent être devenus des lieux privés. Il est nécessaire pour une visite de demander une autorisation préalable aux différents propriétaires actuels:

Maison familiale des d'Alzon La Condamine,
Propriété agricole de La Valette,
Maison de Rochebelle (propriété d'Alain Fournier, 13 rue de la Baarillette 28 300 Champhol),
Château d'Assas - de Faventines.

Par contre d'autres sites sont accessibles de façon libre ou payante au Vigan et dans les environs:

Eglise Saint-Pierre du Vigan.

Le Musée Cévenol, 1 rue des Calquières au Vigan: tél.: 04 67 81 06 86 (M. Puech Laurent)

Le Musée du Pays Viganais, Place Triaire au Vigan: tél.: 04 67 81 01 72 Arboretum de Cazebonne à Alzon: tél.: 04 67 82 08 30

L'Artisanale du Cachemire à Saint-Martial (et la très belle église romane): tél. 04 67 81 35 83

Château des Pausés à la Coste Saint-André de Majencoules, Le Mazel et Le Cigal.

Le site naturel de Navacelles, exemple merveilleux de géographie appliquée.

Le site de Cauvalat, les villages d'Avèze, de Montdardier, de Blandas, de Rogues, d'Esparron, de Bez, de Alzon, de Sauclières, de Trèves, de Saint-Jean-du-Bruhel, d'Algues, de Dourbies, de Nant, de Cantobre, de Saint-Sauveur, de Saint-Martin du Larzac, de la Salvage, du Monna, la ville de Millau et la cité fortifiée de la Couvertorade....

Association histoire - généalogie. Marie 12 230 Saint-Jean-du-Bruhel.

* L'Aigoual et L'Espérou:

Eglise et temple à L'Espérou (demander la clé à une habitante du pays)

L'Observatoire météorologique de l'Aigoual à L'Aigoual: tél. 04 67 82 64 14 L'Arboretum de l'Hort de Dieu, au pied de l'Observatoire: tél. 04 67 82 60 60 Terres d'Aigoual, Col de la Serreyrède à Valleraugue: tél.: 04 67 82 65 39 L'Arboretum de la Foux et le sentier des Arbres à Camprieux: tél.: 04 67 82 64 67 L'Abîme de Bramabiau route D 986 à Camprieux: tél.: 04 67 82 60 78 Randals Bison de Lanuejols: tél.: 04 82 73 74

* Région d'Anduze et de Saint-Jean-du-Gard:

La Vitrine cévenole, Route de Saint-Jean-du-Gard à Anduze: tél.: 04 66 61 87 28 La Poterie

d'Anduze Les Enfants de Boisset, Route de Saint-Jean-du-Gard à Anduze: tél.: 04 66 61 80 86

Le Musée de la Musique, 4 Route d'Alès à Anduze: tél.: 04 66 61 86 60

Le Train à vapeur des Cévennes, Place de la Gare à Anduze: tél.: 04 66 60 59 00

La Bambouseraie de Prafrance à Générargues: tél.: 04 66 61 70 47

Le Musée du Désert, Le Mas Soubeyran à Mialet: tél.: 04 66 85 03 28

Le Musée des Vallées Cévenoles, 95 Grand-Rue à Saint-Jean-du-Gard: tél.: 04 66 85 10 48

Terroir Cévennes Route de Nîmes: tél.: 04 66 85 15 26 Le Moulin des Olivettes Route de Nîmes: tél.: 04 66 85 31 87

* Alès et ses environs:

La Cathédrale Saint-Jean-Baptiste (visite libre)

La Mine Témoin à Rochebelle d'Alès: tél. : 04 66 30 45 15

Le Musée minéralogique à Alès: tél. 04 66 78 51 69

Musée du Mineur Vallée Ricard à La Grand-Combe: tél.: 04 66 34 28 93

Le château de Ribaute à Ribaute-les-Tavemes: tél. 04 66 83 01 66

* Saint-Hippolyte-du-Fort:

Le Musée de la Soie, Place du 8 mai à Saint-Hippolyte-du-Fort: tél.: 04 66 77 66 47 La

Boutique de la Soie à Saint-Hippolyte-du-Fort: tél.: 04 66 77 66 47 Le Musée du Sapeur

Pompier, Place des Casernes à Saint-Hippolyte-du-Gard: tél.: 04 66 77 99 86

La Fabrique de la Fourche à Sauve: tél.: 04 66 77 57 51

* Spécialités gastronomiques du Gard et des Cévennes:

La Tapenade (olives noires et vertes pilées), olives Picholines et huile d'olive,

Les Tellines (coquillages à la poêle avec sauce persillée),

Le Riz de Camargue et le Bœuf à la Gardiane,

La Brandade (morue),

La Châtaigne (Anduze et Alès), le Pélardon (fromage de chèvre), l'Oignon des Cévennes,

la Pomme Reinette du Vigan (cidre), la Truffe de Uzège, la Cerise de Remoulins, le Miel des Cévennes, Pêche et Abricot (Saint-Gilles-du-gard), la Figue (Vézénobres),

Les Vins du Midi (Côtes du Rhône, Lirac, Tavel (rosé), Saint-Gervais, Chusclan, Laudun,

Costières de Nîmes, Vins des Sables, Vins du Pays du Gard, la Clairette de Bellegarde, La

Carthagène,

Artisanat: les Poteries d'Anduze, le Meuble peint, les Vanneries, les Textiles...

Traditions populaires: Afeciouna, Abrivado, Manades, Ferrades, Corrida et Féria (courses camargaises de chevaux et de taureaux), Joutes languedociennes (Grau-du-Roi), Pétanque

aux Jardins de La Fontaine à Nîmes...

Le Château de Lavagnac

Quelques souvenirs à travers des textes

Montagnac, église et cimetière

Aux environs de Montagnac

Valmagne

Hauts lieux spirituels avoisinants

Montpellier

Grand Séminaire du XIXème s.

L'Evêché

Quelques églises de la ville

Carnet d'Adresses

Emmanuel d'Alzon a passé la majeure partie de son enfance et de son adolescence, de 1816 à 1823, à la campagne, au château de Lavagnac près de Montagnac (Hérault). Cette belle résidence aristocratique, sur une hauteur dominant la plaine de l'Hérault, qui avait été achetée à la Révolution par un de Faventine et était passée dans le patrimoine de Mme d'Alzon, fut réparée par les soins d'Henri d'Alzon pour devenir la demeure principale et habituelle de la famille. Elle a été le lieu où, toute sa vie, Emmanuel aima se retremper dans l'atmosphère intime et familiale de sa parenté. De mai 1830 à mars 1832, il y a suivi les échos troublés de la Révolution de juillet 1830, de l'affaire de l'enlèvement des croix de mission dans le Midi et surtout il s'y est préparé dans une retraite studieuse et fervente à son entrée au grand séminaire de Montpellier. Il a quitté sa famille et les lieux avec l'émotion que l'on sait, le soir du 14 mars 1832 (Lettres, t. A, p. 289-290), mais il resta toujours attaché de cœur à Lavagnac, à ses habitants et à la population locale de Montagnac. On trouvera sous sa plume de nombreuses pages qui décrivent et vantent le charme de cette belle campagne languedocienne où s'étendaient à perte de vue champs de céréales et vignobles, loin de l'agitation fébrile des villes. Il aima faire de l'Hérault un bassin de natation et un port d'attache pour des promenades en barque; il parcourut les collines avoisinantes à cheval ou à pied, amateur d'équitation et de chasse. De Lavagnac il écrivit des piles de correspondance pour toutes les directions. On y venait comme dans un havre de paix s'y reposer et converser tout à son aise.

La destinée du château a connu le sort de toutes les antiques demeures: conservée comme un joyau de famille jusqu'en 1987 par les d'Alzon, puis les Puységur et les Suarez d'Aulan, elle fut tristement vendue par Henri d'Aulan en février 1987 à une société japonaise qui fut en démêlés avec la justice française. Sans entretien, dépouillée de toute ornementation, elle offrait alors un paysage de désolation et de dégradation qui serrait le cœur quand on songe à ce qu'elle a représenté dans l'histoire d'Emmanuel d'Alzon et sa famille. Son rachat en 2004 par le Conseil Général de l'Hérault laisse augurer des jours meilleurs et une restauration future qui sera la bienvenue. Le pèlerin prendra soin, avant une visite autorisée des lieux, c'est-à-dire avec autorisation, de se munir de quelques photocopies des lettres indiquées plus bas, pour en faire un vrai pèlerinage aux sources, un haut lieu de la mémoire alzonienne, de sa vie familiale, de sa vocation et de son enracinement sur une terre baignée de soleil, ceinte de verdure et bénie du ciel. Lavagnac offrira le point de départ ou le point d'orgue de toute une série de visites locales imprégnées de sève alzonienne. D'après Anthologie Alzonienne, chap. 2, pp. 25-28.

Souvenirs de Lavagnac, histoire et souvenirs.

L'histoire du site de Lavagnac est très ancienne. La princesse Ermengarde, veuve de Raymond-Bemad Comte de Béziers et d'Agde, fit bâtir au pied de cette butte en 1068, sur les bords de l'Hérault, une construction hardie dont il reste aujourd'hui les vestiges du moulin de Roquemengarde. Les textes disent qu'il y avait aussi une chapelle à côté de cette habitation primitive. Le fils d'Ermengarde, Bemard-Haton IV, épousa Cécile de Provence

et partit de là comme croisé en 1099 en prenant soin d'aller vénérer une relique de la sainte Croix à l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert (l'antique Gellone), avant de prendre la tête des seigneurs de Provence pour la première croisade laquelle allait atteindre Jérusalem en juillet 1099. D'après le cartulaire de Gellone, Bernard-Haton fit don à l'abbaye du château qu'il possédait à Saint-Pons de Mauchiens et de la viguerie de Vigne- Castel et au diocèse d'Agde de l'église Saint-Martin de Lavagnac près de Montagnac.

En 1520, le Marquis d'Arènes (Le Vigan), propriétaire du domaine, vendit la propriété à un seigneur de Mirman (Mireman ou encore Mirmand), Baron de Florac et Seigneur d'Adissan. Sous ce nouveau maître, la vieille habitation disparut et fut construit l'ancêtre du château actuel, rectangulaire en pierres de taille, mais sans les tourelles ou poivrières d'angles et mansardes postérieures. Curiosité de l'histoire, vers 1597; ce fut un Joseph Suarez, époux de Françoise d'Aulan, qui posséda le château, double patronyme que nous retrouverons dans la descendance des Puységur à la fin du XIXème siècle. Le 25 octobre 1656, les registres conservés aux archives municipales de Montagnac font état du baptême dans la chapelle du château d'une petite Françoise-Gabrielle de Mirman. C'est en 1660 que le domaine passa aux mains de la puissante famille du Prince Armand de Bourbon-Conti, Comte de Pézenas, gouverneur du Languedoc qui avait épousé une nièce de Mazarin (résidence au domaine de la Grange-des-Près vers Pézenas) et frère du Grand Condé. C'est lui qui fit opérer de grandes réparations au château et, en signe d'autorité, fit édifier au-devant et au milieu de la façade donnant sur le parc une haute tour majestueuse dont il ne reste rien aujourd'hui. Il ne jouit pas longtemps de son bien, car il mourut en février 1666 et fut enterré à Villeneuve-lès-Avignon. Avait-il rencontré dans ses courses guerrières un Jacques de Chastenot de Puységur, né vers 1600, mort au château de Bemouilles près de Guise, officier aux armées de Louis XIII et de Louis XIV, vaillant militaire ayant participé à plus de vingt sièges et à plus de trente combats sans avoir été jamais blessé? Sans entretien, le domaine de Lavagnac n'était plus qu'un vieux castel délabré. Pour comble d'infortune un feu se déclara dans la grande tour et endommagea la façade. C'est en 1790 et en l'état que Lavagnac fut acquis au dernier descendant des Conti par Jean-Louis-Maurice de Faventine, oncle du P. d'Alzon (frère de sa mère); de ses mains il passa à celles de Louis, père de Jeanne-Clémence fille adoptive de Clément de Faventine. Le château fut restauré. La grande tour en ruines fut démolie, le toit à mansarde réparé, des tourelles d'angle aménagées. Une galerie à balustrade surplombant une première terrasse dominant le parc, fut bâtie sur huit voûtes solides. En 1816 les travaux d'aménagement étant terminés, le jeune couple d'Alzon qui avait hérité des lieux, y transporta son foyer avec ses trois enfants (Emmanuel 1810, Augustine 1813, Jules 1816) avant d'y accueillir Marie-Françoise (1819). La propriété agricole comptait plus de 190 hectares constitués en cultures céréalières, vignobles, pâtures et forêts. Jean de Puységur accroîtra la part des vignobles et fera aménager de grandes caves. Sur la partie basse du parc, un beau lac où voguaient des cygnes, a disparu et des jardins à la française agrémentaient cette ouverture en direction de la plaine. Des sources captées sous le château et une machinerie spéciale avec prise d'eau à partir de Roquemengarde alimentaient en abondance lac et bassins dont il ne reste qu'un petit exemplaire devant la façade, autrefois peuplé de poissons rouges, près de l'escalier dirigeant à la chapelle.

La chapelle, aujourd'hui en fort mauvais état, est restée identique à ce qu'elle était du temps du P. d'Alzon qui y célébra une première messe pour ses parents en juillet 1835 et occasionnellement lors de ses séjours par la suite. L'escalier de pierre où mourut la petite Marthe en 1845 est maintenant bordée de cyprès, alors de platanes et de micocouliers. Emmanuel d'Alzon disait apercevoir de sa tourelle d'angle la petite lumière rouge du sanctuaire. H aimait aussi arpenter une allée du parc pour y dire le bréviaire. De l'autre côté, en direction de la ferme, en retrait dans un bosquet, on peut encore voir un terre-plein avec un reste de table et de banc de pierre ainsi que deux fontaines très anciennes.

A l'intérieur du château tout était encore bien entretenu notamment par Mme Baillol jusqu'en 1980, année du centenaire où bien des Assomptionnistes ont pu bénéficier d'une agréable visite. Mais après 1987, tout s'est rapidement dégradé. Le mobilier Empire avait disparu, les tableaux qui ornaient l'atrium et l'argenterie dispersés, les salons vidés et les cheminées arrachées. Alain Baillol, gestionnaire du domaine, à l'occasion nous permettait de faire une visite quasi-clandestine qui confirmait d'année en année l'étendue du désastre. Corbeaux et corneilles faisaient leurs nids derrière les volets de bois, les carreaux cassés laissaient passer la pluie, le toit était crevé par endroit, bref à part le gros-œuvre Lavagnac retrouvait sa situation à la veille de la Révolution.

Revenons à la liste des successeurs et propriétaires des lieux au XIX^{ème} siècle. De 1816 à 1860-1864, le château fut habité par les parents d'Emmanuel, Henri (+1864) - Jeanne-Clémence (+ 1860) et leur fille Augustine (+ 1860). Lors du partage successoral, Emmanuel laissa pour Lavagnac la préférence à sa seconde sœur Marie-Françoise, déjà veuve d'Anatole de Puysegur (+ 1851). Le couple avait trois enfants: Alix devenue carmélite en 1857 morte à Narbonne en 1895, Marthe (1839-1845) et Jean (1841-1910) qui continua les traditions de la famille dans la région. Il racheta le domaine de Montmau au P. d'Alzon. Il épousa en 1872 Clotilde de Quinsonas, fille spirituelle du P. Pernet, dont il eut Emmanuel (mort bébé) et trois filles: Alix future Mme Christian Clérel de Tocqueville (+ 1952), Marie-Clotilde future Mme Robert Suarez d'Aulan (+ 1920) et Isabelle future Mme de Rodez-Bénavent (+ 1965). Par héritage, le domaine passa aux enfants de Marie-Clotilde, Clotilde future épouse d'Aymon de Virieu (de Pupetières) cousin du petit-fils de Mère Isabelle de Clermont-Tonnerre, le colonel de Virieu (Virieu-sur-Bourbre) et Henri (+ 1977) qui épousa en 1927 Elisabeth de Marmier, union malheureuse qui se termina par un divorce en 1927, Henri dissipant la majeure partie de ses biens. Le fils de ces derniers, Jean-François Suarez d'Aulan, épousa Chantal de Bertier de Sauvigny, mourut peu de temps accidentellement après son mariage en laissant un fils Henri (né en 1954), celui qui vendit le château à la société japonaise en 1987. Et pourtant ce dernier Henri, marié en 1981 à Mlle de Mandat- Grancey, avait eu la chance de bénéficier de la fortune de sa grand'mère, Elisabeth de Marmier, grâce à laquelle le château avait pu être conservé. Mme Baillol, aujourd'hui décédée, la gardienne des lieux, avait gardé la mémoire des lieux et des personnes. Son père, né en 1862, était déjà au service des d'Alzon et racontait inlassablement à sa famille, lors des soirées d'hiver, des souvenirs et anecdotes sur le château, les familles d'Alzon, de Puysegur et Suarez d'Aulan. Le fils de Mme Baillol, Alain, continua à gérer le domaine agricole lié au château. D'après Sœur Michaël Laguerrie, Ora, février 1986.

Recueil de textes à lire sur place.

Il n'est pas possible ici de retranscrire tous les textes qui parlent de Lavagnac et du P. d'Alzon. Le pèlerin prendra la précaution de se munir préalablement de quelques photocopies, la collection des Lettres se trouvant aussi bien chez les Religieux que chez les Oblates de Nîmes. On retiendra en particulier la description du site de Lavagnac par Emmanuel d'Alzon à l'adresse de son ami Luglien de Jouenne d'Esgrigny en novembre 1831 et l'on verra ainsi le château avec les yeux d'Emmanuel (description dans Lettres, t. A (Siméon Vaillhé), pp. 242-243). De même pour l'extrait d'une lettre d'E. d'Alzon à son père, depuis Paris, le 17 décembre 1827, t. A, p. 11, où il imagine une redistribution des pièces. En juin 1830, il écrit à Luglien d'Esgrigny (Lettres, t. A, p. 82) un véritable feuilleton à la Sherlock Holmes sur une disparition de couvées de canards dans la ferme de Lavagnac! Pour une fête des employés et domestiques de Lavagnac, il décrit une soirée passée à danser en bonne compagnie (Lettres, t. I, p. 190). Plus sérieusement, il donne à Luglien de Jouenne d'Esgrigny une véritable méditation tirée de son cahier de Mémoires personnels (Lettres, t. A, p. 220-221). Enfin on se rappellera les conditions dans lesquelles il voulut quitter le château et ses parents lors de son entrée au grand séminaire de Montpellier, dans la nuit du 14 au 15 mars 1832 (Lettres, t. I, p. XLVI d'après les Souvenirs de Charlotte d'Alzon, sa cousine germaine, 2 septembre 1881).

De même, il est touchant d'évoquer les sentiments d'Emmanuel d'Alzon depuis Lavagnac où il se reposait après les décès de sa sœur Augustine (+ 15 juillet) et de sa mère Jeanne-Clémence (+ 12 octobre) en 1860. Certaines correspondances en font état d'une façon simple et directe, sans apprêt: à Mlle de Régis, le 27 juillet 1860 (Lettres, t. III, p. 267-268) et à Luglien de Jouenne d'Esgrigny, le 5 novembre 1860 (Lettres, t. III, pp. 339-340).

A partir de 1864, le P. d'Alzon se fit une obligation d'être plus présent au Vigan, à cause du noviciat, qu'à Lavagnac; cependant il réservait habituellement une visite à sa famille pour les fêtes de fin d'année, après le 25 décembre et durant les premiers jours de janvier pour saluer avec elle l'an neuf ou à d'autres moments selon ses disponibilités. C'est ainsi qu'il écrit le 8 février 1868 de Lavagnac à Marie Correnson, non sans quelque pointe d'exagération: « *Je mène une vie de Sybarite. Je me lève à une heure quelconque, j'ai un bon feu; hier vendredi j'ai fait une promenade de plus de cinq heures, mais gravement, posément, jouissant du soleil comme un lézard. Enfin! je ne sais ce que j'ai de religieux, mais il faut que je me repose. Ainsi fais-je!* ». On retrouvera dans les volumes des Lettres correspondants ses différents passages consignés à Lavagnac d'après le calendrier suivant:

Séjours et présences d'Emmanuel d'Alzon à Lavagnac d'après la Chronologie établie par Vaillhé: 1816-1823, vacances d'été 1824-1829, du 8 mai 1830 au 14 mars 1832, vacances d'été 1832-1833, juillet-novembre 1835, 11 septembre - 22 octobre 1839, septembre 1841, après 16 août 1842, après 7 novembre 1843, 13 avril-début mai 1844, entre le 2 et le 18 novembre 1844, du 24 août au 14 septembre 1846, du 23 novembre au début décembre 1846, du 31 déc. 1846 au 4 janvier 1847, 7 mars 1847, du 8 au 15 juin

1847, du 2 au 20 juillet 1848, du 26 juin au 5 juillet 1849, du 20 août au 12 septembre 1849, du 21 septembre au 10 octobre 1849, du 10 au 16 juin 1850, du 26 juillet au 5 août 1850, du 31 août au 20 septembre 1850, du 26 septembre au 16 octobre 1851, du 4 au 8 octobre 1852, du 18 au 27 juillet 1853, du 28 mai au 22 juin 1854, en septembre 1854, 10-11 octobre 1855, du 14 décembre 1855 pour un temps indéterminé, du 7 au 21 juillet 1856, du 10 au 14 septembre 1856, du 2 au 14 octobre 1856, du 25 au 28 juin 1857, du 18 au 21 septembre 1857, du 6 au 18 octobre 1857, du 27 août au 6 septembre 1858, du 23 septembre au 9 octobre 1858, du 30 décembre 1858 au 5 janvier 1859, du 25 avril au 2 mai 1859, du 15 au 24 septembre 1859, du 25 au 27 avril 1860, en juillet 1860 pour l'enterrement de sa sœur Augustine, du 23 juillet au 4 août 1860, du 28 au 30 août 1860, en octobre 1860 pour l'enterrement de sa mère, du 26 octobre au 12 novembre 1860, du 29 décembre 1860 au 5 janvier 1861, du 12 au 16 février 1861, du 1er avril au 9 avril 1861, du 27 août au 12 septembre 1861, du 11 au 15 octobre 1861, du 20 au 27 avril 1862, du 8 au 10 juillet 1862, du 12 au 18 octobre 1862, du 5 au 9 janvier 1863, du 10 au 17 juillet 1863, du 20 septembre au 2 octobre 1863, du 4 au 15 octobre 1863, début janvier 1864, du 27 mars au 8 avril 1864, du 8 au 22 juillet 1864, du 3 au 22 septembre 1864, du 7 au 17 octobre 1864, du 27 au 31 octobre 1864 pour l'enterrement de son père, en avril 1865, du 1er au 27 octobre 1865, du 27 décembre 1865 au 4 janvier 1866, 5 avril 1866, du 13 au 20 octobre 1866, du 3 au 18 janvier 1867, du 5 au 8 février 1867, du 6 au 24 février 1868, du 6 au 14 octobre 1868, du 11 au 14 janvier 1869, avril 1869 pour l'enterement de sa sœur Mme de Puységur,, du 26 septembre au 4 octobre 1869, du 10 au 16 avril 1871, du 5 mai au 16 juin 1871, en juin 1871, du 14 au 17 octobre 1872, en juin 1873, entre le 13 et le 18 octobre 1873, du 6 au 19 octobre 1874, en février 1875, du 6 au 17 janvier 1876, du 5 au 15 novembre 1877, du 27 septembre au 19 octobre 1878.

Montagnac, église et cimetière.

Le château de Lavagnac est situé sur le territoire de la commune de Montagnac. Le pèlerin aura à cœur d'entrer dans l'église du village du XIVème siècle, avec ses trois nefs et son clocher perché à 58 mètres. Le jeune prêtre Emmanuel d'Alzon y a prêché pour la première fois pour la fête de l'Assomption en 1835, du 8 au 15 août. En dépit des travaux des champs qui avaient empêché bien des paysans d'assister à ses instructions, Emmanuel d'Alzon eut le bonheur de distribuer la communion à près de 250 personnes, la ville ne comptant guère plus de 3. 000 habitants à cette époque où la fréquentation de l'Eucharistie était plutôt rare et une bonne minorité était protestante. D'après Vailhé, Vie du P. d'Alzon, 1.1, p. 205.

« Je suis vraiment coupable envers vous, mon cher ami [Luglien d'Esgrigny] et cependant j'espère que vous me pardonneriez quand vous saurez que je me suis chargé de prêcher huit instructions pour préparer les gens de la paroisse, près de laquelle nous habitons, à la fête de la Sainte Vierge et au choléra, et que j'ai eu à peine une semaine pour me préparer. Hier, j'ai donné le premier exercice. Je suis un peu fatigué parce que ne voulant pas parler pour la première fois en chaire, je suis resté à l'autel et, pour me faire entendre, j'ai été obligé de crier comme un sourd. Je ne puis vous dire avec quelles

impressions j'ai commencé ce nouveau genre de ministère. Ma résolution bien formelle, jusques à présent, est de ne jamais prêcher de discours de rhéteur. J'ai pris pour règle les trois admirables Dialogues de Fénelon sur l'éloquence de la chaire ». Lettres d'Alzon, t. A (Vailhé), p. 853-854 (9 août 1835).

Montagnac possède aussi un temple. C'est en 1560 que la communauté protestante y fut régulièrement organisée. En 1715, la localité abrita une église du Désert. L'école libre de Montagnac est dûe en bonne partie aux libéralités de la famille d'Alzon. En avril 1865, le P. d'Alzon acheta une maison Laroze pour en faire donation à une communauté de Frères des Ecoles chrétiennes. En novembre 1897, lors des fêtes de Montagnac, une statue du P. d'Alzon fut inaugurée dans la cour de l'école. On pourra lire également sur place le récit d'un fait divers survenu à Montagnac, rapporté par La Quotidienne, commenté et corrigé par E. d'Alzon. Il illustre les passions politiques du temps au niveau de la vie des petites communes du Midi 'blanc' (Lettres, t. A, pp. 255-256, 27-28 décembre 1831, 3 janvier 1832).

Le caveau des d'Alzon au cimetière de Montagnac.

Il est facile en voiture de rejoindre le cimetière de Montagnac, à l'une des sorties de la cité. Il comporte, le long d'un ancien mur d'enceinte, le caveau familial des d'Alzon où sont inhumés quelques membres de la famille. On peut y lire les inscriptions suivantes:

Marie d'Alzon, comtesse de Puységur, morte le 4 avril 1869, à l'âge de 50 ans pi s'agit de la deuxième sœur d'Emmanuel d'Alzon, décédée à Nîmes à l'Hôtel de Luxembourg, inhumée à Lavagnac le 6 avril. Cf Lettres, t. VII, p. 284)].

Jean de Chaste net, Comte de Puységur décédé le 12 février 1910 à l'âge de 68 ans [Il s'agit de l'unique neveu du P. d'Alzon, le fils de sa sœur Marie]. Cf Anthologie Alzonienne. Le P. d'Alzon par lui-même, ch. 43 Le mariage de Jean de Puységur, pp. 225-228.

Clotilde de L'Hauberivière de Quinsonas Comtesse de Puységur décédée le 12 avril 1924 à l'âge de 72 ans [Il s'agit de l'épouse de Jean de Puységur, nièce par alliance du P. d'Alzon qu'il n'avait pu marier lui-même à Versailles en 1872, étant malade ce jour-là]. Lettres d'Alzon, t. IX, pp. 408-409 et n. 1.

Isabelle de Puységur Comtesse de Rodez-Bénavent 1883-1965 [Il s'agit du 3ème enfant de Jean de Puységur et de son épouse Clotilde de Quinsonas, donc d'une petite-nièce du P. d'Alzon, laquelle à épousé en 1905 le Comte de Rodez-Bénavent, couple sans postérité dont la propriété a été le domaine de La Conseillère, près de Lavagnac].

Marie de Chastenet de Puységur Comtesse de Suarez d'Aulan décédée le 12 avril 1921 à l'âge de 47 ans [Il s'agit également d'une petite-nièce du P. d'Alzon, fille du couple Jean et Clotilde de Puységur, laquelle avait épousé en 1896 Robert Suarez d'Aulan],

Robert de Suarez Comte d'Aulan décédé le 10 juin 1946 à l'âge de 76 ans [le mari de la précédente].

Jean-François de Suarez Comte d'Aulan décédé le 5 juin 1959 à l'âge de 28 zans (Il s'agit d'un arrière petit-neveu du P. d'Alzon, fils d'Henri d'Aulan et d'Elisabeth de Marinier mariés en 1927],

Augustine d'Alzon morte le 15 juillet 1860 à l'âge de 48 [47] ans [Il s'agit de la sœur aînée du P. d'Alzon née au Vigan en 1813, décédée à Montpellier où elle soignait sa mère]. Lettres d'Alzon, t. III, pp. 261-262. portrait d'Augustine d'Alzon dans Siméon Vailhé, Vie du P. d'Alzon, t. II, pp. 494-495.

Clémence de Faventine Vicomtesse d'Alzon morte le 12 octobre 1860 à l'âge de 72 ans [Il s'agit de la mère du P. d'Alzon, Jeanne-Clémence, décédée à Montpellier après une chute dans l'escalier. Lettres, t. III, pp. 323-328].

Henri Daudé Vicomte d'Alzon mort le 26 octobre 1864 à l'âge de 90 ans [Il s'agit du père d'Emmanuel d'Alzon mort à Lavagnac où il était soigné par Pauline Sagnier dite Pauline 'de Lavagnac']. Lettres, t. V, pp. 175-181.

On pourra remarquer que ne figurent sur les plaques tombales de Montagnac ni le nom de Jules d'Alzon mort bébé en 1818, ni celui de Marthe de Puységur (née en 1837, décédée en 1845 sur les marches de la chapelle du château, sans doute inhumée dans le parc d'après le témoignage des Lettres, t. B, p. 336 et n. 1) ni celui de son père Anatole de Chastenot de Puységur (+ 1851) qui fut peut-être enterré dans la tombe familiale des de Puységur (Rabastens?) ni celui du petit Emmanuel de Puységur, mort bébé [Lettres t. XV, p. 258 n. 3] ni d'Alix de Puységur morte carmélite à Narbonne [nièce du P. d'Alzon] ni d'une autre Alix de Puységur (1873-1952) devenue Comtesse Christian Clérel de Tocqueville, première fille du couple Jean et Clotilde de Quinsonas. La coutume établie pendant la durée du noviciat de Sceaux (1989-1999) comportait une visite au cimetière de Lavagnac, une prière pour les défunts des familles d'Alzon, de Puységur et d'Aulan, enfin le nettoyage même sommaire de la concession mortuaire envahie par les herbes.

Aux environs de Montagnac.

Un déplacement jusqu'à Montagnac peut donner l'occasion d'une petite visite des environs: le village de Saint-Pons de Mauchiens, commune sur le territoire de laquelle se trouve la terre de Montmau, propriété de la famille d'Alzon, à proximité du château de Lavagnac, d'une étendue de 62 hectares. Le P. d'Alzon y établit en mai 1871 un orphelinat agricole provisoire avec le Père bulgare Luigi Dimitrov. Par la suite Jean de Puységur racheta le domaine. Au cimetière communal de Saint-Pons de Mauchiens a été élevé un monument funéraire à la mémoire du P. Jules Pargoire (1872-1907), à l'initiative de Mgr de Cabrières.

En contrebas de la propriété de Lavagnac, au lieu-dit Roquemengarde, sur le bord de l'Hérault, on demandera l'autorisation aux propriétaires actuels de donner un œil sur le site d'un moulin avec prise d'eau pour alimenter autrefois les terres du château. De même, le long de la RN 113 on traversera la petite localité de Bélarga où les d'Alzon possédaient un autre moulin. Près de Canet (église du XIIIème surmontée d'une statue de la Vierge) ou du Pouget, on trouvera la direction du domaine de Lestang [L'Estang] où la branche aînée des

d'Alzon fit souche au XVIII^{ème} siècle et où des descendants ont conservé une ancienne résidence de ce nom, assez ruinée de nos jours, mais où une partie a été aménagée en appartements (Hesse d'Alzon). Des membres de cette famille nous en firent encore les honneurs en 1993 avec beaucoup de prévenance.

A la petite ville voisine, Pézenas, toujours pittoresque, aux quartiers anciens d'un grand intérêt artistique pour les hôtels particuliers à belle façade, on rappellera le souvenir de Molière (1650-1651 et 1653-1656), car il y composa les *Précieuses Ridicules*, et également le souvenir des Etats du Languedoc dont Pézenas fut le lieu de réunion et le siège de gouvernement aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. Henri IV fonda dans la cité un collège dirigé d'abord par les Jésuites puis par les Oratoriens. On n'omettra pas une courte visite aux deux églises: Saint-Jean (ancienne collégiale construite entre 1735 et 1740 dans le style classique) et Sainte Ursule (édifice néo-gothique du XVII^{ème}) où fut curé l'ami du P. d'Alzon, l'abbé Gabriel, dont le presbytère était en 1830 le centre d'un foyer mennaisien.

L'abbaye de Valmagne.

L'ancienne abbaye cistercienne près de Lavagnac sur la commune de Villeveyrac, fut fondée en 1138 dans la charmante vallée d'un affluent du Pallas, au pied des étranges roches dites Dentelles de Valmagne, et fut incorporée à Cîteaux en 1145, puis désaffectée à la Révolution et finalement vendue comme bien national. Elle fut surnommée la 'cathédrale des vignes' en raison de sa position au centre de vignobles qui s'étendent à perte de vue tout autour. Elle était devenue au XX^{ème} siècle la propriété particulière de Mme Fabre-Luce. Une partie est aujourd'hui accessible à une visite guidée, dont l'ancienne église gothique qui servit de cave à vin et le cloître du XIV^{ème} siècle orné d'une fontaine à ablutions selon les usages monastiques. Le P. d'Alzon accompagna sur les lieux le Frère Victor Cardenne en 1847.

« J'ai profité de mon séjour ici [Lavagnac] pour aller visiter l'abbaye de Valmagne. L'église est du XIII^e siècle. Quant au cloître, je le crois beaucoup plus récent; il a dû être réparé en 1631. Cependant c'est l'ogive assez élancée; il a 4 mètres de large sur 6 d'élévation. Le préau a 28 mètres au carré. Chaque côté du cloître, du côté du préau, est formé par cinq ogives de 4 m. 50 ou 4 m. 60, ce qui forme un arc très évasé. Dans cette ogive se trouvent quatre petits arceaux de plein cintre, surmontés d'une rosace d'un mètre environ de diamètre. Une partie est évidemment très ancienne, l'autre a été faite beaucoup plus récemment... » d'après Lettres, t. C, p. 257 (12 juin 1847). Cf également lettre du 5 octobre 1849, L C, p. 501.

Hauts lieux spirituels avoisinants.

Toute cette région du Bas-Languedoc ou de la plaine languedocienne peut offrir de nombreuses découvertes au pèlerin assoiffé de souvenirs alzoniens. Nombreux sont les lieux cités nommément dans les lettres du P. d'Alzon, qui comptent dans le passé religieux du pays: près de Montpellier, l'ancienne abbaye cistercienne de Vignogoul, le site de Laverune (château des évêques de Montpellier), Pignan, vieux bourg médiéval, et son

église gothique; près de Sète, Montbazin (patrie du P. Galabert) et Poussait (ancien alumnat); plus au nord, Gignac avec sa chapelle Notre- Dame de Grâce et son calvaire, Saint-Bauzille-de-la-Sylve où eurent lieu en 1873 deux apparitions de Notre-Dame à Auguste Arnaud, Aniane et à proximité l'ancienne abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert; de Pézenas en direction de Roujan, l'ancienne chartreuse Notre-Dame de Mougères aujourd'hui animée par les moniales de Bethléem et l'ancien prieuré roman de Saint-Jean de Bébian; près de la côte méditerranéenne, la vieille cathédrale Saint-Etienne d'Agde ou celle de Béziers, Saint-Nazaire, campée sur le plateau au-dessus de la rive gauche de l'Orb. De Pézenas en direction d'Agde, le village de Saint-Thibéry (patrie des de Roussy) présente les restes d'une ancienne abbaye avec une église restaurée au XVème siècle et les ruines d'un pont romain par lequel la voie domitienne franchissait l'Hérault.

Montpellier.

Montpellier, métropole de la région Languedoc-Roussillon, a conservé dans son centre son allure d'ancienne capitale-forteresse de province, ceinte de remparts, ville à la fois intellectuelle, administrative et universitaire. L'évêché primitif était situé à Maguelonne; déserté, il fut transféré en 1536 à Montpellier même.

Mme d'Alzon qui, à la différence de son mari, a toujours préféré la ville à la campagne, a d'abord profité durant les années d'adolescence et de jeunesse d'Emmanuel d'Alzon et de ses filles de ses séjours dans la capitale parisienne, puis elle a fait choix de la ville de Montpellier où elle aimait résider dans un ancien hôtel de la rue des Trésoriers de la Bourse, maison Roche. C'est là d'ailleurs qu'elle mourut en 1860 comme sa fille Augustine.

Emmanuel est un familier de la ville de Montpellier où il vint faire son séminaire en 1832-1833. Nous reprenons sous une forme abrégée un article que nous avons déjà donné sur ce sujet dans les colonnes d'A.TL.P. février 1997, n° 131, pp. 20-30.

Le jeune Emmanuel d'Alzon à 22 ans prit la décision d'entrer au grand séminaire de Montpellier où il demeura du 15 mars 1832 à la fin juin 1833. D y reçut selon l'usage clérical la tonsure à la Trinité 1832, le samedi 16 juin dit des Quatre-Temps de la Pentecôte, puis les quatre ordres mineurs (portier, acolyte, lecteur, exorciste) lors des grandes ordinations de la Trinité 1833, le samedi 1er juin.

Rendons-nous sur les lieux mêmes, c'est-à-dire à l'actuel bâtiment moderne des Archives Départementales de l'Hérault, à l'intersection de la rue Proudhon et de l'avenue de Castelnau. La façade classique de la chapelle dont l'état extérieur paraît en bon état, sera le seul témoignage visuel qui reste du XIXème siècle. C'était alors l'ancien couvent de Récollets du XVIIème siècle qui fut sécularisé à la Révolution, rendu au diocèse en 1807 à l'époque de Mgr Rollet, premier évêque concordataire de Montpellier au XIXème siècle, avec chapelle, couvent, cloître et cimetière, avant d'être réaffecté à un service public après 1905. Emmanuel d'Alzon nous décrit sa chambre:

« Voici la description de la cellule. Dans un long cloître qui va du Nord au Midi, en venant du Midi vous entrez à gauche. La porte bat à droite la muraille de long de laquelle se trouvent une malle, deux petites tables et des tablettes qui, appuyées sur une cloison bossue, menacent de m'écraser le nez des livres qu'elles portent. Vis-à-vis la porte est la fenêtre. Vous tournez: vous avez une planche, une malle, mon lit et vous êtes encore à la porte » d'après Lettres d'Alzon, t. A, p. 291. A la rentrée d'octobre 1832, E. d'Alzon changea de cellule: Lettres, t. A, p. 352.

Le grand séminaire de Montpellier au XIX^{ème} siècle.

Ce couvent-séminaire comprenait deux étages de cellules, pas moins de 120 chambrettes toutes numérotées, servant à la fois de petit et de grand séminaire avant d'autres aménagements. Dans les années 1970, cet ancien couvent capucin fut rasé pour une construction plus moderne, mais l'ancienne chapelle n'a pas été touchée, hormis le fait qu'elle serve encore de dépôt pour les archives et qu'elle soit entièrement occupée au sol par des rayonnages métalliques parfaitement alignés et surchargés de documents. Peintures et vitraux sont demeurés en l'état.

Emmanuel d'Alzon a reçu en 1832, sur le Registre des entrées, le n°937. Il a passé des examens en juin 1832 et en juin 1833. On sait que son temps de vie au séminaire ne l'a satisfait qu'en partie: il trouva le régime d'études trop hâché, le milieu trop fermé, le compagnonnage un peu rudimentaire, l'ambiance très anti-mennaisienne et les professeurs inégaux. Mais l'expérience ne fut pas négative pour autant: il apprit la régularité d'une vie commune, il noua des relations amicales notamment avec le futur abbé Soûlas et le futur Dom Roch Bouissinet, il créa une Association spirituelle de dévotion et reçut les ordres mineurs.

Son évêque, Mgr Fournier de La Contamine, fut bienveillant pour lui, même s'il ne plaisantait pas au sujet des idées mennaisiennes. De même d'ailleurs son successeur en 1835 Mgr Thibault. Le supérieur du séminaire, l'abbé Grasset, était entouré de prêtres directeurs et de professeurs de valeur, notamment les abbés Yemières, Fabre, Ginoulhiac. Emmanuel d'Alzon le reconnaîtra plus tard par comparaison quand il se sera frotté aux enseignants du Collège Romain. Certes la formation théologique ne s'était pas encore renouvelée: elle utilisait sur place le vieux catéchisme jansénisant de Mgr de Charancy qu'il fallait apprendre par cœur, et le manuel gallican du vieux Bailly. On insistait plus sur la mémoire que sur les fonctions réflexive et critique de l'intelligence. Avec le recul, Emmanuel d'Alzon saura apporter un jugement plus nuancé sur son séjour au grand séminaire de Montpellier où il apprit à nourrir dans la prière, l'étude et la réflexion sa vocation apostolique de futur prêtre diocésain:

« J'ai trop de plaisir à recevoir vos aimables lettres, mon cher Eugène, pour ne pas me hâter de répondre à la dernière que je reçus de vous, voilà bientôt huit jours. Elle m'arriva quelques heures après une cérémonie à laquelle j'avais eu une part bien active: je veux parler de l'ordination de la Trinité où j'ai reçu les quatre ordres mineurs. Encore un nouvel engagement, engagement fort léger, il est vrai, sous le rapport des obligations qu'il impose, mais qui me présente sans aucun intermédiaire le terrible pas du sous-diaconat.

Priez pour moi, mon cher ami, je vous en conjure, parce que j'en ai le plus grand besoin. Bientôt je serai appelé à faire un pacte solennel avec Dieu ». Lettre à Eugène de La Goumerie, 8 juin 1833 dans t. A, pp. 413-414.

Montpellier, évêché, églises.

Il est bien évident qu'Emmanuel d'Alzon n'est pas resté enfermé dans le grand séminaire comme dans une prison. Il connaissait déjà la ville et il apprit sans doute à la découvrir encore, spécialement les lieux religieux. L'évêché du XIX^{ème} siècle où il se rendit (certaines ordinations avaient lieu dans la chapelle de l'évêché) n'était pas celui du XX^{ème} siècle, 22 rue Lallemand, mais a occupé plusieurs emplacements successifs dont, entre 1536 et 1791, les bâtiments contigus à la cathédrale, aujourd'hui dévolus à la faculté de Médecine et qui étaient ceux de l'ancienne abbaye Saint-Benoît. Les évêques possédaient également au XVIII^{ème} siècle à quelques km de la ville la belle propriété de Jean de Saint-Priest, intendant du Languedoc, dite le Château d'O, et celle de Lavérune comme résidences de campagne ou d'agrément.

Emmanuel d'Alzon fit le catéchisme à Montpellier, comme à Paris d'ailleurs, à des enfants de l'Hôpital général (sur le boulevard Henri IV et au carrefour de la place Albert Ier), construction de 1680-1682: la chapelle qui s'ouvre sur la place renferme la tombe de Mgr Joachim Colbert, le neveu du grand Colbert, évêque de Montpellier de 1696 à 1738, célèbre par sa piété et son attachement au jansénisme.

Le centre-ville de Montpellier comprend de nombreuses églises qu'a dû fréquenter le jeune Emmanuel d'Alzon, à commencer par la cathédrale Saint-Pierre, construite sous Urbain V à partir de 1364, restaurée et transformée de 1855 à 1875 par Révoil avec son porche à baldaquin du XIV^{ème}; elle contient le mausolée du cardinal de Cabrières. On prendra le temps de visiter quelques églises de la ville: Saint-Mathieu (rue du Calvaire, église de 1627), Notre-Dame des Tables (ancienne chapelle du collège des Jésuites, église aujourd'hui paroissiale bâtie de 1707 à 1748 sur les plans de Jean Giral), Saint-Denys (église bâtie de 1699 à 1702 par d'Aviler), Sainte-Anne (église du XIX^{ème} siècle), Sainte-Eulalie (de 1653, rue de la Merci), Saint-Roch (église du XIX^{ème} siècle, rue Saint-Côme), église des Carmes (du XVII^{ème} siècle), église des Pénitents Blancs (de 1650). Le centre-ville regorge également de beaux hôtels particuliers et l'on aura des jardins du Peyrou (1689-1776) une belle vue sur la ville, le château d'eau et l'aqueduc Saint-Clément. De là, on apercevra le clocher de l'église Sainte-Thérèse, église animée par les Assomptionnistes depuis sa construction par le P. Sérine.

Carnet d'Adresses

* A Lavagnac, propriété privée, il est conseillé de prendre contact, avant toute visite des lieux, avec le gestionnaire agricole du domaine, Alain Baillol, conciergerie du château de Lavagnac 34590 Montagnac: tél. 04 67 24 07 41. On peut penser qu'à l'avenir le château restauré fera l'objet de visites programmées.

* A Montagnac, les Amis de l'Association du P. Paul Souyris, Presbytère 7 av. Emmanuel Arnaud 34590 Montagnac: tél. 04 67 24 03 33. Eglise et cimetière sont libres d'accès.

* Pour l'abbaye de Valmagne (RD n° 5 entre Montagnac et Villeveyrac), se conformer aux indications des horaires portés sur panneaux externes pour les visites (en fonction des saisons et périodes touristiques). Adresse postale: Abbaye de Valmagne, Villeveyrac, 34 140 Mèze. Tél.: 04 67 78 06 09. @: www.Valmagne.com

* On doit à M. André Favard un Guide pratique sur Les 260 sanctuaires du Haut Pays d'Oc (pistes pour pérégriner). A se procurer au Syndicat d'initiative de Lamalou et du Haut Pays d'Oc 5 rue Duchenne-de-Boulogne 34240 Lamalou-les-Bains tél.: 04 67 95 64 17 et fax: 04 67 95 23 63.

* Le site de l'ancien Grand Séminaire de Montpellier est depuis le début du XXème siècle occupé par le Service des Archives Départementales de L'Hérault (service public, ouvert selon les horaires affichés), B.P. 1266, 2 rue de Castelnau, 34 011 Montpellier: tél. 04 67 79 65 45. Fax: 04 67 02 15 28. Sur la vie au grand séminaire de Montpellier durant ces années 1830-1835, se reporter au livre biographique d'André Soûlas, compagnon d'E. d'Alzon au séminaire, par Gérard Cholvy. Archives Municipales de Montpellier Tour des Pins, Boulevard Henri IV 34 100 Montpellier. Tél. 04 67 34 72 56. Au XXème siècle, le Grand Séminaire de Montpellier fut établi dans les lieux de ce qui est aujourd'hui le Centre Saint- Guilhem, 2 rue Abbé Montels.

* On ne peut que conseiller une visite à pied des principaux bâtiments religieux de Montpellier: basilique-cathédrale Saint-Pierre de Montpellier, Sainte-Anne, Sainte-Eulalie, Saint-Mathieu, Saint-Denys, église des Carmes, chapelle des Pénitents-Blancs, Notre-Dame des Tables, Saint-Roch ou encore Sainte-Thérèse. On trouvera sur place guides et informations.

* Pour la communauté assomptionniste de Montpellier: 42 Avenue d'Assas à Montpellier, tél.: 04 67 63 05 74, fax: 04 67 54 67 34. @: daniel.tedeschi@wanadoo.fr

Lamalou-les-Bains

Chapelle Notre-Dame de Pitié

Ermitage Saint-Michel de Mercoirol

Promenades autour de Lamalou

Saint-Pierre-de-Rhèdes

Notre-Dame de Capimont

Carnet d'Adresses

Nul n'ignore que Lamalou compte parmi ses hôtes illustres Alphonse Daudet, Sully Prudhomme ou le maréchal Joffre. Mais qui se souvient encore de celui qui apparaît comme l'un des plus brillants maîtres spirituels du XIXème siècle et demeura longtemps un fidèle curiste du pays des sources, le Père Emmanuel d'Alzon?

Curieusement, c'est de Rome d'où a été éditée, parallèlement à son procès en cours de béatification, toute sa correspondance conservée, que nous reviennent les précisions oubliées sur son existence à Lamalou. Le P. d'Alzon a séjourné au moins 13 fois dans cette station thermale, d'après la Chronologie établie par le P. Siméon Vailhé: du 22 mai 1856 au 21 juin, du 14 septembre au 2 octobre 1856, du 4 au 25 juin 1857 (lettre sur le crucifix), du 21 septembre au 6 octobre 1857, du 28 avril au 17 mai 1858, du 6 au 23 septembre 1858, du 2 au 13 mai 1859 (composition du Directoire), du 29 août au 15 septembre 1859, du 18 au 25 avril 1860, du 30 août au 10 septembre 1860, du 15 au 22 septembre 1860, du 24 septembre au 7 octobre 1864, du 30 juillet au 19 août 1879. Il fréquenta aussi d'autres lieux de cure: Eaux-Bonnes dans les Pyrénées (11 juillet-13 août 1847), Vichy dans l'Ailier (juillet 1854), Bagnères de Bigorre dans les Pyrénées (2-31 août 1868 et août 1874). Son médecin traitant, le Dr Combat, le recommanda au médecin des eaux de Lamalou (sources Capus, Usclade et Bourgès) le Dr Privât qui dirigeait l'Hôtel-des-Bains, et qu'Emmanuel avait rencontré pour la première fois, tout à fait occasionnellement, dans la diligence de Montagnac à Montpellier en mars 1832.

Un 'Apôtre des temps modernes'.

Languedocien, né au Vigan en 1810, Emmanuel d'Alzon eut une vie d'une prodigieuse fécondité. Séminariste à l'époque où il se lia d'amitié avec le futur docteur Privât, le bienfaiteur de Lamalou, il fut ordonné prêtre à Rome (décembre 1834), puis nommé vicaire général de Nîmes en titre à 29 ans (1839). Promis à la plus éclatante carrière, il choisit la voie de l'austérité et devint très vite le fondateur d'un collège de Nîmes (1844) et de deux congrégations religieuses, les Assomptionnistes (1845) et les Oblates de l'Assomption (1865), membres d'une famille plus large répandue dans le monde entier de nos jours. Promoteur de missions en Orient, il se fit également missionnaire en France en créant toute une organisation de presse catholique avec ses religieux de Paris, ce qui permit au docteur Privât d'écrire qu'il était un véritable 'apôtre des temps modernes'. Son prestige était universel et s'exerçait aussi bien sur les grands personnages de son époque que sur les plus humbles. Il est admirable que son plus saisissant portrait ait été tracé par une pauvre femme de Nîmes: '*Quand je vois passer M. d'Alzon, disait-elle, il me semble que c'est l'Eglise qui passe*'. L'Eglise passa en particulier dans cette bonne ville de Lamalou avec laquelle E. d'Alzon tissa des liens durables qu'il suffit maintenant de redécouvrir.

La chapelle Notre-Dame de Pitié.

L'une des initiatives les plus méconnues du fondateur des Assomptionnistes est sans doute celle de la chapelle Notre-Dame de Lamalou, dite chapelle de l'hôpital Privât. Remarquablement entretenue par Mlle Elisabeth Ménard et sa famille, elle constitue l'un

des monuments les plus précieux du patrimoine local. Succédant à un oratoire attenant à l'Hôtel-des- Bains, elle surgit en 1878 en tant que première église de la vallée de Lamalou avant l'érection de la paroisse. Construite par le célèbre architecte Révoil, le sanctuaire a été homologué par M. Gilles Bellan comme un remarquable et unique exemple d'architecture néo-romane de la région. Or c'est en effet le P. d'Alzon qui, en accord avec son ami Privât, détermina l'emplacement de la chapelle. En outre le recrutement de Révoil, architecte d'établissements religieux et diocésains à Nîmes, peut être attribué au P. d'Alzon qui le présenta au Dr Privât. Sa correspondance établit enfin d'intéressantes précisions sur les conditions de la construction: « *Elle n'aura coûté que 30 000 ou 35 000 francs* » et « *On a fait venir la pierre de Beaucaire* ». Mais surtout on ne saurait oublier l'ultime hommage que, quelques mois avant sa mort en 1880, le saint religieux rendit à la chapelle Notre-Dame: heureux de voir achevé ce sanctuaire qu'il avait tant souhaité pour le service spirituel des curistes, une grosse larme s'échappa de ses paupières, rappelle avec émotion Jean-Léon Privât. Bien que très appauvri, d'Alzon offrit une somme d'argent à son ami pour la réalisation d'un autel à saint Joseph qui, sobre et modeste, orne toujours l'abside nord de la chapelle. A entendre sur place, Evocation sonore en 5 tableaux due à André Favard, Emmanuel d'Alzon à Lamalou, chapelle Notre-Dame de Pitié (juin 1991).

Le bienfait des eaux de Lamalou.

C'est à quelques pas de là, à l'Hôtel des Bains, au cours des douze ou treize cures qui s'échelonnèrent de 1856 à 1879, que le P. d'Alzon a vécu, a prié, mais aussi a beaucoup écrit. Durant ses six premières cures, il a daté de Lamalou 102 lettres qui sont aujourd'hui en 1987 publiées, lettres essentiellement de direction spirituelle mais qui nous renseignent exactement sur les bienfaits de ses séjours dans la station. Le début de son traitement thermal remonte au 22 mai 1856 où il fut envoyé aux eaux à la suite d'un syndrome de nervosisme douloureux, consécutif à son surmenage et relaté dans une observation détaillée du Dr Privât. Mais très vite, sous l'effet des bains, le patient se rétablit, et, dès le dixième bain, Privât enregistre une amélioration certaine. Avec un enthousiasme reconnaissant, Emmanuel d'Alzon se fait alors le propagandiste des eaux de Lamalou et en multiplie les éloges auprès de ses divers correspondants: « *Les eaux où je suis produisent réellement des prodiges, quoiqu'elles soient peu connues* ». Mais outre ces témoignages de gratitude, Lamalou doit au P. d'Alzon une analyse de clinicien extrêmement pénétrante: « *Ce qu'il y a de particulier, c'est que certains symptômes ennuyeux reparaissent, mais sont en quelque sorte repoussés par une force, une sorte d'énergie vitale qui si elle durait, dompterait à la fin le mal* ».

'L'Ami de tous les jours'.

Heureux de sa guérison physique qu'il maintint grâce à la répétition de ses cures dans la station, le P. d'Alzon célèbre également le profit spirituel de l'épreuve de santé qui le contraignit à se soigner: « *Dieu ne nous ôte les forces que pour mieux nous forcer à prier* ». Et assurément son séjour médical à Lamalou devint une occasion de vie spirituelle intense, de la plus haute portée sur son apostolat. C'est alors que pendant sa troisième cure (juin

1857) il adressa aux Adoratrices du Saint-Sacrement, groupe qu'il venait de fonder, une méditation sur le crucifix, tout à la fois sublime et familière, véritable chef d'œuvre littéraire et mystique. Reproduite à des millions d'exemplaires, cette lettre (texte dans Lettres, t. II, pp. 266- 268 ou extrait dans Ecrits Spirituels, p. 1229-1232), cette lettre connue sous le titre de l'Ami de tous les jours, a fait le tour du monde. Elle a ému hommes et femmes, réconforté malheureux et malades et raffermi d'innombrables cœurs. Mais savait-on que ce best-seller avait été écrit, comme d'ailleurs le texte du Directoire et de l'Examen raisonné, dans un petit vallon du Languedoc, le 21 juin 1857 - il a donc eu 130 ans en 1987 - à Lamalou-les- Bains? D'après André Favard, paru dans le Midi Libre le 4 juillet 1987, reproduit dans A.TLP., 1987, n°52, pp.8-9.

Bien des stations thermales sont connues depuis la plus haute Antiquité. Cependant leur mode se popularisa énormément au XIX^{ème} siècle, tant en France qu'à l'étranger (Spa, Ems) depuis la Monarchie de Juillet (Amélie-les-Bains) et surtout sous le Second Empire, en priorité au bénéfice des élites sociales, la cour impériale et la République des lettres. Cette géographie thermique entraîna un réveil touristique certain pour nombre de régions à l'époque désertées (Massif Central, Pyrénées, Alpes, Vosges), attirait lié aussi parfois avec certains lieux de pèlerinages en vogue (Lourdes notamment). Les lettres du P. d'Alzon offrent le témoignage d'une spiritualité de la souffrance dont certains traits ont sans nul doute vieilli, mais elles attestent aussi qu'il ne s'enferma pas dans son épreuve, mais qu'à partir d'elle il sut compatir à la souffrance des autres et trouver la force de leur proposer l'appui des énergies spirituelles. Anthologie Alzonienne, le P. d'Alzon par lui-même, chap. 21, pp. 119-122.

Excursion à Saint-Michel de Mercoirol (chapelle castrale du XII^{ème} s.)

De Lamaïou, prendre la route en direction de Bédarieux jusqu'au pont sur le Bitoulet, puis à droite la route qui longe la rive droite de cette rivière jusqu'à son confluent avec l'Orb que l'on franchit. A 1 km environ en amont du pont, sur la rive gauche de l'Orb, on arrive au parc de la Venière (lotissement de pavillons rustiques, rafraîchissements, jeux). De là en 45 minutes à pied, on peut atteindre sans difficulté l'ermitage Saint- Michel (448 m. d'altitude), aujourd'hui inhabité, reste d'une forteresse dont la destruction est attribuée selon la tradition à Simon de Montfort De la plate-forme, le point de vue est admirable. La chapelle castrale maintenue en bon état est de toute beauté dans sa sobriété romane.

« ... Hier je reçus votre lettre au moment du déjeuner. Vite je regardai ce que vous me dites de Juliette, et quand je fus rassuré, je mis votre lettre dans ma poche, je déjeunai (affaire des plus importantes aux eaux) et je partis pour une course solitaire. J'avais marché depuis près de trois heures, je voulais arriver au sommet d'une montagne et je n'étais qu'au bas. Je demandai à des bûcherons le plus court chemin. Ils m'indiquèrent une espèce d'allée taillée au milieu des bois sur une montagne à pic. Je commençai une véritable escalade. Je ne pouvais guère faire vingt- cinq pas sans me reposer; mes bas se perçaient: il était plus difficile de descendre que de monter. Or, je tirai la langue et les forces m'abandonnaient pour aller plus avant. Je m'assis, comme je pus, derrière un petit chêne vert et je lus votre lettre.

Ce chemin où je m'arrêtais si souvent, où je faisais si fort la grimace pour avancer, me fit faire des réflexions, et je ne puis vous dire quelle immense compassion j'eus de vos hésitations passées. Je me mis à offrir les pierres qui roulaient sous mes pas, le soleil qui me brûlait, pour votre persévérance. Si vous saviez toutes les bonnes résolutions que je pris à votre endroit, et la patience que je me promis de vous inspirer, quand vous ne vous trouveriez pas en train! Je pris bien quelque chose de mes fatigues à l'intention de Juliette et de nos deux saintes Hélènes, et, en aussi bonne compagnie, je finis mon excursion, avec l'aide de Dieu et de saint Michel, dont je visitai un ermitage... ». P. d'Alzon à Clémentine Chassanis, vers 23 mai 1856, Lettres, t. II, p. 84.

Promenades autour de Lamalou.

Lamalou peut être le point de départ de nombreuses excursions et promenades dans les environs de cette belle arrière région montagneuse (Monts de l'Espinouse et Massif du Caroux)): le village d'Olargues qui a conservé quelques restes de son vieux château féodal, les gorges d'Héric ou encore des vestiges de remparts à Poujol-sur-Orb. A Hérépian, on admire l'église gothique du XIV^{ème} siècle à nef unique et abside à sept pans. Bédarieux, patrie du romancier cévenol Ferdinand Fabre. Sur la route de Bédarieux à Clermont-l'Hérault, on recommande quelques arrêts, notamment au beau cirque de Mourèze où naît la Dourbie et à Villeneuve, ancien village manufacturier de draps à l'époque de Colbert (1677).

Saint-Pierre-de-Rhèdes.

Cette église est le reste d'un bel édifice roman, le prieuré roman Saint-Pierre-de-Rhèdes, sur le flanc d'une colline portant le cimetière de Lamalou. L'abside semi-circulaire est décorée de bandes lombardes. De l'extérieur on peut admirer deux beaux portails, celui du Sud encadré de deux colonnes de marbre antiques avec tympan orné d'incrustations basaltiques. Les archivoltes extérieures des fenêtres sont également en basalte. La nef unique de cinq travées est voûtée d'un berceau brisé dont les doubleaux retombent sur des colonnes jumelées. Les matériaux sont tous issus de la région: le grès ocre des murs, les lauzes grises du toit, le basalte du décor. Ce pur joyau de l'art roman rural de France évoque ainsi les 1600 ans de son existence qui, depuis sa fondation à la fin du IV^{ème} siècle jusqu'aux XI-XII^{èmes} siècles, dominant son architecture. Écoutons le chant des pierres, cette véritable hymne cosmique au Créateur et cette psalmodie du nom de Dieu en caractères arabes couliques, et sachons admirer sur la décoration du retable le visage du Christ au nimbe crucifère ou encore l'adoration de Pierre, et la belle statue de la Vierge à l'Oiseau (XV^{ème} siècle).

Notre-Dame-de-Capimont.

A peu de distance de Lamalou, le site de la chapelle Notre-Dame- de-Capimont (XII^{ème} siècle), offre une vue admirable sur toute la vallée.

Cette chapelle est le but d'un pèlerinage fréquenté en mai, ce qui explique sa décoration intérieure (ex-voto, peintures d'Auguste Cot). On peut évoquer la description faite de sa chambre d'hôtel par Emmanuel d'Alzon: Lettres, t. III, p. 147.

«... Figurez-vous que j'ai là, en face de ma petite fenêtre, à travers un tilleul un peu desséché, au bout d'un vallon encore tout frais un joli village, admirablement posé sur la croupe d'une colline et qui s'encadre entre deux branches agitées par le vent, de sorte que j'en vois successivement les diverses maisons rien qu'en levant la tête. Je me dis quelquefois: si ma fille eût été bergère, elle eût aimé, à coup sûr, une maison blanche, bien propre et qui se détache d'un bouquet d'oliviers (l'olivier est le symbole de la paix). Enfin, je me figure que vous êtes là, pour vous avoir plus près de moi, et, à travers mon tilleul, je vous dis: bonjour, ma fille, la paix soit avec vous'... ». A Mère Marie-Eugénie de Jésus, 6 sept. 1859.

Carnet d'Adresses.

Le meilleur guide des lieux est un habitant de Lalamou qui travaille au Syndicat d'initiative de la commune, M. André Favard, fervent admirateur du P. d'Alzon, ami de l'Assomption et propagandiste infatigable des curiosités touristiques, artistiques et littéraires de sa région, qui depuis 1991 reçoit volontiers novices assomptionnistes et oblates de passage dans sa commune:

* Syndicat d'initiative de Lamalou et du Haut Pays d'Oc, 5 rue Duchenne-de-Boulogne 34240 Lamalou-les-Bains, tél.: 04 67 95 64 17 ou 06 73 75 29 83. Fax: 04 67 95 23 63.

* Famille André Favard, La Cévenole, 9 av. Charcot, 34 240 Lalamou-les-Bains. Tél.: 04 67 95 62 20.

Séjours du P. d'Alzon à Paris

Adresses parisiennes

Itinéraire

Lieux de mémoire

Communautés Assomptionnistes au XIXème siècle (Paris et banlieue)

Rue du Faubourg Saint-Honoré Auteuil (Eymès)

Rue François Ier, n° 8

Clichy-la-Garenne,

Pavillon Vendôme

Sèvres, noviciat

Carnet d'Adresses

Séjours du P. d'Alzon à Paris

Il est plus facile de comptabiliser les années ou les mois de séjour du P. Emmanuel d'Alzon à Paris durant toute sa vie que d'organiser un pèlerinage précis ou exhaustif sur ses pas aujourd'hui. Les raisons en sont simples: la ville de Paris a d'une part beaucoup changé depuis 1823, surtout durant le Second Empire (Hausmann) et d'autre part le P. d'Alzon n'a pas toujours pris la peine de donner des indications détaillées sur ses lieux de visite ou de résidence. Commençons donc par le plus facile, en nous laissant guider par la chronologie établie par le P. Siméon Vailhé:

* Premier séjour à Paris, octobre 1823 - 2 mai 1830. Vailhé, Vie du P. d'Alzon, t. I, p. 46 (chap. III).

Emmanuel d'Alzon, adolescent, est conduit en famille à Paris pour sa scolarité, depuis octobre 1823 jusqu' au 2 mai 1830, sauf les temps de vacances scolaires d'été passées à Lavagnac. La famille habite un appartement dans l'Hôtel Crapelet au n° 9 rue de Vaugirard. De 1823 à 1824, Emmanuel étudie au collège Saint-Louis, à deux pas du domicile familial, puis de 1824 à 1828 au collège Stanislas, alors situé dans l'ancien Hôtel de Terray (avant 1848). De 1828 à 1830, Emmanuel d'Alzon fréquente la Faculté de Droit, Place du Panthéon. Il a l'occasion également de s'intéresser aux différentes associations et réunions lancées par M. Bailly rue de l'Estrapade, sur la colline Sainte-Genève. On sait par le témoignage de ses lettres qu'Emmanuel d'Alzon visita et catéchisa des malades à l'Hôtel-Dieu (près de Notre-Dame).

* Deuxième séjour connu à Paris: entre le début août et le 13 août 1843). Lettres, t. B, p.81, n. 1 et p. 83, n. 1

Accompagnant son évêque, Mgr Cart, en Franche-Comté, l'abbé d'Alzon, après un crochet en Suisse et à Strasbourg, gagna la capitale. H eut des contacts avec différents ministères et avec les Religieuses de l'Assomption, alors établies, entre mars 1842 et octobre 1845, rue des Postes ou impasse des Vignes (actuelle rue Rataud). L'abbé d'Alzon descendit à l'Hôtel du Bon-Lafontaine, rue de Grenelle-Saint-Germain n° 16. Cf Notes et Documents, t. II, p. 413.

* Troisième séjour de l'abbé d'Alzon à Paris, entre le 16 avril et 15 septembre 1845. Lettres, t. B, p. 246 et p. 296.

On sait que l'abbé d'Alzon prêcha une retraite au séminaire des Missions étrangères (mai, 128 rue du Bac) et une autre aux Religieuses de l'Assomption (23-31 mai, à l'impasse des Vignes). En juin ou juillet 1845, il prononça au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires des vœux privés. Il prêcha dans plusieurs églises parisiennes dont celle de Saint-Séverin et visita plusieurs communautés religieuses dont les Carmélites près du Luxembourg et les Frères des Ecoles chrétiennes (rue du Faubourg Saint-Martin n° 165). Il rencontra deux professeurs anglais d'Oxford, Thomas Allies et C. Marriott, qu'il accompagna dans Paris

pour des visites d'établissements religieux (6 - 21 juillet, Lettres, t. B, p. 498-499). Le 31 juillet il participa à la cérémonie de mariage sans doute à Saint-Louis de Versailles entre Louis Veuillot et Mathilde Mercier, cérémonie célébrée par le P. de Ravignan, jésuite. Le 21 août 1845 il put rencontrer le ministre de Salvandy dans le but d'obtenir le plein exercice pour son collège de Nîmes, mais il n'obtint en fait que le demi-exercice.

L'abbé d'Alzon descendit à l'Hôtel du Bon-Lafontaine, rue de Grenelle-Saint-Germain n° 16. Cf Lettres, t. B, p. 246. Mais il aurait également pris pension dans la famille Bailly, rue Madame (Hôtel Clermont-Tonnerre) d'après Notes et Documents, LII, p. 645.

* Quatrième séjour de l'abbé d'Alzon à Paris, entre le 24 février jusqu'au 24 avril 1846. Lettres, t. C, p. 36.

Le P. d'Alzon prêcha la station de Carême à Notre-Dame des Victoires (Lettres, t. B, p. 42). Il fréquenta les Religieuses de l'Assomption qui s'étaient transportées depuis octobre 1845 au n° 76 rue de Chaillot où elles demeurèrent jusqu'en 1857 (transfert à Auteuil). Le P. d'Alzon logea certainement dans l'appartement de sa famille à Paris, rue de la Planché: Lettres, t. B, p. 36.

* Cinquième séjour, du 15 janvier au 12 ou 13 mars 1848. Lettres, t. C, p. 315.

Le P. d'Alzon logea dans l'appartement de sa sœur, la comtesse de Puységur à Paris, rue de la Planché. Il obtint le plein exercice pour son collège de Nîmes, avant le vote de la loi Falloux.

* Sixième séjour, du 18 novembre au 3 ou 4 décembre 1849. Lettres, t. C, p. 507.

* Septième séjour, du 19 juin au 23 juillet 1850. Lettres, t. C, p. 581 et p. 594.

* Huitième séjour, du 13 novembre au 15 décembre 1850. Lettres, t. C, p. 632.

Le P. d'Alzon s'est rendu à sa première séance au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique.

* Neuvième séjour à Paris, du 14 février au 15 mars 1851. Lettres, t. I, p. 9 n. 1.

Session du Conseil Supérieur de l'Instruction Publique.

* Dixième séjour à Paris, du 19 mai au 19 juin 1851. Lettres, t. I, p. 37 et n. 1.

Session au Conseil Supérieur de l'Instruction Publique.

* Onzième séjour à Paris, de fin novembre au 10 décembre 1851.

Session du Conseil Supérieur de l'Instruction Publique, ajournée après le coup d'Etat. Le P. d'Alzon logea à la Maison de l'Assomption, Faubourg Saint-Honoré n° 234. Lettres, t. I, p. 112 et 113.

* Douzième séjour à Paris, du 18 février à fin mars 1852. Lettres, t. I, p. 141 et 153 et n. 3.

Le P. d'Alzon logea à la Maison de l'Assomption, Faubourg Saint- Honoré n° 234 (emplacement supposé de l'actuel 222).

* Treizième séjour à Paris, du 5 septembre au 2 octobre 1852. Lettres, t. I, p. 195 et n. 1.

Le P. d'Alzon logea à la Maison de l'Assomption, Faubourg Saint- Honoré n° 234.

* Quatorzième séjour à Paris, entre le 9 février et le 15 mars 1853. Lettres, t. I, p. 239 n. 3.

Le P. d'Alzon logea à la Maison de l'Assomption, Faubourg Saint- Honoré n° 234. Il étudie la question du transfert de cette œuvre.

* Quinzième séjour à Paris, entre le 11 et le 25 novembre 1853. Lettres, t. I, p. 349 et n. 2.

Le P. d'Alzon a sans doute logé à Clichy qui devint son point de chute parisien jusqu'en 1856.

* Seizième séjour à Paris, entre le 1er et le 9 mars 1854. Lettres, t. I, p. 397.

* Dix-septième séjour à Paris, entre le 25 juillet et la fin du mois d'août 1854. Lettres, t. I, p. 444, p. 446.

Le P. d'Alzon logea à la communauté de Clichy.

* Dix-huitième séjour à Paris, entre le 23 juillet et le 1er août 1855. Lettres, t. I, p. 585 et n. 1 (vide de correspondances cf p. 572 et suivantes)

* Dix-neuvième séjour à Paris, entre le 27 ou 28 août et le début octobre 1855. Lettres, t. I, p. 584,585 et n. 1.

Le P. d'Alzon logea à la communauté de Clichy où il prêcha la retraite aux religieux et présida le 3ème chapitre général.

* Vingtième séjour à Paris, entre le 23 juillet et le 10 août 1856. Lettres, t. II, p. 114 et 115 n. 1.

* Vingt-et-unième séjour à Paris, du 29 novembre 1856 jusqu'en septembre 1857 (avec des intermittences). Lettres, t. II, p. 156-320.

Le P. d'Alzon résida habituellement durant presque une année à la Thuilerie du couvent d'Auteuil (Lettres, t. II, p. 156, p. 171) où les Religieuses de l'Assomption font construire le bâtiment principal (prise de possession en août 1857). Un noviciat assomptionniste fut aménagé dans les lieux. La question du maintien du collège de Nîmes était alors en suspens.

* Vingt-deuxième séjour à Paris, entre le 3 et le 22 janvier 1858. Lettres, t. II, p. 387 et n. 2, p. 394 et n. 1.

* Vingt-troisième séjour à Paris, entre le 2 ou 3 et le 19 juillet 1858. Lettres, t. II, p. 474 et n. 2.

* Vingt-quatrième séjour à Paris, du 10 février au 3 mars 1859. Lettres, t. III, p. 30.

* Vingt-cinquième séjour à Paris, du 3 au 26 août 1859. Lettres, t. III, p. 125 et n. 1.

* Vingt-sixième séjour à Paris, du 3 au 14 février 1860. Lettres, t. III, p. 208 et p. 211 n. 1.

* Vingt-septième séjour à Paris, du 6 ou 8 au 24 août 1860. Lettres, t. III, p. 272.

* Vingt-huitième séjour à Paris, du 22 au 30 novembre 1860. Lettres, t. III, p. 349, p. 350 n. 1 (vide de correspondances).

* Vingt-neuvième séjour à Paris, du 30 avril au 9 [?] mai 1861. Lettres, t. III, p. 454 n. 1, p. 455.

* Trentième séjour à Paris, du 10 ou 11 au 24 août 1861. Lettres, t. III, p. 487 et n. 4, p. 491. Il logea chez les Religieuses à Auteuil, d'après la mention donnée p. 490, estimant les travaux rue François Ier encore trop frais et les chambres trop humides.

* Trente-et-unième séjour à Paris, du 30 janvier au 3 février 1862. Lettres, t. IV, p. 15, 17.

* Trente-deuxième séjour à Paris, du 17 novembre au 27 novembre 1862. Lettres, t. IV, p. 137 et n. 1.

Le P. d'Alzon loge, à partir de cette année-là, habituellement à la communauté de la rue François Ier.

* Trente-troisième séjour à Paris, du 15 au 17 ou 18 mai 1863. Lettres, t. IV, p. 292, p. 293 et n. 6.

* Trente-quatrième séjour à Paris, du 25 août au 10 (?) septembre

1863. Lettres, t. IV, p. 360 (date et lieu de la lettre), p. 373.

* Trente-cinquième séjour à Paris, du 26 janvier au 11 février

1864. Lettres, t. V, p. 11,14 et n. 1.

* Trente-sixième séjour à Paris, du 26 janvier au 12 mars 1866. Lettres, t. VI, p. 14,17 et n. 1.

* Trente-septième séjour à Paris, du 30 janvier au 1er mars 1869. Lettres, t. VII, p. 237.

* Trente-huitième séjour à Paris, du 27 mai au 19 juin 1869. Lettres, t. VII, p. 317 et n. 2.

* Trente-neuvième séjour à Paris, du 7 mars au 15 avril 1872. Lettres, t. IX, p. 316, p. 339 n. 1.

* Quarantième séjour à Paris, du 31 juillet au 9- septembre 1872. Lettres, t. IX, p. 409 n. 1, p. 431 n. 1.

* Qarante-et-unième séjour à Paris, du 22 mars au 6 avril 1873. Lettres, t. X, p. 32 n. 1, p. 34 et n. 1, p. 35.

* Quarante-deuxième séjour à Paris, du 24 mars au 15 avril 1874. Lettres, t. X, p. 207, p. 233 et n. 1

* Quarante-troisième séjour à Paris, du 6 octobre au 12 novembre 1875. Lettres, t. XI, p. 207, p. 265.

* Quarante-quatrième séjour à Paris, du 26 mars au 23 avril 1876. Lettres, t. XI, p. 352, p. 355.

* Quarante-cinquième séjour à Paris, du 1er au 28 août 1876. Lettres, t. XI, p. 442 (date et lieu de la correspondance).

* Quarante-sixième séjour à Paris, du 10 au 31 août 1877 avec pèlerinage inclus depuis Paris à Lourdes (19-23 août). Lettres, t. XII, p. 163, p. 171, p. 172.

* Quarante-septième séjour à Paris, les 7-8 février 1878. Lettres, t.XII, p. 305 et n. 1, p. 307.

* Quarante-huitième séjour à Paris, du 8 au 27 avril 1879. Lettres, t.XIII, p. 82, p. 85, p. 96 et n. 2,101 et n. 2

Cette seule énumération chronologique des 48 séjours répertoriés du P. d'Alzon dans la capitale aide à prendre conscience des nombreuses relations qu'il entretenait à Paris, des motifs qui le poussèrent à s'y rendre (affaires, chapitres, vœux et professions, achats et ventes de terrains, visites des communautés...), de toutes les rencontres et démarches qu'il put y faire. On ne saurait épuiser la liste des amis (Bailly, Baudon, Bonnetty, Cauchy, de Champagny, d'Esgrigny, Foisset, de La Goumerie, Du Lac, Gaume, Gouraud, Guéranger, de Montalembert, Ozanam, Sibour, Veuillot...) qu'il continua à y fréquenter, des notabilités religieuses qu'il y rencontra (Affre, Bautain, Boré, Buquet, Camé, de Cazalès, Combalot, Darboy, Deguerry, Desgenettes, Doney, Dupanloup, Mère Fage, Gay, Gemet, Gousset, Gratry, de La Bouillèrie, Lacordaire, Lamennais, Le Rebours, Marie-Eugénie de Jésus et les Religieuses de l'Assomption, Pétetot, de Ravignan, Ratisbonne, de Salinis, Mgr de Ségur, Véron...). D'Alzon chercha à Paris des vocations en prêchant dans les églises, des appuis politiques et financiers (ministres de l'Instruction Publique comme de Salvandy, Falloux, Fortoul, des députés comme Baragnon, Bûchez, Chabaud-Latour, Chapot, Girard, de La Baume, de La Farelle, de Larcy, Teste, des membres influents des ministères ou de l'Université comme de Broglie, Dubois, Cousin, de Parisis). Il y prêcha des retraites à des communautés religieuses, donna des sermons dans de nombreuses églises (Notre-Dame des Victoires, Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Roch, chapelle François Ier, chapelle d'Auteuil...). Il ne pouvait ignorer non plus les célébrités littéraires qui y tinrent des salons (Balzac, Baudelaire, Chateaubriand, Daudet, Hugo, Lamartine, Mistral, Sainte-Beuve...), des journalistes qui s'y faisaient un nom, des membres du barreau, de la justice (Berryer) et de la politique. Il visita communautés religieuses, églises, établissements religieux, franchit plus d'une fois le seuil de l'archevêché, de la nonciature, du Conseil supérieur de l'Instruction publique et des ministères. C'est dire qu'il arpenta bien des rues, emprunta plus d'un fiacre ou d'un omnibus et usa dans la capitale comme à Nîmes plus d'une semelle, faisant de vieux souliers selon son expression. Sans vouloir être exhaustif, nous avons retrouvé en ce sens dans les Lettres bien des adresses parisiennes de l'époque. Nous en avons sélectionné ici quel-ques-unes seulement pour leur précision. Il sera ainsi loisible au lecteur et au pèlerin d'en retrouver une éventuelle trace dans le paysage parisien contemporain, avant de proposer un itinéraire plus organisé pour une découverte possible à pied de quelques lieux dans le Paris de notre époque. Du fait de l'urbanisation et des transformations immobilières, il y a toujours lieu de s'assurer pour chaque indication de la permanence ou des changements de numérotation des rues, en se reportant aux notices de l'Index géographique alphabétique.

Les conditions de transport entre la province et Paris n'étaient pas de tout repos. En 1823, la famille d'Alzon mit au moins huit jours en diligence pour rejoindre Paris depuis Lavagnac et l'on imagine sans peine la fatigue d'un tel déplacement. En 1839, la ligne ferroviaire Nîmes-Beaucaire était établie. Avant 1855, entre Nîmes et Paris, on pouvait aussi prendre d'abord la diligence jusqu'au Rhône, puis le bateau en navigant sur le Rhône et le Saône et enfin la diligence ou un bout de chemin de fer (traction à la vapeur). Lorsque le P.L.M. (ligne ferroviaire Paris, Lyon, Méditerranée) fut achevé sous le Second Empire, il fallait encore plus d'un jour pour faire le trajet avec les arrêts et les changements nécessaires (Nîmes, Avignon, Lyon, Dijon, Paris). Le P. d'Alzon voyagea également par fractions: Nîmes, Toulouse, Bordeaux, Poitiers, Le Mans, Paris. Par comparaison, de nos jours, Nîmes-Paris par le T.G.V. prend moins de 4 heures, sans parler de l'avion (aéroport

nîmois de Garons).

Adresses parisiennes du temps du P. d'Alzon (Paris et banlieue).

* Paris, rue de l'Abbave (VIème): Le P. d'Alzon connu à Paris Dom Guéranger, Daubée, dom Pitra ou encore Du Lac, bénédictins d'un jour ou de longue durée, dans leurs différents essais d'implantation sur Paris et à Bièvre. Cf Index géographique alphabétique: rue Garancière (1893).

* Paris, archevêché. Le bâtiment historique, près du chevet de Notre-Dame (actuel square de l'Archevêché), fut pillé et détruit lors des émeutes parisiennes de 1831. Pour les autres adresses successives, le lecteur voudra bien se reporter à l'Index, Paris archevêché: rue de Toumon, rue de Grenelle, rue de Babylone, rue de Bourgoigne...

* Paris, rue d'Assas. (VIème) nn° 14, 21: A.C.J.F., séminaire des Carmes, église Saint-Joseph, Institut catholique de Paris.

* Paris, rue de l'Assomption n° 17 (XVIème): adresse actuelle de la Maison généralice des Religieuses de l'Assomption, de 1857 à 1901, puis à partir de 1953.

* Paris, rue du Bac (VIIème): n° 37 (emplacement de l'ancien presbytère de Saint-Thomas d'Aquin), n° 39 (résidence de Mgr de Ségur), n° 40 (résidence de Montalembert), n° 44 (résidence de Louis Veuillot en 1857), n° 128 (Missions étrangères), n° 140 (maison-mère des Filles de la Charité. Le P. d'Alzon connu Mère Lachaud).

* Paris, rue Bavard (VIIIème): à partir de 1883, progressivement lieu de rédaction et imprimerie de la Bonne Presse aux nn° 3, 5.

* Paris, rue des Beaux-Arts (VIème): au n° 5 création en mai 1831 de la première école libre par Lacordaire, Montalembert et de Coux, à l'origine du mouvement des catholiques en faveur de la liberté de l'enseignement auquel prit part le P. d'Alzon.

* Paris, rue de Bourgogne (VIIème): au n° 24 exista une chapelle Sainte-Valère que remplaça par la suite l'église Sainte-Clotilde. Il en est question dans la correspondance de Mère Marie-Eugénie de Jésus. Hermann Cohen s'y convertit avant 1849 et Mgr de La Bouillerie y institua l'œuvre de l'Adoration nocturne dont le P. d'Alzon se fit promoteur et diffuseur dans le diocèse de Nîmes.

* Paris, rue Cassette (VIème). Bien des ecclésiastiques se logèrent dans cette rue: au n° 7 le P. de Clorivière, à l'hôtel de Birague l'abbé Dupanloup, au n° 18 Montalembert passa sa jeunesse, au n° 32 Mgr de Ségur. Bailly y transféra une partie de ses activités après sa faillite.

* Paris, rue de Chaillot (XVIème): au n° 76 il y eut une résidence des premières Religieuses de l'Assomption. Au n° 26 emplacement de l'ancienne église Saint-Pierre de Chaillot.

* Paris, rue de la Chaise (VIIème): au n° 11, une des entrées de la fameuse Abbaye-aux-Bois.

* Paris, rue Chanoinesse (IVème): au n° 17 résida le P. Lacordaire.

* Paris, rue de Charenton (Même): au n° 26, la chapelle des Quinze-Vingts, à l'emplacement de l'église Saint-Antoine, où fut transporté en juin 1848 Mgr Affre mortellement blessé sur les barricades.

* Paris, rue de Chateaudun (IXème): au n° 18 bis église Notre-Dame de Lorette. En septembre 1877, y furent célébrées les funérailles de Thiers.

* Paris, rue du Cherche-Midi (VI-XV): au n° 21 Œuvre de Saint- François de Sales dont le P. d'Alzon fut un des membres fondateurs. Au n° 98 résidence de Jean-Léon Le Prévost, fondateur des frères de Saint-Vincent de Paul. Une de leurs premières communautés se fixa avant 1850 au n° 75 rue du Commerce (XVème) et rue de Dantzig n° 27..

* Paris, rue de Cluny (Vème): au n° 24 le musée occupe un ancien hôtel des abbés de Cluny. On sait que le P. d'Alzon le visita.

* Paris. Avenue Denfert-Rochereau (XIVème): au n° 25 ancienne chapelle Notre-Dame-des-Champs, ancien grand couvent de l'Incarnation fondé par Bérulle (carmélites réformées); au n° 68 monastère actuel de la Visitation; au n° 71 maison des Filles du Bon-Pasteur (ancien couvent des Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve dont Emmanuel d'Alzon fréquenta la chapelle Saint Joseph durant sa jeunesse. Au n° 79, résidence assumptionniste (communauté provinciale) depuis 1933. Au n° 92, infirmerie Marie-Thérèse pour prêtres âgés du diocèse de Paris, ancienne demeure des Chateaubriand depuis 1826. Au n° 114, Pierre-Julien Eymard fonda en 1857 les Prêtres du Saint-Sacrement (n° 23 av. de Friedland).

* Paris, rue de l'Epée-de-Bois (Vème): dans une communauté de Filles de la Charité mourut en 1856 sœur Rosalie Rendu, aujourd'hui béatifiée.

* Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré (VIIIème): au n° 164 église Saint-Philippe du Roule; au n°222 actuel couvent des Dominicains, fondé par le P. de Chocame en 1874, sur l'emplacement présumé de la maison louée par le P. Charles Laurent en 1851 pour le collège assumptionniste parisien Saint-Charles.

* Paris, rue du Faubourg-Saint-Martin (Xème): au n° 59 siège de l'église catholique fondée par l'hérésiarque Châtel.

* Paris, rue Férou (VIème): au n° 11, emplacement de l'ancien couvent des Bénédictines du Saint-Sacrement. A l'actuel n° 9 (ancien n° 15), fondation en 1839 des Religieuses de l'Assomption.

* Paris, rue de Fleuras (VIème). La maison où vécut Frédéric Ozanam béatifié en l'an 2000 a disparu avec le percement du boulevard Raspail.

* Paris, rue des Fossés-Saint-Jacques (Vème): au n° 11, société des Bonnes-Etudes fondée par Bailly, que fréquenta le jeune Emmanuel d'Alzon à partir de 1828.

* Paris, rue François Ier (VIIIème): au n° 8 (actuel n° 10), en 1860, Vincent de Paul Bailly fit acheter au P. d'Alzon par l'intermédiaire de M. Baudon le terrain où s'éleva un modeste couvent des Assomptionnistes. Le P. Picard fit élever un grand couvent en pierres en 1874; l'œuvre de la Bonne Presse y naquit à partir de 1873 et celle de Notre-Dame de Salut s'y développa à partir de 1871. La chapelle de l'époque où prêcha le P. d'Alzon, fut le lieu de fondation des Petites Sœurs de l'Assomption avec le concours du P. Pernet et de Mère Fage en 1865, de même en 1896 pour les Orantes de l'Assomption avec le P. Picard et Mère Isabelle, cette fois dans la grande chapelle N.-D.S. construite à la fin du XIXème. Les lieux ont été renouvelés entre 1980 et 1985.

* Paris, rue Garancière (VIème): Frédéric Ozanam vécut au n° 7.

* Paris, rue du Général Leclerc (XIVème): au n° 82, église Saint- Pierre de Montrouge. Il y eut à cet emplacement les ateliers de l'imprimerie Migne que le P. d'Alzon visita en 1845.

* Paris. Avenue Georges V (VIIIème-: au n° 5 habita Albert de Mun.

* Paris. Place Gerbert (XVème): au n° 2, à l'emplacement de l'actuelle église néo-romane Saint-Lambert de Vaugirard, l'abbé Olier fonda au XVIIème la Compagnie de Saint-Sulpice et Jean-Baptiste de La Salle sa première école.

* Paris, rue de Grenelle (VI et VIIème): au n° 49 habita Mgr de Ségur; au n° 122 l'église Sainte-Clotilde; au n° 127 dans l'hôtel du Châtelet, siège de l'archevêché de Paris entre 1849 et 1907.

* Paris, rue Haxo (XXème): lieu du martyre, sous la Commune, de Mgr Darboy et de 18 prêtres et religieux de Paris.

* Paris. Avenue d'Italie (XIIIème): au n° 18, martyre de 12 Dominicains d'Arcueil, le 25 mai 1871, dont le P. Captier.

* Paris, rue La Fontaine (XVIème): au n° 40 Œuvre des Orphelins apprentis d'Auteuil du P. Daniel Brottier.

* Paris, rue La Planche (VIIème): adresse parisienne de la famille d'Alzon après 1830.

* Paris, rue Lecourbe (XVème): au n° 203, maison généralice des Oblates de l'Assomption.

* Paris, rue Lhomond (Vème): aux nn° 10-20 bâtiments de l'ancienne école des Jésuites de la rue des Postes. Au n° 30 ex-maison-mère des Pères Spiritains. A l'actuelle rue Rataud, au XIXème, à l'ex-impasse des Vignes, établissement des Religieuses de l'Assomption que le P. d'Alzon visita en 1843.

* Paris, rue Madame. Hôtel de Clermont-Tonnerre (VIème), adresse du couple Bailly, donnant sur les jardins du Luxembourg, où le P. d'Alzon fut reçu en 1845.

* Paris, rue Monceau (VIIIème): au n° 11, les Petites-Sœurs de l'Assomption eurent là une communauté de 1866 à 1870, avant le transfert rue Violet n° 57.

* Paris, rue Monsieur (VIIème): au n° 20 emplacement du couvent des Bénédictines de Saint-Louis-du-Temple. Marie-Eugénie de Jésus y fit un court séjour en 1838.

* Paris, boulevard du Montparnasse (XIVème et XVème): au n° 28 Antoinette Fage travailla en 1861 à l'orphelinat des Mmes de Mesnard.

* Paris, rue de Montparnasse (XIVème et VIème): au n° 24, dans l'hôtel Belgiojoso s'installa avec Maurice Maignen le premier Cercle catholique d'ouvriers.

* Paris, nonciature. Selon les nonces de l'époque, entre 1830 et 1880, la nonciature connut de nombreuses implantations. Se reporter à l'Index Paris, nonciature: rue de Bellechasse n° 38, rue Oudinot n° 27, rue de Varenne n° 77, rue Saint-Guillaume n° 20, rue de Grenelle-Saint-Germain n° 71.

* Paris, rue Notre-Dame-des-Champs (VIème): au n° 22 adresse du collège Stanislas après 1848. Au n° 53 maison de la Congrégation de Sainte-Croix du P. Basile Moreau qui eut des pourparlers d'union avec le P. d'Alzon. Aux n° 61 bis et 68 couvents Notre-Dame de Sion (frères Alphonse et Théodore Ratisbonne).

* Paris, rue Palatine (VI): au n° 5, Louis de Bonald vécut à l'hôtel de Beauvais (disparu).

* Paris, Place du Panthéon (Vème): pendant le Second Empire, l'église Sainte-Geneviève (Panthéon) fut rendue au culte, puis désaffectée en 1885. A coté de la bibliothèque Sainte-Geneviève, au pavillon d'angle, la Faculté de Droit où étudia Emmanuel d'Alzon de 1828 à 1830. En arrière, église Saint-Etienne du Mont où fut assassiné Mgr Sibour en 1857.

* Paris, place du parvis Notre-Dame: la cathédrale de Paris, mutilée à la révolution, restaurée au XIXème siècle par Viollet-le-Duc; on y inaugura avec Lacordaire les fameuses Conférences de Notre-Dame; au n° 1 emplacement de l'ex-Hôtel-Dieu où Emmanuel d'Alzon visitait des malades.

* Paris, place des Petits-Pères: c'est dans la basilique de Notre-Dame des Victoires où le P. d'Alzon prêcha ensuite, qu'il émit en 1845 ses vœux privés de religion. B demanda à l'abbé Desgenettes l'affiliation de son collège de Nîmes à l'Archiconfrérie.

* Paris, rue du Pré-aux-Clercs (VIIème): au n° 9, maison familiale des Veillot.

* Paris, rue du Regard (VIème): au n° 6 l'actuel séminaire Saint-Sulpice qui remplace l'édifice spolié en 1906 de la Place Saint-Sulpice; au n° 11 première maison de l'Oratoire restauré en 1852 par Pétetot et Gratry; au n° 20 siège de l'œuvre d'Orient.

* Paris, rue Saint-Dominique (VIIème): au n° 5 (autrefois le 71), salon de Mme Swetchine

* Paris, rue Saint-Guillaume (VIIème): au n° 27, le P. Bourdier- Delpuits organisa la fameuse Congrégation de la Vierge. Au n° 31, siège du Correspondant.

* Paris, rue Saint-Honoré (Ier et VIIIème): au n° 296 église Saint- Roch où le P. d'Alzon prêcha.

* Paris, Saint-Sulpice (VIème): séminaire au XIXème siècle et église où Emmanuel d'Alzon reçut la communion et la confirmation. Au n° 38 de la rue Saint-Sulpice, eut lieu en mai 1833 la première Conférence de Saint-Vincent de Paul avec Bailly et Ozanam.

* Paris, Saint-Thomas d'Aquin (VIIème): c'était entre 1823 et 1830 l'église paroissiale pour la famille d'Alzon. Emmanuel y fut catéchisé. H y prêcha par la suite.

* Paris, rue Saint-Victor (Vème): aux n° 24-26 emplacement de l'ancien séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet dirigé par l'abbé Dupanloup du temps du jeune Renan. Au n° 30 église du même nom où fut baptisée Marie Correnson en 1842.

* Paris, rue de Sèvres (VIIème): au nn° 33-35, résidence des Jésuites; au n° 42 l'hôpital Laennec; au n° 78 les Frères des Ecoles chrétiennes; aux nn°84-86 au XIXème le célèbre couvent des Oiseaux; au n°95 les Lazaristes.

* Paris, rue de Varenne (VIIème): Louis Veillot mourut en 1883 au n°21; le comte de Falloux habita le n° 42; au n° 77 (hôtel Biron) Mère Barat installa la maison-mère des religieuses du Sacré-Cœur, devenue aujourd'hui le musée Rodin.

* Paris, rue de Vaugirard (VIème et XVème): au n° 9 ancien hôtel Crapelet (disparu); au n° 70, l'église Saint-Joseph des Carmes dont la crypte contient des ossments de martyrs de 1792 et la dépouille d'Ozanam; au n° 77, logement de l'abé Gerbet et d'Eugène Boré; au n° 102 bis la résidence des Maristes; au n° 104 la maison des étudiants; au n° 108, ancien logement des Religieuses de l'Assomption entre 1839 et 1842, qui fut habité

également par Lamennais et Combalot; au n° 110 monastère de la Visitation; au n° 233 les Filles de la Croix; au n° 350 ancienne institution scolaire Poiloup passée ensuite aux Jésuites sous le nom du collège de l'immaculée Conception, devenue aujourd'hui une annexe du ministère du travail.

* Paris, rue Violet (XVème): au n° 57 maison-mère des Petites- Sœurs de l'Assomption acquise en 1870, où sont inhumés le P. Pernet et Mère Fage.

En ce qui concerne l'actuelle banlieue parisienne, Emmanuel d'Alzon a donné mention, souvent de façon allusive, à quelques lieux visités ou connus par lui: ainsi Versailles, le collège Sainte-Croix de nos jours à Neuilly mais de son temps situé sur la paroisse de Saint-Ferdinand des Ternes, la basilique Saint-Denis nécropole royale, le château de Vincennes, Charenton-le-Pont commune qui comportait sur son territoire le séminaire de Confions, le château et le parc de Saint-Cloud, le village de Sceaux (parc du château), le Mont-Valérien (important pèlerinage au XIXème siècle) et, en Seine-et-Mame, l'ancien collège des Oratoriens à Juilly repris par les abbés de Salinis et de Scorbiac.

« Où se passent les soirées? au foyer de la lutte, aux Bonnes Etudes, chez M. Bailly, chez M. de Salinis. On va faire de temps en temps une promenade au bois de Meudon, à Sceaux ou à Versailles. On va quelquefois en pèlerinage au Mont-Valérien où étaient le grand Calvaire et la résidence des Pères de la Croix [souvenirs des missions du P. Rauzan]... » D'après Notes et Documents, 1.1, p. 121.

« Chaque année, ils faisaient un voyage aux environs de Pâques, on dirait mieux un pèlerinage, à la vieille abbaye de Juilly où ils allaient en guise de repos retremper leurs âmes dans la retraite. Juilly! Juilly! Y retournerons-nous nous recueillir quelques instants ensemble devant Dieu, lire ensemble le grand Bourdaloue, méditer et prier au coin de notre cheminée, aller entendre siffler le vent à travers les grands arbres du parc, puis s'endormir et se réveiller en pensant à Dieu et à ce qu'on fera pour lui dans la vie, nous faisant confesser par le bon abbé de Salinis, diriger par le bon abbé de Scorbiac et discutant avec le bon abbé Daubrée... Emmanuel prit part à ces retraites en 1829 et en 1830... » D'après Notes et Documents, 1.1, p. 122.

Proposition d'itinéraire parisien.

Proposons un parcours alzonien organisé sur quelques lieux essentiels pour retracer quelques étapes de la vie d'Emmanuel d'Alzon à Paris:

Ainsi il est recommandé de se grouper devant le Panthéon pour évoquer les jeunes années d'Emmanuel d'Alzon à Paris, les soirées des Bonnes-Etudes, les cours de droit, la prière à Saint-Etienne du Mont ou à Sainte-Geneviève. De là on descend par la rue Cujas

jusqu'à la Sorbonne et de l'autre côté du Boulevard Saint-Michel, on se trouve face à l'entrée du collège Saint-Louis où Emmanuel fut scolarisé de 1823 à 1824. Par la rue de Vaugirard voisine, on arrive au n° 9, emplacement de l'ancien Hôtel Crapelet aujourd'hui disparu (résidence des d'Alzon de 1823 à 1830) et remplacé par une école communale de Paris. Par la rue de Vaugirard, on atteint un côté de l'Odéon qu'aimait fréquenter l'oncle d'Emmanuel le Chevalier de Faventine, on longe le palais et les jardins du Luxembourg et par la rue Férou qui vit les commencements de la première communauté des Religieuses de l'Assomption, on arrive sur la place Saint-Sulpice. A la place de l'actuelle annexe du ministère des Finances au n° 9 était situé le séminaire Saint-Sulpice que fréquentèrent Lacordaire, Renan, Anatole de Cabrières et tant d'autres, pépinière de l'épiscopat français. On entre dans l'église Saint-Sulpice où Emmanuel fit sa première communion et reçut le sacrement de confirmation en juillet 1824, le temps d'admirer aussi les fresques de Delacroix (la lutte de Jacob et de l'Ange). En reprenant la rue de Vaugirard, on atteint sans difficulté l'Institut Catholique de Paris (église Saint-Joseph des Carmes, le séminaire des Carmes) si riche de souvenirs religieux de la capitale depuis la Révolution. En dépassant le carrefour du Boulevard Raspail, on se dirige alors jusqu'au 22 rue Notre-Dame des Champs, actuel collège Stanislas (ancienne brasserie Sancerre) qui succéda au primitif Hôtel Terray que connut Emmanuel d'Alzon, aujourd'hui disparu, lieu de sa scolarité entre 1824 et 1828.

A pied ou en métro, il est possible encore de faire une visite à l'église Saint-Thomas d'Aquin, paroisse qu'avait choisie la famille d'Alzon à Paris. Par le métro, on passe alors sur la rive droite de la Seine pour gagner la place des Petits-Pères et faire une station à la basilique Notre-Dame des Victoires, dans le quartier de la Bourse. On évoque là le souvenir de l'abbé Desgenettes, la création de l'Archiconfrérie, les vœux privés de l'abbé d'Alzon. L'autel moderne porte en relief les figures symboliques de Don Bosco et du P. d'Alzon, éducateurs des temps modernes. On peut réserver pour une visite ultérieure les sièges des maisons généralices de trois familles de l'Assomption: les Religieuses de l'Assomption à Auteuil (17 rue de l'Assomption, XVIème), les Oblates de l'Assomption (203 rue Lecourbe, XVème) et les Petites-Sœurs de l'Assomption (57, rue Violet, XVème) dont les archives contiennent de nombreuses correspondances autographes du P. d'Alzon et d'autres religieux du XIXème siècle. Bien d'autres monuments de la capitale, notamment les édifices religieux, méritent également une visite-souvenir liée au parcours de vie des Fondateurs de l'Assomption, à commencer par Notre-Dame, Saint-Roch ou encore Saint-Eustache.

Lieux de mémoire (communautés assomptionnistes parisiennes au XIXème siècle).

Paris offre encore de nombreuses possibilités de visites, de souvenirs aux Assomptionnistes curieux de leur histoire. Signalons simplement celles qui figurent dans les textes du P. d'Alzon et ont joué un rôle important dans le développement historique de la Congrégation dans la capitale:

* Rue du Faubourg-Saint-Honoré, actuel n° 222 (ex-n° 234):

«Voici seulement une observation. Je voudrais que la maison fut louée sous le nom de l'abbé Charles Laurent, prêtre du diocèse de Nîmes, licencié ès-lettres. Pourriez-vous en attendant qu'il arrive, contracter pour lui? Ce serait une garantie pour le propriétaire, mais le pouvez-vous? Quant à moi, il serait très important que mon nom ne parût pas, à cause de ma famille qui va jeter les hauts cris. Je désire que la maison soit sous le vocable de saint Charles et s'ouvre le 4 novembre. Je trouverais des inconvénients à ce que nous eussions à Paris le même nom que vous, du premier coup. L'idée de saint Charles s'est présentée à moi tout à l'heure au moment de l'élévation. Ne pensez-vous pas que l'on ferait bien défaire prévenir M. Caire de Saint-Philippe du Roule? Je pense que nous sommes sur sa paroisse... Je ne voudrais pas de classes sur la rue; j'aimerais mieux en établir au premier. Hippolyte me parle d'une pièce donnant sur la rue. N'en pourrait-on pas faire un parloir? Il faudrait peut-être arranger celle-là un peu plus proprement. Tout doit être très simple, et je ne vois pas, après tout, pourquoi cette différence. Il me semble que les objets de literie pourront s'acheter plus tard, mais vous êtes plus experte que nous en ces matières. On attend ma lettre. En résumé, louez et traitez comme vous l'entendrez... ». Lettres, t. I, p. 53-54, à Marie-Eugénie de Jésus, le 4 juillet 1851.

* Auteuil (Eymès):

Avec l'installation des Religieuses de l'Assomption à Auteuil (grand couvent, 1857), le noviciat assomptionniste de Paris, installé provisoirement à la Thuilerie d'Auteuil (ancien château) allait gagner Clichy, avant de revenir s'établir le 8 octobre 1857, sous la direction du P. Picard, au n° 1 de l'avenue Eymès, dans ce même quartier d'Auteuil, non loin du couvent des Religieuses, dans une petite maison appartenant à un frère de Mère Marie-Eugénie de Jésus. Nous ne possédons pas de description précise des lieux qui ont aujourd'hui disparu, mais un aperçu de vie assez évocateur grâce à une correspondance du P. Picard :

« C'était une petite maisonnette dans la grande propriété d'Auteuil, écrit le P. Picard. Si quelque chose nous manque, ce n'est certainement pas la gaieté. Tous les jours à heures fixes, nous voyons poindre, à l'horizon de notre avenue, un religieux en calotte et en soutane, tenant d'une main une soupière et portant de l'autre un vaste panier; il traverse bravement tout Auteuil dans cet imposant appareil et nous arrive fier et heureux de notre bonheur; c'est le Fr. François-Marie [Laville], qui nous apporte notre dîner et ne craint pas de braver les quolibets des parisiens, qu'il s'arrange pour ne pas même entendre. Ces repas sont servis par les Religieuses qui pourvoient à tout et sont pour nous une vraie providence, pleine de bonté et de prévenance... Elles nous nourrissent, nous meublent et jusqu'ici ont payé notre loyer ». Lettres, t. II, p. 344 n. 2 (lettre du P. Picard, des 13 et 14 octobre 1857 au P. Galabert.

* Rue François Ier, n° 8 (XIXème s.).

La rue François Ier (VIIIème ar.) a été ouverte en 1861 dans un quartier qui a été

aménagé à partir de 1823. L'histoire de l'implantation assomptionniste dans cette rue remonte au temps du P. d'Alzon, soucieux après les essais de collèges parisiens (rue du Faubourg Saint-Honoré et Clichy), de trouver un lieu stable pour sa Congrégation dans la capitale, avec l'aval des autorités archiépiscopales pour une animation liée à une chapelle. Le terrain a été trouvé par le futur P. Vincent de Paul Bailly, venu à Paris au chevet de son père malade (1860), qui développa l'activité de presse rue Bayard à partir de 1873, de concert avec le P. François Picard. Ce dernier fit construire en 1873-1874, en arrière de la rue, un grand bâtiment en pierres, dit bâtiment Picard (noviciat, maison d'études). La chapelle primitive de 1862, petite et biscornue, où le P. Pernet dirigea Mère Fage vers la fondation des Petites-Sœurs et où le P. Picard accueillit la demande de vie religieuse de Mère Isabelle pour la fondation des Orantes, a été entièrement reconstruite sous le nom de Notre-Dame de Salut en 1898. Les religieux furent expulsés des lieux manu militari en 1880; novices et étudiants ne revinrent plus dans le bâtiment Picard. Les religieux actifs, journalistes ou animateurs d'œuvres, retrouvèrent couvent et chapelle deux ans après l'orage. En 1901, la condamnation et la dissolution de la Congrégation en France signèrent un départ de longue durée durant laquelle les locaux connurent des sorts divers (garde-meuble, locaux pour des apprenties de Bayard-Presses), la chapelle conservant son activité culturelle. Après la seconde guerre mondiale, le n° 8 de la rue François Ier devint à nouveau un lieu de vie assomptionniste, notamment pour l'animation des œuvres dites généralices. En 1969, la communauté du Cours Albert Ier (religieux journalistes) quitta les locaux de Bayard-Presses et revint vivre rue François Ier, tout en formant une communauté distincte. En 1980, pour des raisons d'urbanisme, tous les anciens bâtiments, chapelle comprise, furent rasés, les religieux répartis en divers lieux d'emprunt. Une partie du terrain fut vendue pour financer la construction d'une nouvelle résidence assomptionniste au n° 10, habitée depuis 1985. La statue de Notre-Dame de Salut, statue en pierre d'origine médiévale, achetée en 1855 chez un brocanteur pour le supérieur de Clichy, le P. Charles Laurent, restaurée à plusieurs reprises, a retrouvé sa place dans la chapelle après divers transferts liés à l'histoire mobile des religieux durant la période 1870-1920. Pour l'historique des lieux et des indications bibliographiques, on peut se reporter au chap. 29 de l'Anthologie Alzonienne, pp. 153-156 (Une bicoque à Paris) et aux nombreuses lettres de l'époque du P. d'Alzon (t. III).

* Clichy-la-Garenne (Pavillon Vendôme).

Cette cité française au nord-ouest de Paris [26. 700 habitants en 1880, 50. 100 en 2000], était alors un simple bourg maraîcher au XIX^{ème} siècle, où l'Assomption anima de 1853 à 1860 un collège dans les bâtiments de l'ancienne Aumônerie de France, pavillon Vendôme, rue du Landy n° 7 (XVII^{ème} siècle), dont le P. Laurent fut le valeureux supérieur. La cité a gardé aussi le souvenir du passage de saint Vincent de Paul comme curé des lieux au XVII^{ème} siècle. La mention de Clichy revient souvent dans les lettres du P. d'Alzon entre 1853 et 1860; on peut s'y reporter grâce à l'Index. Il visita plusieurs fois les lieux, y résida lors de ses séjours à Paris entre 1853 et 1860 et y tint des chapitres de Congrégation. La vente de Clichy par lots, vente décidée dès la fin des années 1850, permit

d'assurer l'achat de la rue François Ier, mais elle ne fut complètement réalisée qu'à la fin des années 1870, source de bien de litiges entre le P. d'Alzon et le P. Picard, le premier tenant à assurer la fondation matérielle de la Mission d'Orient promise au P. Galabert et le second soucieux d'affecter des créances à asseoir celle de la rue François Ier à Paris. Au XXème siècle, les lieux principaux (pavillon Vendôme) ayant connu des affectations très diverses servaient encore de siège à des associations caritatives ou sociales. La mairie de Clichy s'est préoccupée depuis de reprendre possession d'un bien patrimonial historique pour le mettre en valeur et le faire réhabiliter. Il ne reste rien de la chapelle où les PP. Pernet et Saugrain ont célébré leur première messe en avril 1858. La propriété à l'époque de l'Assomption allait jusqu'à la Seine. En 1968, une communauté assomptionniste éphémère s'installa à Clichy, Boulevard Jean-Jaurès n° 39 (animation pastorale scolaire, catéchèse). Elle fut fermée en 1969. Revenons au Clichy des origines dont le P. Siméon Vailhé s'est fait le chroniqueur:

« Pourtant le P. Charles Laurent trouva mieux et conclut l'affaire en deux ou trois semaines. Le maire de Melun possédait à Clichy, rue de Landy, le long de la Seine, un beau château qui avait servi de pavillon de chasse au roi Henri IV. Il y avait là près de huit hectares de terrain, avec de grandes allées de tilleuls, un parc seigneurial, un potager et un verger en plein rendement, enfin une prairie hors de l'enclos, en bordure de la rivière. Beauté du site, pureté de l'air, vastes proportions du domaine, convenance du bâtiment principal au but de l'œuvre, avec possibilité de l'agrandir, enfin modicité relative du prix, tout semblait réuni en sa faveur. Lettres et télégrammes s'échangeaient chaque jour, souvent plusieurs fois par jour, entre Paris et Nîmes, et le P. d'Alzon, qui désirait l'agrément des Sœurs, finit par laisser toute liberté au supérieur: la propriété fut achetée le 16 avril 1853... ». S. Vailhé, Vie du P. d'Alzon, t. II, pp. 70- 75.

* Sèvres, noviciat (14 rue Croix-Bosset).

Le chapitre de 1876 organisa la Congrégation en trois provinces, dont celle de Paris qui créa son propre noviciat, rue François Ier, dans le vaste bâtiment Picard de 1874. Une propriété construite à Sèvres fut offerte aux Religieux de l'Assomption à la fin de l'année 1877 pour devenir le noviciat de Paris hors de la ville. On en trouve mention dans les lettres contemporaines du P. d'Alzon. L'offre aurait été faite par une habituée de la chapelle rue François Ier, une Mlle de Mauroy. Sèvres était alors une petite commune de 7. 620 habitants en 1880, siège d'une célèbre manufacture de porcelaine [22. 500 habitants en 2000]. Par suite des événements politico-religieux de l'année 1880, les novices furent regroupés en Espagne, à Burgo de Osma en 1881. La localité de Sèvres a servi aussi par la suite de cadre de vie et d'apostolat pour une communauté d'Oblates [branche de Paris] et pour une communauté de Petites-Sœurs de l'Assomption. Les Religieux de la Province de Paris ont au XXème siècle animé un centre de mission ouvrière Saint-Etienne à Sèvres, avenue Division Leclerc, entre 1946 et 1964, communauté baptisée 'La Cloche' {Mémoire Assomptionniste, pp. 110-112). Revenons sur le Sèvres des années 1877-1880:

« Le noviciat vient d'avoir la joie de posséder, durant près de trois semaines, le T. R.P. d'Alzon, et de jouir tous les matins de sa parole, joie d'autant plus appréciée qu'elle avait été désirée et attendue plus longtemps. On sait que, l'année dernière, la mort de notre bien-aimé Pie IX avait obligé le Père à quitter Paris deux jours à peine après son arrivée. La nouvelle maison de Sèvres se prépare à recevoir les novices à la fin de ce mois. Une vaste chapelle s'élève auprès, elle sera grande, modeste et pauvre; mais on y priera bien, et la psalmodie des heures canoniales tout entières, que l'on y entendra chaque jour, sera un ornement et une richesse que beaucoup d'églises pourraient lui envier. La chapelle se trouvera au premier, et l'on y arrivera par un perron. Au rez-de-chaussée, seront un grand parloir, la salle du chapitre et une belle salle d'études. La salle d'études sera située précisément au-dessous du chœur; les novices auront le bonheur de pouvoir travailler tout près du Saint-Sacrement et de sentir Notre-Seigneur corporellement présent au-dessus de leur tête et veillant sur leurs travaux. Le temps exceptionnellement froid et pluvieux que nous venons de traverser a retardé le départ du TR.P. d'Alzon pour Rome, et il se trouve maintenant à Nîmes au milieu de nous ». D'après L'Assomption de Nîmes, 1er mai 1879, n° 33, p. 262.

Carnet d'Adresses.

Pour les lieux parisiens publics ou privés en extérieur, le pèlerin-touriste ne peut que se contenter des façades s'il n'a pas la bonne fortune de connaître des résidents ou amis des lieux.

Les églises en exercice sont ouvertes au public en journée. Pour d'autres édifices religieux (couvents, procures, résidences), un simple coup de fil précisant les motifs d'une visite peut ouvrir d'abord les portes, puis les cœurs, foi de témoin oculaire!

- * Communauté Assomptionniste Saint-Vincent de Paul, 10 rue François Ier 75 008 Paris. Tél. 01 53 60 30. Fax: 01 53 75 20 38.
- * Communauté assomptionniste provinciale, 79 avenue Denfert-Rochereau 75 014 Paris. Tél.: 01 44 41 40 00. Fax: 01 44 4140 39. @ assomption@bayard-presse.com.
- * Communauté généralice des Oblates de l'Assomption, 203 rue Lecourbe 75 005 Paris. Tél.: 01 48 28 24 96 ou tél et fax: 01 48 28 00 15.
- * Communauté généralice des Petites Sœurs de l'Assomption, 57 rue Violet 75 015 Paris. Tél.: 01 44 37 34 60. Fax: 01 45 77 68 63. @: assomptionpetitessœurs@wanadoo.fr
- * Communauté généralice des Religieuses de l'Assomption, 17 rue de l'Assomption 75016 Paris. Tél.: 01 46 47 84 56. Fax 01 46 47 21 13. @: assomption.service2@wanadoo.fr

De quelques paroisses et communautés religieuses à Paris:

- * Saint-Eustache. Place du jour 75 001. Tél. 01 42 36 31 05
(Marie-Eugénie de Jésus y a rencontré l'abbé Combalot, 1838)

- * Saint-Roch. Eglise 296 rue Saint-Honoré 75 001. Tél. 01 42 44 13 20 (presbytère). D'alzon a prêché dans cette église.
- * Notre-Dame des Victoires. Place des Petits-Pères 75 002. Tél. 01 42 60 90 47 presbytère 6 rue Notre Dame des Victoires. Service de l'église par les Bénédictines du Sacré-Cœur de Montmartre: tél.: 01 42 61 12 83). D'Alzon y a prêché et y a prononcé ses vœux privés.
- * Saint-Etienne du Mont. Place Sainte-Genève (presbytère 30 rue Descartes. Tél.: 01 43 54 11 79).
- * Congrégation du Saint-Esprit, 30 rue Lhomond 75 005. Tél. 01 47 07 49 09
- * Collège Stanislas, 22 rue Notre-Dame-des-Champs 75 006. Tél. 01 42 22 40 90.
- * Pères Maristes, 104 rue de Vaugirard 75 006. Tél.: 01 45 48 77 09.
- * Pères de Notre-Dame de Sion, 68 rue Notre-Dame-des-Champs 75 006. Tél.: 01 40 46 08 57.
- * Visitation, 68 av. Denfert-Rochereau 75 014. Tél.: 01 43 27 12 90.
- * Visitation, 110 me de Vaugirard 75 006 Paris. Tél.: 01 42 22 48 08.
- * Bibliothèque augustinienne, 3 me de l'Abbaye 75 006. Tél. 01 43 54 80 25.
- * Saint-Sulpice. Eglise 2 me Palatine 75 006 (presbytère 50 me de Vaugirard 75 006. Tél.: 01 42 34 59 60).
- * Eglise Saint-Ignace (Jésuites) 33 me de Sèvres 75 006. Tél.: 01 45 48 25 25. Communauté des Pères Jésuites 35 bis me de Sèvres, tél. 01 44 39 75 00.
- * Eglise Saint-Joseph des Carmes, 70 me de Vaugirard 75 006. Tél.: 01 45 48 05 16 (Sulpiciens). Compagnie de Saint-Sulpice, 6 me du Regard 75 006. Tél.: 01 42 22 38 45.
- * Congrégation de la Mission (Lazaristes) 95 me de Sèvres 75 006. Tél. 01 42 22 63 70.
- * Frères des Ecoles chrétiennes 78 A me de Sèvres 75341 Paris Cédex 07. Tél.: 01 45 67 04 98.
- * Missions Etrangères de Paris, 128 me du Bac 75 341 Paris Cédex 07. Tél.: 01 44 39 10 40.
- * Maison-Mère des Filles de la Charité, 140 me du Bac 75 340 Paris Cédex 07. Tél.: 01 45 48 10 13.
- * Sœurs de l'Enfant Jésus de Saint-Maur, 83 me de Sèvres 75 006. Tél.: 01 42 22 48 79.
- * Saint-Thomas d'Aquin. Eglise (1 me de Montalembert 75 007 presbytère. Tél.: 01 42 22 59 74).
- * Saint-Philippe-du-Roule. Eglise, 154 me du Faubourg-Saint-Honoré 75 008 (presbytère 9 rue de Courcelles 75 008. Tél.: 01 43 59 24 56).
- * Dominicains. Couvent de l'Annonciation, 222 me du Faubourg-Saint-Honoré 75 008 Paris. Tél.: 01 44 95 13 10 (chapelle) et 01 44 95 13 10 (communauté).
- * Pères du Saint-Sacrement, 23 av. de Friedland 75 008. Tél.: 01 40 76 30 30.
- * Maison Marie-Thérèse, 277 boulevard Raspail 75 014 Paris. Tél.: 01 44 10 85 00.
- * Clichy. Paroisse Saint-Vincent de Paul, 96 boulevard Jean-Jaurès. Tél. 01 42 70 03 50.

* Basilique Saint-Denis (4 bis, rue de Strasbourg: presbytère. Tél.: 01 48 20 20 98).

Les correspondances du P. d'Alzon mentionnent quelques adresses d'amis parisiens, dans le Paris de l'époque:

- La famille Bailly, rue des Fossés Saint-Jacques n° 11 bis (Place de l'Estrapade) et rue Madame n° 47.
- Eugène de La Goumerie, au 29 rue du Vieux-Colombier et au 67 rue de Grenelle.
- Luglien de Jouenne d'Esgrigny au n° 11 rue Duphot et au 51 rue Neuve-Saint-Augustin ou encore le 22 rue de la Ferme des Mathurins.
- Charles de Montalembert au 30 rue Cassette et au n° 38 rue Saint-Dominique.
- Augustin Bonnetty, au bureau des Annales de philosophie chrétienne, 23 rue Saint-Guillaume.
- Melchior Du Lac de Montvert, à l'Hôtel du Bon Lafontaine, 16 rue de Grenelle.
- Henri Gouraud, à l'Hôpital des Enfants malades rue de Sèvres n° 11 ou à l'Hôpital-Maternité rue de la Bourbe (près de l'Observatoire), Rue Cassette n° 9, au 45 ou 46 rue des Saints-Pères.
- L'abbé Combalot au 72 Rue de Vaugirard (Carmes) et au 98 de la Rue de Vaugirard.

Notre-Dame des Châteaux

Site et histoire

Le P. d'Alzon aux Châteaux

L'Assomption aux Châteaux

Saint-Sigismond, survie des Châteaux

Aux marches de la Savoie, le P. d'Alzon en Dauphiné

La Grande-Chartreuse, monastère

La Côte-Saint-André

Châtenay

Chalais

La Salette

Grenoble

Les Avenières

Miribel-les-Echelles

Carnet d'Adresses

Site et histoire de Notre-Dame des Châteaux.

C'est à Notre-Dame des Châteaux, piton rocheux au-dessus de Beaufort-sur-Doron (Savoie), que le P. d'Alzon a établi le 28 août 1871 le premier alumnat de la Congrégation et a fondé l'œuvre de Notre-Dame des Vocations.

Ce lieu lui avait été signalé par l'ex-Père Charles Désaire (1845- 1910), natif de Hauteluce. Les contacts pris avec l'évêché de Tarentaise ont permis de dégager un accord durable: les religieux en s'établissant à demeure y desserviraient le sanctuaire traditionnel voué à Notre-Dame et pourraient y établir un petit séminaire, laissant aux jeunes en fin d'études le choix d'opter entre une congrégation religieuse ou un diocèse. L'éducation y fut toute monacale, à la manière des anciennes écoles monastiques: vie autarcique et rude à la campagne en internat, recrutement en milieu populaire de nombre limité, formation classique avec apprentissage du latin, prière chorale utilisant le chant grégorien, travail intellectuel et travaux manuels au contact d'une petite communauté religieuse qui formait le seul encadrement, détachement par rapport au milieu familial, indépendance par rapport aux programmes scolaires étatiques, soutien financier d'un réseau de 'donateurs-bienfaiteurs', tels sont les ingrédients essentiels qui fixèrent pour longtemps la formule typique chère à l'Assomption désignée sous le néologisme d'alumnat, du latin *alumnus*: 'nourrisson' ou *aleo*: 'faire grandir, élever'. Elle allait durer presque un siècle et fournir nombre de prêtres séculiers et de religieux.

Ce premier établissement, situé à une altitude de presque mille mètres, fut marqué au départ par une certaine pauvreté et même une évidente rudesse dûes au milieu naturel. Notre-Dame des Châteaux, site médiéval où les Seigneurs de Beaufort avaient aménagé contre les incursions sarrazines une forteresse défensive dont il restait encore quelques tours plus ou moins ruinées, avait connu des heures glorieuses et tristes. De sa longue histoire dont seul avait subsisté tant bien que mal le petit sanctuaire, retenons quelques épisodes plus récents que le P. d'Alzon ne pouvait ignorer:

« En 1536, Jacques de Savoie-Nemours avait offert aux Dominicaines expulsées de Genève par la Réforme protestante, ce manoir retiré. Elles n'y restèrent que deux ans, mais les Dominicains d'Annecy continuaient à desservir la chapelle. En 1614, ce furent ceux de Chambéry qui prirent la relève et y établirent le vicariat de Notre-Dame de Beaufort. Dans les années 1770, les frères firent construire sur ce site quinze oratoires consacrés aux mystères du Rosaire ».

Après l'expulsion des Dominicains sous la Révolution, les bâtiments sécularisés, d'abord laissés à l'abandon, purent être à nouveau réunis par un ancien moine, Dom Claude Bal, dont le premier souci était de préserver le patrimoine religieux du site. En novembre 1837 il en fit donation au séminaire de Tarentaise. C'est ainsi qu'un chanoine professeur, l'abbé Antoine Martinet (1802-1871), y élut domicile, y vécut en ermite une trentaine d'années et y composa des traités de théologie. La tradition veut même qu'il y reçut un jour Louis Veuillot, comme lui apologiste et amoureux du passé chétien.

Les Assomptionnistes ne voulurent en un sens que reprendre une tradition que les malheurs des temps n'avaient pu effacer, Ils firent plus cependant en construisant dès 1873 un nouveau bâtiment d'habitation, au bas du mamelon qui porte le sanctuaire, en canalisant une source d'eau potable à partir de la montagne voisine, captée sur le flanc du Signal de Bisanne et traversant en siphon la dépression intermédiaire, en taillant à la place d'un sentier muletier acrobatique une voie d'accès carrossable, travaux dirigés et servis par l'énergique et admirable Frère Polycarpe Hudry (1834-1912), moins heureux il est vrai dans les essais de formation de frères convers. La propriété étendue en bois et prairies permettait aussi quelques cultures et un peu d'élevage d'auto-subsistance à partir de chalets d'alpage. La fonction religieuse du site ne fut pas oubliée, un mouvement de pèlerinages au sanctuaire fut encouragée, des liens amicaux avec le clergé local noués.

Malgré quelques grincements avec l'évêque de Tarentaise, Mgr François Gros (1801-1883), démissionnaire en 1873, et son successeur Mgr Charles-François Turinaz (1838-1918), transféré à Nancy dès 1882, une situation de compromis l'emporta qui ne troubla plus la quiétude des lieux. Notre-Dame des Châteaux prospérait et ses contingents allaient permettre la fondation d'autres alumnats, faisant de la souche une cellule-mère féconde comparée à un berceau: Arras, Nice, Nîmes. L'autorité académique prévenue avec un peu de retard pour l'ouverture scolaire se montra sinon bienveillante, du moins' compréhensive, un prêtre séculier bachelier, ami de la Congrégation, faisant office de Directeur, l'abbé Auguste Silvestre (+ v. 1918), qualifié 'd'Assomptionniste du dehors'. En 1880, lors de l'application des lois Ferry, l'alumnat de Notre-Dame des Châteaux ne fut ni inquiété ni perquisitionné.

Le P. d'Alzon aux Châteaux.

Il y a au cours de l'année terrible 1871, marquée par la guerre franco-allemande, la défaite de la Commune et la prise de Rome par les Piémontais, une halte favorable dans la chronologie du P. d'Alzon, son fameux premier séjour fondateur au sanctuaire de Notre-Dame des Châteaux en août 1871, au cours duquel il inaugura le premier alumnat de la Congrégation. Le P. Charles Désaire alors assomptionniste, natif de Hauteluce, s'était entremis pour lui faire connaître l'existence de ce haut lieu, quasi abandonné après les années d'ermitage de l'abbé Martinet. Tout séduit le P. d'Alzon à la vue de ce nid d'aigle. Depuis longtemps les religieux insistaient pour un contact vocationnel de l'Assomption auprès de classes plus populaires que celles des collèges. Des essais analogues, apparentés aux écoles monastiques du Moyen-Age, dont celui du P. Foresta jésuite, avaient déjà vu le jour. Les PP. Halluin et Pernet montraient dans leurs engagements sociaux une vie pleine de promesses: rechristianiser ab origine le peuple, en offrant à la jeunesse du milieu populaire une porte d'accès adaptée aux formes d'engagement et de dévouement dans l'Eglise. Le P. d'Alzon franchit le pas et sut partager son enthousiasme:

« Ma chère fille, je veux que la première lettre de Notre-Dame des Châteaux vous soit adressée. Figurez-vous que de ce mamelon, auprès duquel le Coq n'est qu'une taupinée, on a vue sur quatre vallées admirables: au midi, une longue lignée de sapins,

distante de Notre-Dame de sept à huit kilomètres; derrière, un pic en pain de sucre derrière lequel, ce soir, la lune nous faisait l'effet d'un voleur; à droite, la magnifique vallée de Villars et d'Albertville, dont le fond est sillonné par le Doron; un peu à droite, la vallée d'Araïches, terminée par ces montagnes à neiges éternelles - hier, j'ai voyagé avec une bonne fille qui y garde 170 génisses - on en voit encore en ce moment; plus à droite, Beaufort et des sapins et des sommets neigeux et des formes de montagne incomparables; enfin, au Nord, la vallée de Hauteluce. Et tout cela admirable, splendide.

Si nous achetons les Vanches, il faut absolument y venir. J'ai dit ce matin la messe pour le Pape, jour où il accomplit les jours de saint Pierre. Demain, j'inaugurerai votre neuvaine, puis le P. Pierre [Descamps] la terminera. Mais quelle végétation! Des sapins, des prairies, des bois immenses! Du lait! Un appétit! Je pense que l'on pourra bientôt commencer à recevoir les enfants. Cette année, une douzaine; puis un peu plus, puis on bâtera, s'il le faut. Priez bien pour que Dieu bénisse notre bonne volonté et aussi pour qu'il l'augmente... » . Lettres, t. IX, p. 165, lettre du 23 août 1871 à Louise Chabert. Anthologie Alzonienne, chap. 42, pp. 221-224.

Ce premier séjour aux Châteaux (23-28 août 1871) fut suivi d'un second en août 1875 (2 août-3 septembre), tout aussi enthousiaste si l'on en croit ces lignes: « *Quel dommage, écrit-il le 3 août 1875 à Mère Correnson, que vous ne puissiez pas jouir des belles montagnes, du bon lait, de l'eau gazeuse et de la foi des paysans et des paysannes! Quoi qu'on en dise, les Pyrénées ne sont rien auprès des Alpes, et cela commence entre Valence et Grenoble. Je vais bien prier pour que la SainteVierge vous donne avec la santé la sainteté...* ». Lettres, t. XI, p. 174. L'œuvre était bien lancée et déjà le P. d'Alzon pensait à l'avenir: « *Décidément le bâtiment nouveau sera prêt pour novembre, au plus tard. Ce sera très bien, étant donné qu'on mettra le dortoir et la lingerie au second. Les Frères convers eux-mêmes pourront y loger. Dans tous les cas, ils auront le dortoir actuel. La place de la future chapelle est trouvée, au pied de la tour du prince de Beaufort. Une magnifique plateforme s'étendra devant, et la porte tournée du côté des Villars permettra, les jours de pèlerinage, de dire la messe au haut d'un perron très utile pour le nivellement du terrain...* ». Lettres, t. XI, p. 188-189. En effet en cette année 1875, le P. d'Alzon pouvait constater que ses fils, en plus de la restauration des bâtiments du haut liés à la chapelle, avaient construit sur le terre-plein du bas à partir de 1873 un important corps central, entre la tour ronde et la tour carrée, pour abriter plus à l'aise les nouveaux contingents d'albumistes plus fournis. Les lieux l'inspiraient toujours autant, les 'six cruches du départ' avaient débordé jusqu'à Nîmes, Arras et Nice, trois fondations faites à partir des Châteaux dès 1874.

« Je suis, ma chère cousine, dans la vallée de Beaufort, sur un pic détaché des montagnes qui m'entourent, pourtant à 1000 mètres au moins au dessus du niveau de la mer; mon peuple qui me soigne avec les plus pieuses intentions, m'avait mis au dessus de la cuisine qui fume par la fenêtre. Je ne pouvais ouvrir celle de ma chambre, sans avoir la fumée et la chaleur de la cuisine. Aujourd'hui ils ont découvert que je serais bien ailleurs, mais ils sont si bien intentionnés! J'ai 18 gamins très intelligents ayant tous la vocation du

martyre, sauf deux qui préfèrent être curés... ». Lettres, t. XV, p. 273-274. A Madame Paulin de Malbosc, 21 août 1875.

Dernier écho d'un témoignage de vie en direct de Notre-Dame des Châteaux, de la part du Fondateur, malgré son envie de gravir à nouveau les pentes du sanctuaire. Il gardait des liens d'affection avec les alumnistes, leur écrivant des lettres collectives et les encourageant de toutes les forces de son âme, sachant que celles du corps ne lui permettraient plus une nouvelle ascension de sa colline bien-aimée.

L'Assomption aux Châteaux.

De 1880 à la fin du XIX^{ème} siècle, l'alumnat poursuivait tranquillement sa route. Il n'en fut pas de même à partir de l'offensive anti-congrégationniste de 1899. Les religieux sur place, le P. Eugène Monsterlet (1866- 1922), supérieur, le P. Cyprien Gouelleu (1873-1930), économe, l'abbé Silvestre, directeur, le P. Xavier Marchet (1872-1933), mandaté expressément, luttèrent pied à pied contre les tribunaux de 1900 à 1903; mais même sécularisés et placés sous la juridiction de Mgr Lucien Lacroix (1855- 1922), l'évêque républicain de Tarentaise qui menait double jeu, ils ne purent sauver le nid d'aigle de la Congrégation. La mort dans l'âme, ils descendirent une dernière fois de la colline enneigée, le dimanche 20 décembre 1903, après une ultime visite à la chapelle. Un graffiti rageur en souilla longtemps le mur: *'Tes fils te vengeront'*. Le départ en voiture de Beaufort pour la gare d'Albertville fut réconforté par des marques de sympathie de la population. Le chemin de fer au lendemain parcourait la plaine de Turin, comme à la recherche du nouveau gîte, la Villa Gentile de Mongreno (4 km. au sud-est de Turin). Notre-Dame des Châteaux allait retomber dans sa solitude pour une vingtaine d'années.

Saint-Sigismond, survie des Châteaux.

L'Assomption renoua, à partir de l'alumnat de Saint-Sigismond, en 1920, avec les Châteaux, les fils d'une histoire tourmentée et héroïque, là où les souvenirs s'estompent aux portes de la légende.

Après la première guerre mondiale en effet, les Assomptionnistes comme nombre de congrégations chassées du sol français à partir de 1901, avaient en quelque sorte reconquis subrepticement un droit au sol par la dette du sang. C'est ainsi qu'une opportunité permit d'envisager une nouvelle implantation savoyarde à quelque vingt km de Beaufort, au niveau de la plaine de l'Isère, à Saint-Sigismond, près d'Albertville.

L'alumnat Notre-Dame prenait en quelque sorte le relais des Châteaux dans un site moins pittoresque sans doute, mais au climat plus attrayant. Le domaine avait appartenu à une famille Dubois avant de passer dans les mains de plusieurs prêtres du diocèse et pour finir au chanoine Garni, ancien alumliste, prêtre incardiné au diocèse de Paris, paroisse Saint- Eloi. Mgr Biolley, évêque de Tarentaise, autorisa la transaction et la fondation d'un nouvel alumnat, sachant combien son diocèse était redevable à l'apport vocationnel des

alumnats. Notre-Dame ouvrit ses portes le 4 janvier 1918. Le 31 août 1921, on retourna avec joie sur la colline des Châteaux où quelques 'anciens' évoquèrent à loisir leurs souvenirs, dont le P. Maubon. Peu à peu grâce à l'aide des prêtres de Faverges, le domaine des Châteaux fut racheté. Une société propriétaire se constitua selon les dispositions de la loi 1901. Le P. Marcellin, économe de Saint-Sigismond, se dévoua pour remettre les lieux en état au mieux de ses moyens et Notre-Dame des Châteaux pût ainsi reprendre aux belles journées de l'été ses activités d'antan.

Les bâtiments de l'alumnat construits en 1873 ont été rasés pour des questions de sécurité en 2001. Ils avaient servi après la seconde guerre mondiale de lieu de promenade pour les alumnistes de Saint-Sigismond aux fêtes de Pentecôte et ils hébergèrent une vingtaine d'années une colonie de vacances de Bourges, durant l'été. Un ancien chalet-étale sur la bordure du terre-plein central a été transformé et agrandi, permettant une habitation estivale. La tour ronde a été couverte par protection d'une plateforme en béton, un escalier intérieur adossé à la muraille permet l'accès en terrasse. Quant au bâtiment du haut, en dehors du sanctuaire restauré, il comprend une surface d'hébergement pour une dizaine de personnes. Dans les années 1950 et 1960, le scolasticat de Valpré et l'alumnat de Miribel y ont organisé des camps d'été. Les lieux étaient d'un confort relatif, disons alpestre. A partir de l'années 1974, grâce à un legs important de la famille Bouvetier de Marseille au P. Ephrem Gelly (1913-1994) et grâce au dynamisme de M. Currivan, les lieux sont remis en état, rénovés, rafraîchis pour permettre à la famille de l'Assomption de goûter dans un cadre unique aux joies de la montagne.

Ne quittons pas la région de Savoie sans mentionner une localité qui tenait au cœur du P. d'Alzon, à la fois pour des raisons familiales et spirituelles, Thorens, patrie de la famille des Roussy de Sales et berceau de saint François de Sales. Il voulut honorer les lieux de pèlerinages fervents, comme nous le spécifient deux de ses Lettres, t.'une du 23 juin 1850 (à la Supérieure de la Visitation d'Avignon) et l'autre du 14 septembre 1854 (à Mère Marie-Eugénie de Jésus):

« *Je pars sous peu pour Thorens, le château de st François de Sales. J'espère visiter Annecy...* ». Lettres, t. XV, p. 37.

« *J'arrivai à Annecy dans la nuit du 5 au 6 [septembre 1854], je dis la messe au tombeau de saint François. Le soir, après avoir dîné chez l'évêque qui m'accueillit parfaitement, j'allai à Thorens et j'ai pu dire la messe, le 7, et le jour de la Nativité, dans la chapelle bâtie sur l'emplacement de la chambre où. est né saint François de Sales. C'est là où il me semble que j'ai commencé à me convertir tant soit peu. Je vous fais grâce du reste de mon voyage* ». Lettres, t. I, p. 459.

Son évêque, Mgr Plantier, ne fut pas en reste puisque, bien qu'âgé et malade, il se rendit également en juillet 1874 à Thorens. Le P. d'Alzon connaissait bien pour sa part l'esprit salésien qu'il appréciait particulièrement. Son amour pour la personne et l'action pastorale du saint évêque de Genève, a été comme renforcé à partir de la question protestante. On sait que c'est sous le patronage de saint François de Sales qu'il fonda avec Mgr de Ségur l'Association du même nom dont l'un des buts marqués était la lutte anti-protestante.

Le P. d'Alzon n'a jamais entrepris de circuit touristique systématique des régions françaises. Son agenda était commandé par des impératifs la plupart du temps d'ordre pastoral et apostolique. Cependant cet homme de relation et d'amitié savait aussi combiner l'utile à l'agréable. Il profita de son voyage en Franche-Comté en juillet 1843 pour franchir la frontière franco-suisse, se rendre à Pontarlier, Berne, Fribourg et Lucerne. De là il gagna Strasbourg, mais nous n'avons pas conservé de correspondance détaillant son itinéraire ou faisant état de ses impressions. De même il eut plusieurs fois le désir de visiter la Bretagne et de saluer des amis de jeunesse à Nantes (de la Gournerie et d'Esgrigny), mais il ne semble pas qu'il ait pu donner suite à ce projet.

Par contre il est une région, en dehors du Midi, que le P. d'Alzon a traversée à plusieurs reprises, pour des motifs indépendants, le Dauphiné. Nous en donnons ici un bref aperçu.

Le monastère de la Grande-Chartreuse.

La vie cartusienne a exercé un attrait certain sur le P. d'Alzon, même si nous sourions comme son compatriote l'abbé de Tessan sur ses velléités déclarées d'entrer un jour à la Chartreuse.

Le monastère de la Grande-Chartreuse, situé dans le massif du même nom [Cartusia] et fondé comme berceau de l'Ordre des Chartreux en 1084 par saint Bruno, avait connu le sort de tous les ordres religieux à la Révolution. Ses bâtiments qui dataient du XVII^{ème} siècle (Dom Le Mas-son) avaient été plus ou moins abandonnés, malgré la surveillance discrète d'un moine caché dans les environs, Dom Coutarel. En 1814, la vie conventuelle put reprendre normalement selon les coutumes de l'Ordre, dans la solitude, la prière et le retrait du monde. Mais les lieux étaient devenus très prisés, à la mode romantique, et ils furent même visités par nombre de célébrités de l'époque, malgré les consignes sévères de la clôture monastique et un accès topographique plus que Spartiate

Emmanuel d'Alzon fit le projet dès 1831 d'y faire un séjour: « *Un caprice méfait entrevoir comme une chose sublime d'aller passer six mois à la Grande-Chartreuse, seul avec Dieu, les arbres et les religieux muets* », mais il avait aussi la loyauté de reconnaître en son for intérieur que la Trappe ou la Chartreuse ne lui convenait que fort peu. Il mit son désir d'une visite des lieux en application lors de son retour d'Italie en 1835: « *Je vais à Turin et, de là à Chambéry, et puis à Grenoble, puis à la Grande-Chartreuse, puis à Nîmes et puis à Lavagnac* » écrit-il à sa sœur le 18 juin 1835. Rien ne permet de confirmer ou d'infirmier cette décision.

Ce qui est certain, c'est que P. d'Alzon fut lié avec l'un des Supérieurs Généraux de l'Ordre, Dom Roch Bouissinet, son compagnon d'études au séminaire de Montpellier en 1833, mort prieur du monastère. L'album de Notre-Dame des Châteaux dut beaucoup à la générosité de l'Ordre lors de son ouverture et par la suite, de même, l'album de Miribelles-Echelles. Le P. Emmanuel Bailly frappa plus d'une fois à la porte du monastère pour demander des secours à l'Ordre dont la tradition de générosité, alimentée ou pourvue par les revenus forestiers et les célèbres produits alcoolisés (élixir et Chartreuse) est bien attestée dans toute la région.

La Côte-Saint-André et Châtenay.

La Côte-Saint-André n'était au XIX^{ème} siècle qu'une modeste ville ou mieux qu'un gros bourg agricole de l'Isère dans la vallée de la Bièvre, que la future célébrité d'un de ses habitants, le musicien Berlioz, n'avait pas encore tirée de l'anonymat. La maison natale du musicien aujourd'hui transformée en musée, n'attirait sans doute pas les foules à cette époque et la notoriété de l'enfant du pays agissait certainement plus les têtes musicales de la capitale que les solides paysans de la Bièvre. Le diocèse de Grenoble animait à La Côte-Saint-André un petit séminaire drainant les vocations cléricales des villages alentour réputés pour leur ferveur et pratique religieuses. C'est pourtant ce lieu dont fit choix l'abbé Combalot en août 1838 pour former la future Mère Marie-Eugénie de Jésus aux us et coutumes de la vie religieuse, après un premier essai chez les Bénédictines à Paris. L'abbé prédicateur, missionnaire apostolique, connaissait bien La Côte-Saint-André pour y avoir fait lui-même son petit séminaire. Un peu à l'écart du centre, une communauté de l'Ordre de la Visitation y avait vu le jour après les troubles de la Révolution, en 1807, conjuguant vie de moniale et vie d'enseignante selon la formule du temps. Les prieures, Mères Marie-Laurence Coche (cédée à Voiron) et Marie-Thérèse Mar monnier, passaient pour des femmes supérieures. Il ne reste pas grand'chose aujourd'hui, en dehors de la massive église fortifiée du bourg, des halles et de l'ancien château médiéval, comme témoignages d'animation de cette période. Le petit séminaire a migré depuis longtemps à Montgontier avant d'être lui-même transformé en maison de retraite pour le clergé diocésain; la Visitation de La-Côte-Saint-André qui a fusionné par la suite avec celles du May à Voiron et de Mâcon (1970) a été aménagée en structure scolaire. Les bâtiments actuels ne laissent pas deviner son ancienne affectation.

Quoi qu'il en soit de ces évolutions, La Côte-Saint-André et le village voisin de Châtenay, pays natal de l'abbé Combalot, furent le cadre de la première rencontre entre Marie-Eugénie de Jésus et l'abbé d'Alzon en octobre 1838. Le missionnaire apostolique qui était très fier de sa protégée aménagea l'entrevue. D'Alzon qui était à Lyon pour prêcher une retraite aux Sœurs de Marie-Thérèse, fit le déplacement en diligence sur la ligne Lyon-Grenoble. Mlle Milleret dût s'y prêter de bonne grâce sans doute, au domicile même de la famille Combalot dont la maison existe toujours, propriété d'un taxidermiste qui n'était pas peu fier de me montrer encore en 1994 une vieille cloche sauvée d'un oratoire en ruines.

La scène de cette rencontre nous a été conservée par des notes dues à Sœur Marie-Thérèse de Commarque, lors d'une conversation à Nice du P. d'Alzon venu se reposer chez les Religieuses durant l'hiver 1874, d'après Les Origines de l'Assomption, L I, p. 167 et suivantes:

« J'ai connu l'abbé Combalot à Lavagnac, chez mon père. En 1838, il y fit un court séjour pendant lequel il me parla de son projet de fonder un nouvel ordre religieux pour l'enseignement des jeunes filles. Il me dit qu'il avait rencontré pour cela une personne d'une intelligence supérieure: en trois mois elle avait appris le latin, traduisait Virgile d'une manière étonnante et avait écrit un traité remarquable sur l'éducation; il n'y avait certainement pas en Europe une femme qui pût lui être comparée: 'Je vous la ferai voir, me disait-il, car il la considérait comme sa propriété... Le lendemain de mon arrivée à

Châtenay, le P. d'Alzon, se promenant le matin avec son ami, aperçut au détour d'une allée une jeune personne qui marchait les yeux baissés, en récitant son chapelet. Il fut frappé de sa tenue digne et recueillie et du grand air de modestie qui l'enveloppait tout entière. C'est elle dit M. Combalot. Au déjeuner, le Père se trouva à côté de Mlle Miller et; mais celle-ci restait silencieuse, au grand regret de l'abbé Combalot qui aurait voulu que son ami pût juger par lui-même du charme de conversation dont il lui avait parlé. Par quelques questions adressées à Eugénie, il la force à se mêler à la conversation, et elle le fait avec tant de réserve et de naturel que le P. d'Alzon ne peut s'empêcher de reconnaître que son ami n'a rien exagéré.... Il fut convenu que nous irions faire un pèlerinage à une chapelle qui se trouvait sur une montagne peu éloignée. Je fus frappé de l'admirable expression de votre Mère en récitant son chapelet le long du chemin; et je me disais que c'était là une personne sérieuse qui ne se donnerait pas à demi. J'eus avec elle plusieurs conversations très graves qui me confirmèrent de plus en plus dans la conviction qu'il y avait en elle l'étoffe d'une fondatrice. Toutefois, lorsque M. Combalot me fit part de ses projets et me dit qu'il fallait que les choses allassent rondement et franchement, j'avoue que je fus saisi d'épouvante au sujet de votre pauvre Mère, et, me tournant vers M. Combalot, je lui dis que je ne connaissais qu'un obstacle à son oeuvre. 'Et lequel?' me dit-il. 'Vous-même, mon cher ami'... ».

Le voyageur qui n'est pas trop pressé fera le détour par l'église du village. Elle a été construite au XIX^{ème} siècle grâce aux prédications et aux libéralités de l'abbé Combalot. Ce dernier, mort sur le pavé à Paris en 1873, avait demandé dans son testament que son corps soit inhumé au pied de l'autel de son village natal, intention qui fut respectée. Un vitrail de l'église montre l'abbé Combalot offrant l'église au Seigneur.

Chalais.

Sur un rebord du massif de Chartreuse, au-dessus de Voreppe, Chalais est une ancienne abbaye de l'Ordre du même nom fondé en 1101. Le monastère est passé à l'Ordre de la Chartreuse.

Pendant sa prédication du carême à Grenoble en 1844, le Père Lacordaire apprit que l'ancienne chartreuse de Chalais était à vendre. Il tomba amoureux de ce site monastique et romantique du massif de la Grande-Chartreuse. Il l'acheta pour y installer le noviciat français, qui était toujours en Italie à l'époque. Il comptait sur cette acquisition pour pouvoir restaurer pleinement la province dominicaine en France. Il réussit et le couvent de l'immaculée Conception à Chalais fut en effet le noviciat jusqu'à son transfert à Flavigny (Côte d'Or) en 1848, et puis couvent d'études. Il fallut se rendre compte que la situation géographique de Chalais ne se prêtait pas idéalement à cette fonction. Lacordaire racheta alors Saint-Maximin en vue d'y transférer à nouveau le noviciat. En 1881, les Dominicains abandonnèrent cette implantation à Chalais et vendirent les bâtiments à des particuliers. D'après Beaumont et Bédouelle, Des lieux dominicains, p. 253.

Le P. d'Alzon, alors en pleine création de la Congrégation et lui-même en temps de noviciat, vint faire à Chalais sa retraite annuelle à partir du 18 septembre 1847, dans l'espérance aussi d'y rencontrer le célèbre dominicain. Le P. Lacordaire était alors malheureusement absent, le P. d'Alzon dut se contenter du maître des novices de l'époque, le P. Danzas: « *Après un moment de désappointement, écrit-il, j'ai été bien aise que les choses se soient arrangées ainsi, car j'ai été enchanté de mes relations quotidiennes avec le P. Danzas, cet excellent Père qui m'a fait faire ma retraite* ». Quelques notes de cette retraite du P. d'Alzon ont été conservées; elles ont été publiées dans les *Ecrits Spirituels*, pp. 799-802, pages auxquelles le pèlerin peut toujours se reporter. Retenons-en les conclusions ou résolutions toujours d'actualité:

« 1° *Me tenir le plus possible aux pieds de Jésus-Christ dans la prière.*

2° *M'exercer à être en tout son instrument.*

3° *Le manifester autant que je pourrai dans toutes mes actions.*

4° *Me laisser guider surtout par son amour.*

5° *Etre très patient envers moi et envers les autres, de même que Jésus-Christ l'est envers moi. Me tenir le plus possible dans la possession de moi-même.*

6° *Application au bréviaire, plus de dévotion à mes patrons et à ceux de l'Association ».*

Dans sa lettre à Mère Marie-Eugénie de Jésus du 29 septembre, depuis Chalais, le P. d'Alzon écrit:

« *Vous ne vous attendez pas, je pense, à une description de Chalais, abrité par ces immenses rochers et ombragé par les plus beaux bois* » d'après *Lettres*, t. XIV, p. 369 et je commentais déjà en 2003 en bon connaisseur des lieux que cela était bien dommage pour le lecteur et le visiteur d'aujourd'hui, car la position de Chalais offre des perspectives admirables sur le coude de l'Isère, la cuvette de Grenoble, le bec de l'Echaillon, le Voironnais, la dent de Moirans et le col de La Placette. Une agréable promenade depuis le monastère conduit à travers de frais sous-bois à un éperon rocheux en surplomb d'où une vue plongeante sur toute la vallée ne peut laisser aucune âme insensible aux beautés de la création.

Depuis les années 1962, les bâtiments restaurés et développés dans un site naturel exceptionnel abritent une communauté dominicaine féminine. En effet Chalais fut racheté par les moniales dominicaines d'Oullins (Rhône) qui souhaitaient quitter la banlieue lyonnaise trop bruyante. Elles s'y installèrent toutes en novembre 1965 dans un premier temps dans l'ancienne hôtellerie (maison Lacordaire) et elles firent construire un nouveau monastère adapté à leurs besoins. En 1966, elles y accueillirent la communauté de Chinon dont le monastère fut fermé. L'église abbatiale Notre-Dame de Chalais, elle aussi entièrement restaurée dans sa belle simplicité romane, ne comporte plus qu'une travée sur les quatre primitives, l'ancienne nef s'étant écroulée au temps des guerres de religion. Dans le jardin, une statue du Père Lacordaire rappelle sa vie dominicaine à Chalais en 1844.

La Salette.

Par Grenoble, Pont-de-Claix, Vizille et La Mure-d'Isère (patrie de saint Pierre-Julien Eymard, autre contemporain du P. d'Alzon), l'automobiliste atteindra le village de La Salette par une route très sinueuse, à travers selon Claudel un 'pays en deuil avec ces profondes avenues de schiste noir, ces retours plis sur plis autour d'une roche âpre et crue, un air glacé et tranchant, des maisons d'une pauvreté sinistre avec leurs fenêtres toujours petites'. Le décor est planté, sans doute celui qu'a connu le P. d'Alzon le 23 ou 24 juillet 1858 lors de son pèlerinage sur les lieux en compagnie de Mlle Joséphine Fabre, sa bienfaitrice de l'heure.

Là non plus, il ne nous a pas laissé de notes de voyage et d'impressions de pèlerinage. On sait seulement que ce projet date de 1857: « *Je veux de tout mon cœur aller avec vous [Joséphine Fabre] à La Salette, mais je ne puis encore en préciser l'époque* » Lettres, t. II, p. 302 et n. 2. Le projet se mit en place l'année suivante selon une autre mention à la même correspondante du 5 juillet 1858, d'après Lettres t. II, p. 475 et n. 1: « *Vous voyez que j'ai raison de dire que je ne sais pas ce que je ferai. Ce sera le 24 ou le 28 juillet que je pourrai être à La Salette* ».

Rappelons brièvement les faits à l'origine du pèlerinage de La Salette: Au hameau des Ablandins, Maximin Giraud onze ans et Mélanie Calvat (dite Mathieu, du surnom du père) quinze ans étaient domestiques quand la Vierge leur apparut, une première fois, au soir du 19 septembre 1846, près du ravin de la Sézia. Elle leur confia un douloureux message: '*Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir*'. D'autres révélations faites à Mélanie suscitérent par la suite de violentes polémiques, l'Eglise allant jusqu'à interdire toute publication et commentaires de ce qui fut appelé le 'secret de Mélanie'. Le Curé d'Ars qui rencontra Maximin Giraud, d'abord opposé au fait de La Salette, le propagea à la suite de preuves reçues mystiquement. Mgr Philibert de Bruillard, évêque de Grenoble, en date du 19 septembre 1851, autorisa après une longue enquête la construction d'un sanctuaire à la Vierge sur la montagne et publia un mandement célèbre proclamant la réalité des faits. La première pierre du sanctuaire fut posée le 25 mai 1852 et bénite par Mgr Chatrousse, évêque de Valence. Une basilique fut construite de 1852 à 1861 dans le style romano-byzantin, à 1. 771 m. d'altitude. Une statue fut couronnée solennellement en août 1879, vingt-mille personnes passant la nuit en prières sur la montagne. Des statues évoquent en plein air des scènes de l'apparition, avec au pied de la Vierge qui pleure une fontaine miraculeuse. En 1858 fut créée la Congrégation des Missionnaires de La Salette. Le site demeure grandiose dans sa nudité naturelle, au pied du Mont Gargas, mais est resté dépouillé. Une hôtellerie rénovée et agrandie au XXème siècle accueille les pèlerins et propose des animations.

Le P. d'Alzon a donc attendu une dizaine d'années pour faire connaissance avec les lieux. Il donna plus tard, en 1868, un commentaire personnel plus que réservé, par comparaison avec ses impressions de Lourdes: « *Si je le pouvais, je favoriserais cette dévotion [à Notre-Dame de Lourdes], Au lieu que La Salette m'a laissé, je ne sais pourquoi, incrédule ou du moins sec et dur, Lourdes m'a apporté je ne sais quel parfum*

de paix, de confiance et d'espoir que je me convertirai quelque jour ». Lettres, t. VII, p. 134. C'est sur cette montagne de La Salette que fut créé le Bureau des pèlerinages en 1872 et expérimentée la ferveur des premiers pèlerinages collectifs diocésains et inter-diocésains. La Salette est peut-être le seul pèlerinage où il n'y ait pas l'appareillage commercial habituel aux centres semblables. C'est un haut lieu comme coupé du monde, comparable au Thabor ou au Sinaï. Son isolement même l'a préservé des touristes et des simples curieux. Et pourtant, depuis, des millions d'hommes et de femmes y sont montés, parfois pieds nus, chantant cantiques et litanies. Tout cela parce qu'un jour de septembre 1846, deux enfants incultes, médiocres, guère édifiants en somme, qui ne sont pas devenus des saints - loin de là! - ont rencontré une femme vêtue en paysanne qui leur parla en patois de pommes de terre gâtées et de blé qui risquait de pourrir. C'est là l'énigme de La Salette, son étrangeté, une disproportion criante entre sa gloire universelle et l'apparente banalité des faits. Un religieux du sanctuaire avait coutume de s'exclamer cent-vingt ans après les faits: « *Je ne sais pas si Notre-Dame est venue ici, mais je sais qu'Elle y est maintenant et qu'Elle n'en descendra plus...* ».

Grenoble.

La capitale du Dauphiné s'est trouvée plusieurs fois sur le passage du P. d'Alzon. Ce fut déjà l'une de ses étapes au retour d'Italie en juin- juillet 1835 comme jeune prêtre, mais la ville ne lui fut pas particulièrement familière si l'on en juge du moins par la faiblesse des occurrences dans sa correspondance. Nous ne lui connaissons qu'une relation importante, celle de Mgr Ginoulhiac, son ancien professeur au séminaire de Montpellier devenu évêque du diocèse de Grenoble en 1853 jusqu'à sa promotion à l'archevêché de Lyon en mars 1870, un ecclésiastique qu'il estima pour sa science mais peu pour ses opinions jugées gallicanes et ses pratiques supposées intrigantes à cause de son amitié avec Fortoul. En juillet 1858, au cours d'un voyage de Paris à Nîmes, le P. d'Alzon ne fit que s'arrêter à Grenoble pour prendre la route de La Salette (Lettres, t. II, p. 476).

Pour des raisons ferroviaires, Grenoble fit sans doute partie de l'itinéraire du P. d'Alzon se rendant à Notre-Dame des Châteaux en août 1871. La ligne de chemin de fer de la vallée du Rhône, depuis Nîmes et Avignon, se quittait à Valence pour pénétrer dans le massif alpin par Grenoble, Chambéry et Albertville. De même en août 1875 pour le second voyage du P. d'Alzon à Notre-Dame des Châteaux. Il devait rencontrer de Goncelin à Pontcharra le P. Picard, en cure à Allevard. Par contre, au retour, début septembre, le P. d'Alzon avait prévu de descendre à l'évêché de Grenoble pour s'entretenir avec le nouvel évêque de Nîmes, Mgr Besson. Une ancienne connaissance de Montpellier, Mgr Paulinier, évêque de Grenoble (1870-1875), lui fit faire sans doute les honneurs du palais épiscopal alors situé à proximité de la cathédrale Notre-Dame, l'évêque de Grenoble lui-même venant d'être promu à l'archevêché de Besançon. Le P. d'Alzon avait alors à cœur bien d'autres soucis et d'autres questions concernant son emploi du temps dans la capitale des Alpes françaises que la visite de la ville. Il dit avoir *passé près de trois jours avec Mgr*

Besson dont il fut très content (Lettres, t.XI, p. 244).

Les Avenières.

Il est une autre localité de l'Isère où s'est rendu le P. d'Alzon à partir de Lyon au début février de l'année 1878, Les Avenières, près de La- Tour du Pin pour y rencontrer la Mère Marie-Véronique Lioger, de la Congrégation des Victimes du Sacré-Cœur. Il l'annonçait lui-même à Mère Correnson, le 5 février 1878: « *Je suis entouré d'une neige qui ne fond pas, je ne sais ce que j'aurai en Dauphiné* ». Lettres, t. XII, p. 305 et n. 2 (où il faut corriger la mention erronée janvier par février). Il ajoutait à la même depuis Paris, le 7 février: « *Je suis arrivé fatigué, ce matin à 5 heures. Hier, j'ai passé la journée en Dauphiné et près de quatre heures avec une supérieure générale qui ne peut bouger de son lit* ».

Ces religieuses avaient été fondées en 1857 dans une petite localité du diocèse de Grenoble, aux portes de Lyon à Gênas. En juin 1858 la communauté se transféra aux Avenières dans un local plus spacieux pouvant loger une vingtaine de sœurs, dépendance d'une propriété du premier ad-joint de la commune. L'abbé Victor Roux, conseiller de la fondatrice, était passé en même temps de la cure de Gênas à celle des Avenières. Ce premier couvent des Avenières resta le siège de la maison-mère jusqu'en 1878, date de son transfert à Villeneuve-lès-Avignon jusqu'en 1901. Le local de 1858 aux Avenières fut échangé le 12 juin 1860 contre une habitation plus vaste, achetée par la fondatrice et située à l'emplacement le plus élevé de la localité; elle était entourée d'une clôture. Le P. d'Alzon fut, à ce moment critique de l'histoire de cette Congrégation à cause de difficultés créées par l'Ordinaire (Mgr Ginoulhiac), leur supérieur ecclésiastique, fonction relevée après sa mort par le P. Picard. Il n'a pas laissé de description du couvent visité en 1878, devenu insuffisant à cause de l'accroissement de la communauté. *Le premier local des Avenières n'offrait même pas l'agrément et les ressources d'un jardin. La pièce la plus grande était une remise qui, restaurée, servit d'oratoire. Manquant de provisions, les Sœurs allaient chaque jour ramasser dans les champs voisins et au bord des haies des herbes dont elles faisaient le plat du dîner avec une salade pour le repas du soir.* D'après Prévôt, Vie de Mère Marie-Véronique Lioger.

Miribel-les-Echelles

On pardonnera à un enfant du pays de proposer en Dauphiné, dans le cadre d'un parcours alzonien, un lieu qui appartient à la génération assomptionniste suivante, celle du P. Picard, puisque Miribel n'a été fondé comme alumnat qu'en 1887. Par sa longévité (1887-1969), la maison de Miribel figure avec honneur dans les annales de la Congrégation, comme d'autres d'ailleurs (Clairmarais, Arras). Nous profitons de l'itinéraire groupé de ce pèlerinage alzonien en Dauphiné pour en faire ici mémoire en débordant du cadre strict de la chronologie.

Site.

Sur un pli de l'anticlinal du Ratz, face au rebord oriental de la chaîne de Chartreuse, le village très étiré de Miribel-les-Echelles, au-dessus de la vallée du Guiers, offre un belvédère naturel depuis l'église d'où l'on contemple la chaîne des Pré-Alpes à laquelle on ne peut accéder de ce côté que par les deux entailles du Guiers Vif (Entremont) et du Guiers Mort (Route du désert). C'est là d'ailleurs l'origine du nom du lieu, promontoire de bellevue. Sans doute d'abord bourg savoyard jusqu'au XIV^{ème} siècle en direction du comté de Sermorens, il passa sous la coupe dauphinoise et fut couronné d'une citadelle fortifiée (le château, au Villard), servant au guet, que le connétable Lesdiguières (1543-1626) démantela entièrement. Point avancé sur la frontière savoyarde, le village de Miribel aux nombreux hameaux dispersés a son sommet au col des Mille Martyrs (874 m.). Il n'a gardé de son passé que des postes de douane, des croix de pierre et une chapelle dédiée à Saint-Roch. L'église paroissiale, dédiée à saint Maurice, a été reconstruite en 1880. Une curiosité naturelle à Pierre- Chave a permis l'installation d'une route en tourniquet (XIX^{ème} siècle).

Descriptif.

Les bâtiments de l'alumnat, aujourd'hui Centre Médical, forment un alignement en bordure de la route Miribel-Entre-Deux-Guiers, derrière un mur de soutènement élevé, construit à l'époque du P. Paul Curioz (1868-1939). A l'origine, on trouvait sur un terre-plein central une maisonnette appartenant à l'abbé Joseph Buissière et à sa sœur, Marie Brizard, épouse du notaire du lieu. En 1890, le P. Gunfrid Darbois, (sup. de 1889- 1892), après le P. Vincent Chaîne (1887-1889), fit construire une première aile. Mais c'est le P. Alype Pétrement (sup. de 1892 à 1922), qui avec l'aide du P. Paul Curioz fit donner à la maison sa véritable extension avec chapelle, tourelle-escalier, surélévation d'un étage, immeuble supérieur séparé pour l'imprimerie, la buanderie et le logement d'une communauté religieuse féminine. De 1897 à 1926 sont acquis terrains et propriétés divers: local de la poste, remise-atelier de menuiserie, prairie de la Folliat, champ de Séverine Vivier, terrain d'Allegret-Bourdon, garage, champ Tatavin en bordure de la Combette. En 1927, le P. Zéphyrin Solfier fit construire une aile en équerre (ancien réfectoire) et en 1965 la Province de Lyon achète le bâtiment dit des philosophes (villa).

Aperçu historique.

L'alumnat de Notre-Dame de Miribel a été fondé le 6 décembre 1887. Le futur Père Général, Gervais Quenard (1875-1961), était du nombre des huit jeunes venus de Notre-Dame des Châteaux qui escaladèrent, bannière en tête, la colline qui porte depuis 1866 une statue à Notre-Dame sur le site d'un ancien château féodal. Les protecteurs, amis et donateurs sont nombreux: les Pères Chartreux tout proches, l'évêque de Grenoble Mgr Fava le pourfendeur de la franc-maçonnerie, le curé de la paroisse l'abbé Meyer qui est constitué directeur académique, l'abbé Buissière donateur et très vite un réseau de

'zélatrices' qui diffusent le petit bulletin mis en route par les PP. Alype Pétrement et Paul Curioz, 'Le Petit Alumniste'. Ces deux derniers furent les véritables artisans du développement de Miribel. Ils firent en particulier élever une grande chapelle, sorte de réplique format réduit, en pleine campagne, de la basilique de Fourvière. Au départ alumnat de grammaire, Miribel devint alumnat d'humanités pour la Province de l'Est, après la première guerre mondiale lors de la division de la Congrégation en provinces (1923).

Miribel a réussi, grâce à l'habileté procédurière de son supérieur, le P. Pétrement, à passer le cap difficile des premières années du XX^{ème} siècle. Alors que comme toutes les maisons de la Congrégation, l'alumnat avait été perquisitionné le 11 novembre 1899, il évita le séquestre et la liquidation en 1901. Le Procureur de la République à Grenoble, pressé sans doute de mettre à la porte les religieux, anticipa un document en le prédatant. Ce faux n'échappa pas à la sagacité du P. Pétrement. Pour éviter des ennuis, l'affaire, évoquée à la Chambre des députés, fut étouffée. Miribel fut ainsi la seule maison de la Congrégation en France à échapper aux liquidations, à charge pour les religieux de se séculariser et de ne pas manifester les liens qui l'unissaient à une Congrégation dissoute. Les abbés Charrat, prêtres séculiers natifs de Miribel, en furent nommés directeurs académiques.

Déjà isolé sur son piton, l'alumnat y gagna une réputation de discrétion que ne démentirent pas les événements ultérieurs et que ne troubla pas le corps professoral, adonné à un travail de formation cléricale en profondeur. De nombreux prêtres et religieux sont sortis de Miribel dont deux eurent quelque célébrité, Jean-Baptiste Mégnin (1883-1965) comme évêque d'Angoulême (1934-1965) et Mgr Deyrieu, de la propagation de la Foi et des Missions catholiques de Lyon. En 1940, du fait de la mobilisation et des difficultés des alumnats de Scherwiller (Bas-Rhin) et Scy-Chazelles (Moselle) en zone occupée, Miribel accueillit une section spéciale de vocations tardives et même un noviciat de guerre. Une partie des jeunes purent être accueillis à proximité dans le château de Saint-Albin de Vaulserre, en contrebas de la colline de Miribel face aux gorges de Chailles. Dans la discrétion, l'alumnat sut également cacher et sauver quelques enfants juifs qui avaient fui Lyon.

Après la seconde guerre mondiale, une communauté de religieuses Augustines du Pont-de-Beauvoisin vinrent prendre la relève, pour les services de la maison, des religieuses espagnoles qui avaient quitté leur pays du fait de la guerre civile en 1936. En dehors des Sœurs, l'alumnat de Miribel compta d'ailleurs peu de personnel laïc salarié. Il y eut un couple breton dans les années 1930, les Bécam connus sans doute par relation avec le P. Cécilien Le Berre alors professeur, Mme Veuve Angèle Terpend (1928), Mme Tatavin, Mlle Marthe Girard ou encore Mme Marguerite Michallat pour les gros travaux de lessive ou la cuisine. Les alumnistes participaient aux travaux quotidiens (ménage, services matériels). Les lois scolaires de la IV^{ème} République s'assouplissant (lois Barangé-Barrachin et Marie), l'établissement fut habilité dès octobre 1952 comme institution scolaire de second degré à recevoir des élèves boursiers, moyennant un examen d'admission (arrêté du 29 mai 1952 publié au Journal Officiel du 31 mai 1952). Miribel, alumnat d'humanités, recevait en internat à cette époque pour les études du second degré des alumnistes finissants de quatre alumnats de grammaire: Scy-Chazelles (Moselle), Saint-Sigismond (Savoie), Scherwiller (Bas-Rhin) et Velleuxon (Haute-Saône) pour les

trois classes de 3ème, seconde et première. La formule en place ne s'inquiéta pas outre mesure des lois qui à partir de 1966 allaient révolutionner la carte scolaire en France avec la création et la multiplication des C.E.G. et des C.E.S., externats de proximité avec possibilités de plusieurs filières de formation. Déjà en décembre 1959, la loi Debré qui créait un nouveau cadre pour les établissements d'enseignement libre avec le régime des contrats simples et des contrats d'association, menaçait à terme la formule alumnat-internat par les facilités financières qu'elles offraient aux familles catholiques et aux structures de l'enseignement confessionnel type collèges.

Miribel s'offrit même le luxe en 1965 d'ouvrir une classe de philosophie pour couronner son enseignement de second degré. L'institution connut un certain renouveau sous le supérieurat du P. Morand Kleiber: des travaux de rénovation et d'entretien furent entrepris (crépissage de la façade, peinture des couloirs); le règlement intérieur fut assoupli: introduction de la télévision, projection ciné-club commentée par le P. Vaccani [en fait le ciné-club semble avoir été introduit déjà du temps du P. Rémi Munsch, dans les années 1950], groupes d'animation pour la liturgie, les jeux, les sprots et soirées détente, auto-surveillance, passage au français pour le chant liturgique. Mais en 1969, il fallut se rendre à l'évidence. Les familles acceptaient mal l'éloignement de leurs enfants pour fait de scolarité alors qu'elles trouvaient à proximité des structures de substitution. D'autre part les motivations en faveur d'une préparation au sacerdoce et la perspective de la seule filière de formation classique ne mobilisaient plus les consciences et ne faisaient plus recette. Des traditions étaient restées vivaces jusqu'au bout, celle des promenades trimestrielles à pied sur les sommets de Chartreuse. On connut un drame en septembre 1961 quand le jeune Christian Vasseur (La Rochette) dévissa et se tua à la descente du Grand Som. Autre festivité célébrée régulièrement, les séances théâtrales récréatives préparées deux fois par an, pour Noël et pour la fête du Supérieur, avec un répertoire plutôt classique. Qui ne se souviendrait de la *Cuisine des Anges*, d'*Andromaque* ou des *Fourberies de Scapin*?

Miribel ferma ses portes après 82 années de bons et loyaux services, alors qu'avait été fêté avec enthousiasme son cinquantenaire en 1937, prélude espéré à un futur centenaire. Le P. Jean de la Croix Galland (1905- 1991), économe sur place, fut chargé de liquider les biens et de trouver ac-quéreur. Par le biais du département propriétaire, l'hôpital de Saint-Laurent du Pont devint gestionnaire et transféra, après travaux et mises en conformité, une partie de sa section médicalisée pour personnes âgées, un essai pour enfants handicapés moteurs et mentaux profonds n'ayant pu être pérennisé (I.M.P.). Le pavillon des philosophes fut adapté pour loger des membres du personnel.

Carnet d'adresses.

* Pour un accueil à Notre-Dame des Châteaux, il est recommandé de passer par les responsables de la communauté assumptionniste de Saint-Sigismond:

Maison de l'Assomption 106, ruen Suarez B.P. 63 73 203 Albertville Cédex. Tél.: 04 79 32 02 80. Fax: 04 79 32 55 07. @: Assomptionnistesalbertville@wanadoo.fr

Notre-Dame des Châteaux 73 270 Beaufort-sur-Doron. Tél.: 04 79 38 39 14.

* Le site du château de Thorens (20 km d'Annecy par la R.N. 203 direction La Roche-sur-Foron, puis la vallée de l'Usillon), comme l'église de la ville (vasque du baptême de saint François de Sales), est accessible au public en été. Pour la visite du château, se conformer aux horaires affichés (du 1er juillet au 31 août, tous les jours, de 14 h à 19 h.). Le petit oratoire Saint-François de Sales, à proximité, est libre d'accès. Famille Roussy de Sales, Château de Sales 74 570 Thorens-Glières. TélTFax: 04 50 22 42 02 et 00 33 450 224 202.

* Le monastère de la Grande-Chartreuse ne se visite pas, sauf à pied et en extérieur: Monastère de la Grande-Chartreuse 38 380 Saint-Pierre-de-Chartreuse. Tél.: 04 76 88 60 30. Fax: 04 76 88 61 08. @: ljc@chartreux.org

Par contre a été aménagé pour les visteurs et pèlerins le Musée de la Correrie, accessible en voiture, à 1, 5 km du monastère. Horaires des visites en été: ouverture de Pâques à la Toussaint La célèbre liqueur Chartreuse est fabriquée et peut être achetée à la distillerie de Voiron.

On peut profiter du déplacement pour se rendre également dans le même massif au monastère de l'Assomption Notre-Dame dans l'ancienne Chartreuse de Currières, 38 308 Saint-Laurent-du-Pont. Tél.: 04 76 55 14 97 (moines de Bethléem) et à côté le monastère des moniales (Notre-Dame Buisson Ardent), même adresse. Tél.: 04 76 55 40 55.

* Monastère Notre-Dame de Chalais, B.P. 128, 38 343 Voreppe Cédex. Tél.: 04 76 50 02 16. @: monastere.chalais@worldonline.fr

* La Salette: Basilique Notre-Dame de La Salette 38 970 Corps. Tél.: 04 76 30 00 11. Servie hôtellerie/hébergement tél.: 04 76 30 32 90. Fax: 04 76 30 03 65. E-mail: reception@nd-la-salette.com

* Palais épiscopal de Grenoble du XIXème siècle, aujourd'hui Musée Départemental de l'ancien évêché, rue Très-Cloîtres, n° 2 (tél.: 04 46 03 15 25; fax: 04 76 03 34 65). L'adminstration diocésaine actuelle, depuis 1905 Place des Tilleuls, est passée à la Maison diocésaine, 12 place de Lavalette 38 028 Grenoble Cédex 1.

Secretariatlouisdufafaux@mageos.com

* Pour obtenir des informations actualisées sur la Congrégation des Religieuses Victimes du Sacré-Cœur de Mère Lioger, dites aujourd'hui Religieuses du Cœur de Jésus, s'adresser au monastère, 73 rue du Maréchal-Juin 85 000 La Roche-sur-Yon. Tél.: 02 51 37 09 88. Après l'exil de la maison-mère à Namur, elles avaient fait choix de Draveil qu'elles ont aussi quitté au profit de la Roche-sur-Yon.

* Pour l'ex-alumnat Notre-Dame du Rosaire de Miribel-les-Echelles, aujourd'hui Centre Médical, il suffit de prendre contact par téléphone: Centre hospitalier Saint-Laurent du Pont, rue Alumnat n° 70, 38380 Miribel-les-Echelles. Tél.: 04.76.55.28.28. Le personnel administratif médical accepte facilement de laisser visiter les lieux dont la chapelle de l'alumnat, inusitée mais intacte.

Lourdes, le P. d'Alzon et l'Assomption

Lourdes et Bernadette Soubirous

P. d'Alzon, pèlerin 'réconcilié'

L'Assomption et les pèlerinages

Notre-Dame de Salut

Le premier National (1873)

Jalons d'une Cité mariale

Lourdes et l'Assomption

De Lourdes, à Rome et Jérusalem.

Carnet d'Adresses

Lourdes tient une grande place dans l'histoire de l'Assomption française et internationale, du vivant même du P. d'Alzon. Même si dans ce domaine, le Fondateur de l'Assomption, ami personnel de l'abbé Peyramale, a eu une attitude plus attentiste et suiviste si on la compare à celle des Religieux de Paris, il n'en reste pas moins qu'il est devenu un ardent promoteur du pèlerinage de Lourdes dans le diocèse de Nîmes. Son action pastorale se limita au cadre diocésain, celle des Religieux de Paris s'inscrit au départ dans un esprit interdiocésain et national et, plus tard avec les religieux au Chili et en Argentine, international.

Lourdes et Bernardette Soubirous.

Rappelons à grands traits des faits connus: le jeudi 11 février 1858, Bernadette Soubirous, fille aînée d'une famille pauvre d'anciens meuniers, alla ramasser du bois mort avec deux compagnes, sa sœur Toinette et une amie Jeanne Abadie, le long du Gave, au lieu-dit rocher de Massabielle. Elle eut, elle seule, la vision d'une Dame, au-dessus d'un églantier, dans l'infécondité du rocher. La vision se renouvela 18 fois jusqu'en juillet 1858. Le 25 mars, à sa demande exigée par le curé de Lourdes, l'abbé Peyramale, Bernadette posa à la Dame la question de son identité. Elle en obtint en patois la réponse: 'Je suis l'immaculée Conception', définition que le Pape Pie IX avait insérée dans un texte dogmatique quatre ans plus tôt (1854). Le jaillissement d'une source produisit des miracles à cette révélation accompagnée d'un contenu très évangélique: prière, conversion, pénitence. Après une longue enquête, l'évêque de Lourdes, Mgr Mascarou-Laurence, décida de reconnaître le fait des apparitions et de faire ériger l'église que la Dame, la Vierge, avait souhaitée. Les curieux avaient afflué depuis longtemps. L'Impératrice Eugénie, en cure à Biarritz, profita de la proximité géographique pour faire une visite 'incognito' à Lourdes. Le 4 juillet 1866, Bernadette se retira au couvent de Saint-Gildard chez les Sœurs de la Charité de Nevers, où elle mourut de tuberculose en 1879, son curé l'abbé Peyramale étant déjà décédé depuis 1877. Depuis l'origine, malgré tous les obstacles, un mouvement incoercible emporta les foules chrétiennes à pèleriner à Lourdes.

Le P. d'Alzon, pèlerin 'réconcilié' de Lourdes.

Profitant d'une cure thermale à Bagnères-de-Bigorre, le P. d'Alzon fit en pèlerin solitaire la découverte des lieux le 15 août 1868, dix ans après l'année des apparitions. Il trouva quand même le temps d'y prêcher et écrivit le lendemain au P. Picard:

« Je vous réserve une petite pierre que j'ai prise juste à l'endroit où la source de la grotte de Lourdes a jailli » d'après Lettres, t. VII, p. 132. Il confia à la Vierge toutes ses intentions et celles des familles religieuses de l'Assomption. A Marie-Eugénie de Jésus, il explicita davantage ses sentiments: « J'arrive de Lourdes où j'ai bien longuement prié pour vous. J'ai demandé la vraie sainteté, l'humilité, l'esprit de foi, le zèle. J'ai prié aussi pour toutes vos filles et je me suis donné le plaisir de me faire enfermer derrière la grille qui protège la grotte contre le public, pendant près de quatre heures. Vous voyez que j'ai le

temps de prier pour mes amis. Je vous envoie la photographie de Bernadette, aujourd'hui Sœur Marie-Bernard à Nevers; j'y joins une petite plante cueillie immédiatement au-dessous de l'endroit où l'apparition eut lieu. Si je le pouvais, je favoriserais cette dévotion. Au lieu que La Salette m'a laissé, je ne sais pourquoi, incrédule ou du moins dur et sec, Lourdes m'apporte je ne sais quel parfum de paix, de confiance et d'espoir que je me convertirai un jour. A la messe dite par moi dans une chapelle au-dedans de la grotte, j'ai mis votre nom le premier après celui de mon Assomption des hommes » d'après Lettres, t. VII, p. 134.

Agé de 58 ans, le P. d'Alzon dit son intention de revenir à Lourdes, mais sous la forme d'un pèlerinage à pied depuis Bagnères, au moins de quatre heures pour le trajet aller. Sur la route qui conduit à Lourdes, le P. d'Alzon a pèleriné en esprit avec ses fils qui viendront en masse à Lourdes.

Son deuxième voyage à Lourdes, du 6 au 9 octobre 1873, s'accomplit dans le cadre d'un pèlerinage diocésain de Nîmes. On sait seulement qu'il y prêcha à 1. 100 Gardois le mardi, à la grotte sur le thème *Ipse dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt*. Le lendemain, mercredi 8, à 7 heures, il y célébra une messe à laquelle les communions furent nombreuses. On entra à Nîmes le jeudi 9. Le drapeau du Collège de l'Assomption flotta en tête du cortège qui vint accueillir les pèlerins en gare de Nîmes. Le P. d'Alzon ne participa pas au premier pèlerinage National (Notre-Dame de Salut) qui eut lieu cette même année 1873 au mois de mai, sous légide du P. Picard, mais dès le 30 janvier précédent il avait prêché en l'église Saint- Baudile de Nîmes en faveur de l'inauguration d'une statue de la Vierge de Lourdes. Le 25 février il avait présidé une réunion locale de Notre-Dame de Salut. C'est Mgr Plantier qui communia le plus à la ferveur mariale du P. d'Alzon en faveur de Notre-Dame de Lourdes. La cathédrale de Nîmes lui dut la restauration d'une ancienne chapelle intérieure dite Saint-Louis et rebaptisée en 1873, au retour du pèlerinage nîmois, en chapelle de Notre- Dame de Lourdes, décorée et ornée d'une peinture représentant la grotte de Massabielle. Mgr Plantier voulut d'ailleurs être inhumé au pied de l'autel de cette chapelle et non dans le tombeau des évêques situé sous le chœur de la cathédrale. Une inscription latine résuma sa vie tandis que de part et d'autre de l'autel surmonté de la statue de l'immaculée Conception, une autre inscription relata ce pèlerinage diocésain de 1873.

En juin 1874, le P. d'Alzon accompagna un nouveau pèlerinage diocésain de Montpellier à Paray-le-Monial et put prendre ensuite quelque temps de retraite à Betharram (7-20 août 1874) d'où il partit le mardi 18 août pour rejoindre dans la cité mariale de Lourdes ses 3. 000 compatriotes Gardois venus grossir les délégations diocésaines et régionales du National, dont les 450 pèlerins venus en train de Paris. Ce fut le troisième pèlerinage du P. d'Alzon à Lourdes et sa première participation au National de Notre-Dame de Salut. Le mercredi 19, il s'adressa à la foule au cours de la messe de communion et entra à Nîmes le jeudi 20 août, sans attendre la fin du pèlerinage.

Malgré son intention déclarée, le P. d'Alzon ne put réaliser en 1875 son vœu de se joindre au National. Son programme d'été fut perturbé par la mort de son évêque, Mgr Plantier, le 25 mai et les tractations qui s'ensuivirent pour la nomination d'un successeur au siège de Nîmes. Le 3 août parut le décret de nomination de Mgr Besson lequel insista,

malgré toutes les embrouilles des chanoines de Nîmes, pour que le P. d'Alzon acceptât le renouvellement de son mandat de vicaire général. Le P. d'Alzon s'était alors retiré quelque temps sur la colline de Notre-Dame des Châteaux.

En 1877, le P. d'Alzon se rendit une quatrième fois à Lourdes, dans le cadre du pèlerinage National (16-24 août), retrouvant sur place une délégation régionale de Nîmes. Parti de Paris en train le 17 août, il arriva sur les lieux le 19 et écrivit le lendemain, enthousiaste, à Mère Marie-Eugénie de Jésus: « *A Lourdes depuis hier matin, de midi à cinq heures, nous avons eu sept miracles. Mgr Peyramale et M. Lasserre m'avaient dit, chacun de leur côté: 'Les pèlerinages et le miracle s'en vont'. Ils sont revenus... Les miracles ont réveillé l'enthousiasme. Mgr Peyramale trouve que la journée d'hier a été l'une des plus belles de l'histoire de Lourdes* » d'après Lettres, t. XII, p. 168. Le P. d'Alzon se trouvait à Nîmes quand il apprit, atterré, la mort de son ami, l'abbé Peyramale décédé le 8 septembre 1877, le jour même des funérailles de Thiers, l'ancien chef du gouvernement français qui avait imprudemment déclaré du haut de sa science, à la tribune parlementaire, que *les pèlerinages n'étaient plus dans nos mœurs*. En guise de souvenir, le bâton du curé de la cité mariale devait être remis au P. d'Alzon par un novice, le Frère Norbert Mathieu: ce dernier, distrait, l'oublia dans un train et le bâton ne figura jamais aux objets trouvés! Le P. d'Alzon fit célébrer à Paris comme à Nîmes un service religieux à la mémoire de ce 'saint prêtre' qui lui avait confié avant sa mort: *'Je ne demande à Dieu que douze mois pour finir mon église'*. On sait que les derniers jours de l'abbé Peyramale furent attristés par le différend qui l'opposait à son évêque et aux missionnaires diocésains de Garaison du P. Sempé, appelés au service des sanctuaires mariaux dès 1866, détournant les pèlerins et leur or de l'église paroissiale au profit des constructions à Massabielle.

Enfin le P. d'Alzon s'unissait une cinquième, et dernière fois, à la foule des pèlerins de Lourdes en 1879, à l'occasion du Vème pèlerinage National, du 19 au 27 août. Nous trouvons quelques échos dans sa correspondance de cette ultime visite à la Vierge de Lourdes, notamment dans une lettre du 2 septembre en latin au P. Lupidi (Lettres, t. XIII, p. 181-183). Le P. d'Alzon, pèlerin à Lourdes, dans Anthologie Alzonienne, chap. 38, pp. 199-202.

L'Assomption et les pèlerinages.

La Congrégation des Augustins de l'Assomption, née à Nîmes en 1845, n'avait pas vu le jour au temps du P. d'Alzon avec pour objectif direct l'animation de pèlerinages. D'abord engagée prioritairement dans le champ de l'éducation avec collèges et publications, elle découvrit dans une atmosphère pénitente et réparatrice autour des années 1870 qui suivirent le triple choc chez les catholiques français de la défaite de Sedan (chute de l'Empire), la guerre civile (Commune de Paris) et la prise de Rome par les troupes piémontaises, la nécessité d'une régénération ou d'une restauration de l'esprit chrétien pour transformer les institutions et mentalités publiques, sociales ou civiles du pays.

Ce fut l'époque aussi où surgirent dans la France catholique du temps une pléiade d'initiatives apostoliques comme les Cercles, les Comités ou l'Union des Œuvres

populaires et ouvrières qui se voulaient autant de réponses de foi au désarroi moral du pays travaillé par les transformations de ses structures politiques, économiques et sociales. La fin de la guerre de 1870, ressentie comme une humiliation nationale après le traité de Francfort en 1871, lequel amputa le territoire des provinces de l'Alsace et de la Lorraine, provoqua un sursaut patriotique et religieux, amplifié par l'apparition de Pontmain et souligné par le vœu d'ériger à Paris-Montmartre une basilique au Sacré-Cœur. Paray-le-Monial vota une basilique au Sacré-Cœur et Lyon celle de Fourvière en l'honneur de la Vierge.

Quelques religieux assomptionnistes, aumôniers volontaires à l'armée de l'Est, puis aumôniers auprès des soldats français prisonniers à Mayence, avaient pris la mesure de l'écart qui séparait les discours de l'Eglise militante et pratiquante des fidèles des réalités vécues par les masses populaires, notamment ouvrières, contactées directement en ces circonstances tragiques. Déjà en 1868, le VIème chapitre général de l'Assomption, tenu à Nîmes, avait posé grâce à une vigoureuse allocution de clôture du P. d'Alzon les bases d'une action apostolique renouvelée, plus sociale, des fils de l'Assomption, face aux défis de l'incrédulité moderne, des courants philosophiques et sociaux a-religieux, anti-chrétiens et athées, en prônant une ligne d'enseignement fidèle au pape Pie IX et au concile annoncé. Le P. Etienne Pernet, dès les années 1864-1865, devant la détresse des milieux ouvriers urbains en situation de paupérisation, de maladie, d'impécuniosité et d'isolement, avait lancé avec l'appui de Mère Fage une nouvelle famille de religieuses apostoliques, aide-soignantes gratuites à domicile, les Petites Sœurs de l'Assomption (Mémoire Assomptionniste, pp. 46-52). Ces réflexions et cette inflexion plus sociales de l'Assomption débouchèrent véritablement lors du VIIème chapitre général de l'Assomption, pour prendre en compte des réalités, des aspirations ou des attentes mieux perçues et urgentes. Le mouvement des pèlerinages fut l'une de ces réalisations concrètes par lesquelles les familles de l'Assomption, appuyées et entourées par de généreuses volontés, surent entendre le cri d'une société angoissée. Mémoire Assomptionniste, pp. 28-31, pp. 38-42. Dans Deux siècles d'Assomption, le regard des historiens, l'article de Philippe Boutry, L'Assomption et les pèlerinages, pp. 25-41.

Notre-Dame de Salut, rampe de lancement des pèlerinages.

L'esprit apostolique d'une poignée de religieux assomptionnistes parisiens, au premier rang desquels in faut compter les PP. François Picard, Etienne Pernet et Vincent de Paul Bailly, a précédé la réflexion du corps de l'Institut.

L'idée de fonder une association régénératrice pour la famille et la société, au confluent des œuvres ouvrières, vit le jour le 24 janvier 1872, dans le couvent d'Auteuil des Religieuses de l'Assomption, sous le regard souriant d'une statue médiévale de la Vierge à l'Enfant, offerte au P. Charles Laurent en 1855 au collège de Clichy. Cette dernière avait été mutilée lors des troubles de la Commune. D'un commun accord, les membres de l'assemblée fondant l'association, lancèrent des mouvements de prières publiques pour la délivrance du pays, des pétitions dans l'opinion publique pour le repos

du dimanche, mélange d'exercices spirituels et d'actions sociales concrètes pour la moralisation de l'ouvrier, sous le nom retenu d'Association Notre-Dame de Salut. La force de cette initiative reposait dans l'union ou la conjonction de la prière et de l'action, des énergies surnaturelles et de la mobilisation concertée de moyens adaptés aux masses (tracts, paroisses, mouvements, pèlerinages).

Sur ces initiatives se greffa la dévotion d'un prêtre de la paroisse Saint-Gervais de Paris, l'abbé Thédénat, qui eut l'idée d'organiser un pèlerinage de repentance qui fut national ou interdiocésain à la Vierge en larmes de la montagne de La Salette. Il poussa le P. Picard et les membres de l'Association Notre-Dame de Salut à prendre en charge la réalisation de ce projet dont la préparation matérielle, impossible à un simple vicaire, n'était pas exempte de difficultés en raison de la configuration des lieux: accès difficile, logement sur place réduit aux deux seules hôtelleries (l'une pour hommes, l'autre pour femmes), location de voitures de transport à trouver. Et pourtant le 21 août 1872, 375 prêtres encadraient près de deux mille pèlerins s'engageant autour de Mgr Paulinier, évêque de Grenoble, à propager un mouvement de pèlerinages dans tous les diocèses de France.

Sur la colline fut fondé le *Conseil général des pèlerinages* avec pour organe un petit bulletin de liaison, *Le Pèlerin*, qui vit le jour en juillet 1873. Le P. Joseph Germer-Durand qui taquinait volontiers la muse, fut chargé de composer un carnet de cantiques, dont le fameux: *'Sauvez, sauvez la France au nom du Sacré-Cœur'* qui allait faire le tour des sanctuaires. Prier pour la délivrance du Pape et pour le salut de la France, union des deux grandes causes du temps pour les catholiques français, au chant d'un cantique vite répandu à pleins poumons: *Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie*, tel était au départ le programme et la visée de cette forme de prière publique aux accents très nationaux et doloristes. Le P. d'Alzon, au cœur des tempêtes, dans *Anthologie Alzonienne*, chap. 41, pp. 217-220.

Lourdes ne fut évidemment pas oubliée dans la géographie des sanctuaires alors en vogue: Ars-sur-Formans, Paray-le-Monial, la rue du Bac, Saint-Martin de Tours, Notre-Dame des Victoires à Paris et une kyrielle de petits sanctuaires régionaux et locaux, souvent réanimés à partir de ces années 1870, figuraient au programme dont la cité mariale pyrénéenne formait le point d'orgue. La particularité de Lourdes, c'était de pouvoir accueillir et regrouper, grâce au chemin de fer, à une date commune encadrant le 15 août, des groupes de pèlerins venus de toutes les régions, portant haut leurs bannières, d'où d'ailleurs le nom donné au pèlerinage interdiocésain de 1872, le pèlerinage des bannières, qui précéda la création du National. Très adroitement, l'Association Notre-Dame de Salut trouva un écho et un relais favorables dans les Semaines religieuses des diocèses pour lancer une neuvaine en faveur des prières publiques votées par l'Assemblée nationale regroupée autour du parti de l'Ordre moral.

Il y eut, c'est vrai, quelques formes de mécontentement épiscopal devant ces initiatives de portée nationale qui ignoraient les barrières des diocèses, lancées par des religieux qui ne relevaient pas directement de la pastorale des séculiers. Le P. d'Alzon s'en émut auprès du Père Picard qui tint bon et résolut de passer outre. Ce fut même sa forme de résistance première à l'idée d'un pèlerinage National, lui qui en tant que vicaire général

connaissait bien la susceptibilité de l'épiscopat et du clergé séculier. Avec les années, la grogne s'apaisa; le clergé séculier fut même heureux d'être associé à un mouvement suscité en dehors de lui. Un Manuel des pèlerinages fut édité qui popularisa les lieux de pèlerinages, les programmes, les exercices spirituels de pèlerinage et les cantiques. L'Association Notre-Dame de Salut obtint du pape Pie IX reconnaissances et indulgences. En novembre 1872, l'amiral Gicquel des Touches lança l'idée d'un mois de pèlerinages dans tous les sanctuaires de France, du 22 juillet au 22 août, culminant à Lourdes avec un pèlerinage national. L'année suivante on lança l'idée de faire reprendre aux foules le chemin de Rome, elle fut en dernier ressort repoussée par Pie IX qui craignait des représailles du gouvernement piémontais au pouvoir à Rome et d'une fraction de la population romaine anticléricale. Cependant l'idée de pèlerinages de masse à Rome allait faire son chemin sous Léon XIII qui se considérait tout autant que son prédécesseur 'prisonnier au Vatican' mais qui ne craignait pas de solliciter la faveur populaire.

Lourdes, le premier National (1873).

La première apparition de la Vierge à Bernadette remontait au 11 février 1858. La commission d'enquête, nommée par l'évêque de Tarbes, Mgr Mascarou-Laurence, conclut en janvier 1862 à l'authenticité des faits. Depuis 1858, en dépit de la fermeture de la grotte de Lourdes et de l'hostilité ou de la réserve de tous les pouvoirs établis (le commissaire de police Jacomet, le procureur impérial Dutour, le maire Lacadé, le curé Peyramale) un mouvement de prière et de conversion, popularisé et rendu public par des guérisons éclatantes, n'avait jamais cessé comme un long fleuve en direction de la grotte.

Un premier pèlerinage 'officiel' eut lieu le 4 avril 1864, à l'occasion de la bénédiction et de l'inauguration solennelle de la statue de Notre-Dame de Lourdes à la grotte des apparitions. Cette première procession donna le branle à toute une série de pèlerinages paroissiaux de la région. La crypte, commencée en 1863, fut consacrée le 21 mai 1866, après de gigantesques travaux de terrassement. La ville de Lourdes fut reliée au réseau ferroviaire, d'abord à Bayonne en 1867, puis à Toulouse en 1868. Les Assomptionnistes parisiens prirent la direction et l'encadrement du premier pèlerinage National en 1873, on l'a dit plus haut. Mais dès 1874 arrivaient à Lourdes les premiers pèlerins d'outre-Atlantique avec 500 Américains. En 1876, 100.000 fidèles assistaient déjà à la consécration de la basilique du Rosaire. L'ère des pèlerinages était plus qu'ouverte, toutes formules confondues ou séparées. Dès lors la ville de Lourdes qui n'était jusque-là qu'un gros bourg agricole assoupi, allait connaître un développement immobilier sans précédent: hôtels, pensions, hôpitaux, magasins, gares ferroviaire et routière... Au mouvement des pèlerinages se lia immédiatement la question des guérisons qui passionnèrent l'opinion publique autour de la création d'un Bureau médical, des pratiques et des mentalités de pèlerinage. Sept guérisons étaient retenues par la commission de 1862. A un certain moment le Journal de la grotte relatait chaque soir 'les guérisons de la journée! Henri Lasserre allait faire de son livre Notre-Dame de Lourdes un best-seller traduit en 81

langues. Zola plus tard allait décrire sans complaisance dans son roman Lourdes des phénomènes de sociologie religieuse populaire, analysés sur place, mais sans pouvoir cacher une admiration secrète pour les promoteurs du pèlerinage. Des controverses idéologiques sans concession allaient dresser en deux camps irréductibles partisans et négateurs du fait surnaturel, le peuple des croyants et l'intelligentsia des rationalistes, sans freiner le mouvement du long fleuve des pèlerinages à Lourdes, la capitale de la prière selon le mot de René Schwob, juif converti.

Le pèlerinage National donna lieu à une création originale, à cause de l'afflux des malades: l'œuvre de l'Hospitalité, sous deux formes, l'Hospitalité du sanctuaire de Lourdes et l'hospitalité de Notre-Dame de Salut à laquelle se dévouèrent tant d'années les Petites Sœurs de l'Assomption avec leurs Fraternités, concours volontaires de brancardiers, de médecins, d'infirmières et d'aide-soignants pour prendre en charge la vie quotidienne des malades durant le pèlerinage mais également le transport en train. Des trains spéciaux (train blanc) furent affrétés avec l'aide des compagnies de chemins de fer. La vie et les faits de Lourdes inspirèrent de nombreux écrivains, hommes de lettres ou publicistes: songeons sans distinction à Lasserre, Huysmans, Veillot, Zola, Gaétan Bemoville, Christiane Fournier, Daniel-Rops, François Mauriac, René Schwob, Alexis Carrel, René Laurentin, Renée Massip, Ruth Harris. Avant leur élection au pontificat, Pie XI (Ratti), Pie XII (Pacelli), Jean XXIII (Roncalli), Paul VI (Montini), le cardinal Albino Luciani qui n'était pas encore Jean-Paul Ier, sans parler de Jean Paul II en 1983 et encore en 2004 se sont faits pèlerins de Lourdes, à la suite du P. d'Alzon et de l'Assomption. Il n'est guère d'assomptionnistes qui un jour n'aient participé à l'animation et à l'encadrement du National dont l'un, non des moindres, le P. Gervais Quenard, en relevait l'odyssée annuelle pour 1924: *Mémoire Assomptionniste*, pp. 92-93.

Jalons dans l'histoire d'une Cité mariale.

En 1874, innovation, des premiers pèlerinages de malades furent organisés. L'initiative en était due, comme souvent, à un réseau de Dames Associées qui proposaient à Notre-Dame de Salut de former un convoi de malades pauvres, elles-mêmes prenant en charge tous les frais et assurant les soins. L'essai réalisé en 1874 ne concerna encore que 14 malades, mais leur nombre avec les années ne cessa d'augmenter: 54 en 1875, 366 en 1877, 959 en 1880. Cette situation encore menée dans des conditions précaires poussa deux laïcs toulousains, M. de Combettes de Luc et M. de L'Epinois à proposer au P. Picard, organisateur de première classe, la création d'un Comité hospitalier de Lourdes.

L'essor du mouvement fut encouragé par le déroulement de grandes célébrations liturgiques avec processions aux flambeaux, saluts au Saint-Sacrement en plein air, acclamations liturgiques sur les parvis extérieurs. L'afflux de pèlerins à Lourdes permit au P. Sempé d'y poursuivre un programme de constructions énorme: du 1er au 3 juillet 1876

se déroulèrent les cérémonies de consécration de la basilique de l'immaculée Conception et du couronnement de la statue de Notre-Dame. Le 6 juillet 1886, c'était la pose de la première pierre de la basilique du Rosaire.

Manifestations et commémorations scandèrent toutes les échéances mariales: en 1879 Lourdes s'embrasa pour le jubilé d'or de la proclamation du dogme de l'immaculée Conception (1854). En 1899 la ville accueillit le Congrès eucharistique international. Le pèlerinage National de cette même année 1899 où fut inaugurée la basilique du Rosaire, enregistra la première manifestation des hommes à Lourdes. En 1908, ce furent les fêtes des noces d'or de Notre-Dame de Lourdes dans le cadre des fêtes d'un premier cinquantenaire (1858-1908). Ce fut aussi l'année d'inauguration du premier pèlerinage dit du Rosaire, dirigé par les Dominicains, qui ferme en octobre la saison annuelle des pèlerinages. Cette année-là totalisa 157 pèlerinages dont 76 étrangers, comptabilisant plus d'un million de visiteurs. Les 14 et 15 septembre 1912 fut inauguré le Chemin de croix sur la Montagne du Calvaire et 1914 voulut célébrer, malgré les bruits de guerre, le XXVème Congrès eucharistique international. En février 1958, année centenaire des apparitions, le cardinal Roncalli, ancien nonce à Paris et alors patriarche de Venise avant d'être élu pape sous le nom de Jean XXIII, inaugura la basilique souterraine Pie X. La Conférence de l'épiscopat français qui succédait en 1964 à l'ancienne Assemblée des Cardinaux et Archevêques, voulut choisir la ville de Lourdes comme centre de ses réunions plénières annuelles. Jean-Paul II fut le premier pape de l'histoire en exercice à se faire pèlerin de Lourdes, les 14 et 15 août 1983. Vingt ans plus tard, en août 2004, il bouleversa les foules par sa ferveur de malade-pèlerin, venant à Lourdes célébrer le 150ème anniversaire de la proclamation du dogme de l'immaculée Conception (1854) et confier à la Vierge en union avec tous les malades et souffrants les dernières énergies d'un pontificat exceptionnel.

Lourdes et l'Assomption.

Dans ce contexte plus que centenaire de la cité mariale de Lourdes, le pèlerinage National, fixé autour de la date symbolique du 15 août, a joué pour l'Assomption un rôle moteur et démultiplicateur. Précédé par un premier mouvement de pèlerinages paroissiaux, surtout pyrénéens, et diocésains, le pèlerinage National, création de l'Assomption, a bénéficié de plusieurs atouts majeurs pour son développement:

Organisé de Paris avec l'aide d'une Association qui sut établir partout des antennes régionales grâce au concours de milliers de bénévoles (zélatrices et prêtres séculiers très actifs), utilisant très adroitement l'infrastructure ferroviaire qui relia progressivement les contrées les plus éloignées à la ville centrale, il se superposa très vite aux premiers pèlerinages dont l'aire géographique de recrutement ne pouvait qu'être plus nettement délimitée et restreinte. Au fil des années, l'organisation du pèlerinage National prit le caractère d'une activité spécifiquement assomptionniste qui allait grandement jouer sur la notabilité d'une petite et jeune Congrégation encore largement inconnue.

Le P. Picard n'hésita pas à mobiliser, en plus des religieux disponibles, toutes les forces de la jeunesse de l'Institut, étudiants et novices, chargés de l'encadrement de l'organisation matérielle, de l'animation des chants et des cérémonies. Il fit appel aussi largement aux familles de l'Assomption, celle des Oblates de Paris et celle des Petites-Sœurs de l'Assomption qui se dévouèrent pour les soins auprès des malades, leur transfert dans les trains, les gares et les hôtels, secondant ainsi efficacement les services des Fraternités et de l'Hospitalité. Il n'est donc pas étonnant que ce fut à Lourdes, dans le contexte du pèlerinage National, que naquît l'appel de la Congrégation pour les missions lointaines au Chili (1889-1890), de la part de l'archevêque de Santiago, Mgr Casanova, lui-même pèlerin à Lourdes et témoin du zèle apostolique des religieux. En Amérique du Sud (Chili-Argentine), les Assomptionnistes ne furent pas autrement désignés que comme les 'Pères de Lourdes', reproduisant sur place à l'envi sanctuaires et œuvres sur le modèle de Notre-Dame de Lourdes.

Un second facteur, spécifiquement assomptionniste, permet de comprendre l'essor de Lourdes dans le catholicisme français dans ce dernier quart du XIX^{ème} siècle. Grâce aux publications de la Bonne Presse, Le Pèlerin, transformé en un véritable magazine illustré depuis 1877 par le P. Vincent de Paul Bailly, lequel annonçait le programme du National, reprenait sa chronique, détaillait des récits vivants de pèlerins et de guérisons, tenait en haleine un public croissant, avide de merveilleux, de controverses et de guérisons miraculeuses. Le Pèlerin n'était d'ailleurs au fil des années que le premier maillon d'information d'une longue chaîne de publications qui ont vu le jour progressivement à Paris au sein de cette véritable centrale de presse catholique dite la Bonne Presse (La Croix, Les Contemporains, Les Vies de saints, Le Cosmos...). L'Association N.-D.-S. inscrivit dans ses programmes les pèlerinages locaux, chers à sa clientèle régionale et rurale. L'Assomption a joué à partir de Lourdes une de ses cartes maîtresses en matière de stratégie, de synergie, de communication congrégationnelles. Ses activités jusque-là étaient plus juxtaposées que véritablement unifiées, un peu confinées à l'étroit dans l'air restreint de l'éducation et de l'enseignement des collèges et alumnats. Lourdes comme l'apostolat de presse, vitrines de sa cohésion apostolique et doctrinale, furent bien à l'image de son esprit de famille, ultramontain, démonstratif, offensif qui recherchait toujours l'aval de Rome et l'oreille du pape, de sa piété eucharistique et de tonalité mariale qui demeurerait encore un champ très mlibre dans l'expression vivante d'une religion où le magistère ecclésiastique régnait sans partage, de son souci d'emprise ou d'incarnation dans des réalités sociales et populaires larges. Par Lourdes comme par la presse, cet esprit de l'Assomption se diffusa sur la voie publique, déborda les frontières des diocèses ou des localités où l'autorité épiscopale, souvent sourcilleuse, entendait contenir, sinon étrangler, le dynamisme d'un Institut apostolique.

En ce sens, la promotion au premier plan de la figure nationale du P. Picard qui prenait le pas à Lourdes sur celle, diocésaine, du Fondateur, fut symptomatique de leur positionnement respectif dans l'orbite ecclésiastique. Tandis que le second, le P. d'Alzon vicaire général à Nîmes, recommandait à son disciple parisien, le P. Picard, des attitudes

plus déférentes à l'égard de l'archevêque de Paris (Mgr Guibert) qui s'offusquait des initiatives de ce dernier paraissant empiéter sur le domaine des séculiers, le P. Picard sut s'affranchir plus volontiers d'une tutelle ecclésiastique qui ne pouvait excéder les limites de son territoire.

Lourdes, manifestation de foi et de charité, fut donc un véritable banc d'envoi pour l'Assomption qui put ouvrir, dès les années 1880, aux catholiques français leur propre horizon confiné en 1870 aux malheurs de la patrie, pour orienter les regards en direction des autres grands centres historiques du christianisme, Rome et l'Orient dont Jérusalem.

De Lourdes, à Rome et à Jérusalem.

Lourdes ne fut donc qu'une première étape dans l'expansion de l'aire géographique et apostolique de l'Assomption. Le contact des foules, le cosmopolitisme des pèlerinages, l'expérience de la presse apprirent à voir large et loin, comme le souhaitait déjà le P. d'Alzon. De son temps, la Congrégation avait déjà fait l'expérience et l'épreuve de la mission lointaine.

En 1860, le P. d'Alzon avait en effet autorisé quelques religieux à rejoindre Mgr James Quinn, premier évêque de Brisbane en Australie, mais l'expérience ne fut guère concluante, à cause de la mauvaise volonté de cet évêque. *Anthologie Alzonienne*, chap. 28, *L'aventure missionnaire australienne*, pp. 149-152. En 1862, sur un désir du pape Pie IX, le Fondateur envoya le P. Victorin Galabert qui s'était porté volontaire, ouvrir en Bulgarie un premier poste dans cet Orient orthodoxe qui le fascinait et dont il souhaitait le retour à l'unité de la foi catholique. *Anthologie Alzonienne*, chap. 32, *L'Orient entre mystères et mirages*, pp. 169-174. Depuis sa jeunesse, le P. d'Alzon s'était habitué à regarder vers Rome, centre universel de l'Eglise catholique, où il s'était formé au cœur de la crise mennaisienne. Le contexte politique après 1870 n'était guère favorable à de grandes manifestations publiques de pèlerinages, mais Rome restait bien pour le P. d'Alzon et ses fils l'horizon aimé qui devait orienter le regard des catholiques ultramontains. A plusieurs reprises, le P. d'Alzon y avait guidé des pèlerinages de prêtres diocésains ou de fidèles nîmois. Ne disait-on pas que l'ultramontanisme concentrait le regard des catholiques sur la couleur blanche où se confondaient symboliquement en images superposées la soutane du pape, l'hostie du sacrifice eucharistique et le voile de la Vierge? La tradition de pèlerinages français à Rome put reprendre, mais après la parenthèse des années 1870-1880, pour fortifier l'amour filial des fidèles vers l'auguste 'prisonnier du Vatican', pour assurer le Saint-Père des sentiments de communion de la 'Fille aînée de l'Eglise' qui avait traversé elle-aussi les épreuves de la défaite et de la désunion civile et qui se retrouvait, en régime de République triomphante, comme en situation d'étrangère sur son propre sol. *Anthologie Alzonienne*, chap. 20, *Sur la vague ultramontaine*, pp. 109-112.

Le même esprit de reconquête chrétienne et d'audace apostolique anima le lancement

de pèlerinages à Jérusalem. En 1882, les PP. Picard et Vincent de Paul Bailly, reprenant une suggestion de l'abbé Tardif de Moidrey, un passionné de la Bible et hôte du couvent de la rue François Ier après 1877, improvisèrent un premier périple sur deux bateaux, la Guadeloupe et le Picardie, depuis Marseille jusqu'aux côtes de la Galilée et de la Judée. Ce premier pèlerinage de pénitence à Jérusalem, conduit dans l'inconfort et un esprit pionnier d'aventure, prit des allures d'épopée lorsque la caravane des pèlerins entra à Jérusalem comme de nouveaux croisés en quête d'une nouvelle patrie que l'Occident, en voie de sécularisation, leur refusait. Ils se présentaient sous la forme d'une croisade pacifique devant conquérir Jérusalem le chapelet à la main, face à l'invasion des Lieux saints par les schismatiques grecs et russes. Archéologie, religion sur fond de rivalités confessionnelles et politiques nationalistes se confondaient ou se combinaient sur cette terre encore ottomane où perçaient les rivalités de toute l'Europe.

La République française, volontiers anticléricale au niveau de sa politique intérieure, ne craignait pas de prêter main-forte à ses religieux nationaux lorsqu'ils cherchaient à faire reconnaître sur une terre étrangère ou coloniale les droits historiques de la France catholique traditionnellement protectrice des Latins en Orient. L'Assomption d'ailleurs avait droit de cité sur le sol palestinien. Dès 1884, les pèlerins étaient sollicités pour faire construire à Jérusalem une puissante hôtellerie française, en face de la Porte Neuve, sous la direction du Comte de Piellat, fondateur de l'hôpital Saint-Louis et grand acheteur de parcelles à Jérusalem au profit de communautés ou institutions religieuses. Le bâtiment, baptisé Notre-Dame de France, fut ouvert en 1887 et il fut le premier dans la ville à être alimenté par l'électricité, le P. Vincent de Paul Bailly aimant les innovations techniques et scientifiques de son temps. Le premier supérieur des lieux, le P. Joseph Germer-Durand, fin latiniste et amoureux d'inscriptions et d'archéologie, fut chargé d'établir sur place un studium assomptionniste bénéficiant des cours de la toute jeune Ecole biblique des Dominicains à saint-Etienne, toute proche. En 1890, un acte officiel reconnut la propriété légale du couvent-hôtellerie au P. Vincent de Paul, transférée en 1907. L'essor de ce mouvement de pèlerinages de masse se poursuivit à Jérusalem jusqu'en 1914, encouragé d'ailleurs par les gouvernements français. Il reçut une puissante impulsion à la suite du succès du VIIIème Congrès eucharistique tenu à Jérusalem sous la présidence du cardinal Langénieux. Mais là comme à Lourdes, le conflit de 1914-1918 marqua une interruption ou une mise en sommeil du flux des pèlerins, pour reprendre ensuite, mais plus modestement à Jérusalem du moins.

Ainsi, avec Rome et la Terre Sainte, Lourdes demeurait l'une des destinations privilégiées des pèlerinages animés par les Assomptionnistes sous l'égide de Notre-Dame de Salut. A la suite' du Fondateur et de ses premiers héritiers, ils voyaient dans cette entreprise un moyen toujours adéquat pour répondre à leur devise: *Adveniat Regnum Tuum*. Les conditions de transport et de logement changèrent avec les générations, les thèmes d'accompagnement et de réflexion n'eurent plus les mêmes accents, mais la dynamique profonde du pèlerinage resta identique dans ses composantes essentielles invariables: le pèlerinage démarche de conversion personnelle et collective, manifestation de foi et de charité, moment fort d'évangélisation, lieu d'ouverture à un mouvement fraternel de communion internationale, célébration festive de la foi, attention à tous 'les

blessés de la vie', aux membres souffrants et malades. Lourdes restait bien, pèlerinage après pèlerinage, cette cathédrale vivante d'un peuple en prière, entendant remettre en marche les chrétiens sur les pas du Rédempteur. Les deux bras de l'Esplanade, sur la place Saint-Pierre de Rome, ne sont-ils pas le symbole architectural de cette Eglise-mère qui accueille dans l'unité de la foi les peuples du monde entier dans la diversité des langues et des cultures? L'Assomptionniste se sait partie prenante de la condition du chrétien, à la suite de son Fondateur, homo viator, en quête d'une terre plus fraternelle, plus solidaire, en marche vers la cité céleste. Sa responsabilité propre de guide-pèlerin, fortifiée dans ses racines et sa mission, n'est-elle pas de continuer à accompagner sur les routes de la terre tous ses frères en chemin pour partager le pain de la Parole et de la Table eucharistique, à Lourdes comme à Rome ou à Jérusalem ? *Lourdes Magazine*, août 2000, n° 94, pp. 38-39.

Carnet d'Adresses.

* Il n'est pas possible de détailler de façon précise l'adresse des logements (hôtels, pensions, maison des Chapelains, Abri du Pèlerin) du P. d'Alzon pèlerin à Lourdes. Il est certain en tout cas que lui comme l'Assomption ont participé à la construction de l'hôpital et Accueil Marie Saint-Frai réalisé pour l'accueil des malades et récemment modernisé (1998).

* Tout le domaine des Sanctuaires est un lieu de visite et de prière: Crypte du Saint-Rosaire (terminée en 1889), Basilique de l'immaculée Conception (1876), Basilique souterraine Saint-Pie X (1958), l'Esplanade et la Grotte, les bords du Gave, le Chemin du Calvaire avec ses stations, la Cité Saint-Pierre (Mgr Rodain et le Secours catholique) la prairie avec l'église Sainte-Bernadette, Hôpital et Accueil Notre-Dame (1997), autant de sites aménagés progressivement après 1858, certains bien postérieurement L'église paroissiale du Sacré-Cœur de Lourdes n'est pas celle qu'a connue Bernadette, elle fut reconstruite sur l'ancien emplacement.

Sanctuaires Notre-Dame de Lourdes, 1 av. Mgr Théas 65 108 Lourdes Cedex.

Information: tél. 05 62 42 79 04.

Internet: www.lourdes-france.com

Office du Tourisme à Lourdes: tél.: 05 62 42 77 40.

Musée Pyrénéen. Château Fort de Lourdes. Tél. 05 62 42 37 37.

La Maison du Pèlerin 12, av. Maransin. B.P. 89.51 103 Lourdes.

* Souvenirs de la famille Soubirous à Lourdes: le Moulin de Boly, rue Bernadette Soubirous (maison maternelle, lieu de la naissance de Bernadette en 1844). Au n° 2 de la même rue, moulin Lacadé (maison paternelle). Au n° 14 de la rue du Bourg, réduit habité par les Soubirous devenus journaliers (1856). Au n° 15 de la rue des Petits-Fossés, le 'cachot' (ancienne prison, habitation des Soubirous au moment des apparitions en 1858); hôpital-hospice municipal, tenu au XIXème par les Sœurs de la Charité de Nevers (résidence de Bernadette jusqu'à son départ pour Nevers). Bergerie de Bernadette à Bartrès (4 km de Lourdes).

Couvent Saint-Gildard 34 rue Saint Gildard 58 000 Nevers. Tél.: 03 86 71 99 50. Fax: 03 86 71 99 51.

* Religieuses de l'Assomption. Centre Assomption - Service -Accueil 21 av. Antoine Béguère 65 100 Lourdes. Tél. : 05 62 94 39 81. Fax: 05 62 42 26 95.

* Filles de Saint-Dominique, Route de Pontacq 65 100 Lourdes.
Tél.: 05 62 94 12 43. Fax: 05 62 94 89 76.

* Carmel du Sourire, 17 route de Pau 65.100 Lourdes. Tél.: 05 62 94 26 67.

* Visitation, 20 rue Antoine Béguère 65 100 Lourdes. Tél.: 05 62 94 11 68.

* Clarisses, 78 rue de la Grotte 65 100 Lourdes. Tél.: 05 62 94 32 53.

* Notre-Dame de Sion. La Solitude, 1 rue de Coumdaous à Bartès.
Tél.: 05 62 94 31 33.

* Hospitalité Notre-Dame de Salut (Paris), 45 rue de Lourmel, 75 015 Paris.
Tél.: 01 44 37 22 80. Fax: 01 44 37 22 81; <http://www.ndesalut.org>

* Association Notre-Dame de Salut et Pèlerinage National,
10 rue François Ier 75 008 Paris. Tél.: 01 58 36 08 75. Fax: 01 58 36 08 84.

* Hospitalité Notre-Dame de Lourdes. Domaine de la Grotte, B.P. 197
65 106 Lourdes Cedex. Tél.: 05 62 42 80 80. Fax: 05 62 42 80 81.

* Village des Jeunes Rue Mgr Rodhain 65 100 Lourdes.
Tél.: 05 62 42 79 95. Fax: 05 62 42 79 98.

* Notre-Dame de Garaison 65 670 Montléon-Magnoac.
Tél. et fax: 05 62 99 49 41 et 05 62 99 49 36 (maison-mère). Fax: 05 62 99 49 16.

* Notre-Dame de Bétharram (Notre-Dame du Beau-Rameau). Couvent des Pères du Sacré-Cœur de Jésus, Place St-Michel Garicoïts 64 800 Lestelle Bétharram. Tél.: 05 59 71 98 40. Maison de retraite: tél. 05 59 71 93 41. Maison provinciale: Fax 05 59 71 97 44.

Chronologie et topographie des séjours du P. d'Alzon en Italie et à Rome

* Rome, 1833-1835

* Turin, 1844

* Rome, 1855

* Rome, 1861

* Rome, 1862

* Rome, 1863

* Rome, 1869-1870

* Rome, janvier-février 1877

* Rome, avril-juin 1877

* Rome, 1878

Lieux et visites

Communautés assomptionnistes à Rome

Sainte-Brigitte (Place Farnese)

Saint-Claude des Bourguignons

A la recherche d'un home romain

Du provisoire au permanent

Des implantations assomptionnistes autonomes

Historique du 55 via San Pio V

Le P. d'Alzon se rendit neuf fois à Rome durant sa vie, pour des séjours d'inégale durée et d'importance plus ou moins grande. Il convient cependant de mentionner déjà ici son voyage à Turin en 1844, au chevet de son beau-frère Anatole de Puységur. Il fit la connaissance de Mme de Barolo, du foyer d'œuvres éducatives et sociales de la capitale piémontaise et prononça son vœu d'humilité sacerdotale à la Consolata. Nous énumérons chronologiquement les différents séjours d'Emmanuel d'Alzon à Rome avant de les reprendre de façon plus détaillée avec quelques références de sa correspondance du temps.

* Premier séjour romain, pour achever ses études ecclésiastiques: du 25 novembre 1833 au 19 mai 1835 (Lettres, t. A, pp. 443-848; t. XIV, pp. 27- 70).

Séjour à Turin, auprès de son beau-frère malade, du 30 mai au 9 juillet 1844 (Lettres, t. B, pp. 156-172; L XIV, p. 127-130).

* Deuxième séjour romain par mandat de Mgr Cart malade, du 6 mai au 10 juin 1855 (Lettres, t. I, pp. 544-558).

* Troisième séjour romain, avec le pèlerinage diocésain de Nîmes, du 12 mai au 4 juin 1861 (Lettres, t. III, pp. 456-463).

* Quatrième séjour romain, lors de la canonisation des martyrs japonais, du 19 mai au 15 juin 1862 (Lettres, t. IV, p. 62 n. 1-66).

* Cinquième séjour romain, à son retour de Constantinople, du 22 avril au 3 mai 1863 (Lettres, t. IV, pp. 265-287; t. XV, pp. 137-141).

* Sixième séjour romain, pour les sessions du premier Concile du Vatican, du 1er novembre 1869 au 18 juillet 1870 (Lettres, t. VIII, pp. 11-482; t. XV, pp. 221).

* Septième séjour romain, en compagnie de Mgr Besson, nouvel évêque de Nîmes, du 25 janvier au 11 février 1877 (Lettres, t. XII, pp. 23-45).

* Huitième séjour romain, avec les pèlerins de Nîmes au pèlerinage français, du 27 avril au 11 juin 1877 (Lettres, t. XII, pp. 73-120; t. XV, p. 296).

* Neuvième séjour romain, pour la mort de Pie IX et lors de l'élection de Léon XIII, du 10 février au 18 avril 1878 (Lettres, t. XII, p. 308-447; t. XV, pp. 306-310).

La chronologie des séjours à Rome du P. d'Alzon a été établie par le P. Siméon Vailhé, lors du premier centenaire de la fondation de la Congrégation en 1945 et a été reprise en liminaire de chacune des années dans l'édition des Lettres du P. d'Alzon. Seule une lecture détaillée de cette correspondance, des notes et des documents annexes, permet d'enrichir cette présentation. Lors de ses études dans la Ville éternelle en 1833-1835, Emmanuel d'Alzon profita de jours de congés pour visiter d'autres villes d'Italie, notamment sur le trajet aller en 1833 Gênes et Pise, en janvier 1834 le Mont Cassin, Capoue et Naples, en septembre 1834 Florence, Spolète, Fano et la côte adriatique avec Lorette et Rimini; de même lors du voyage-retour en France (mai 1835) Terni, Florence, Modène, Milan. Il est bon à chaque fois de se reporter au texte des correspondances pour essayer de trouver quelques éventuelles précisions sur ces parcours et visites, mais elles n'abondent pas toujours comme dans un vrai carnet de voyage rédigé jour après jour ad hoc. En ce qui concerne les conditions et moyens de transport, le P. d'Alzon utilisa soit le bateau soit, plus tard, le chemin de fer tant le tracé côtier de la mer

Tyrhénienne que le nouveau tunnel sous le Mont Cenis, avec en complément la diligence et le vetturino.

Premier séjour à Rome, du 25 novembre 1834 au 19 mai 1835.

Dès 1831, Emmanuel d'Alzon avait ébauché le projet d'aller à Rome, avant de s'ouvrir à ses parents de sa vocation sacerdotale. La décision ne fut prise qu'à la fin d'une année et demi passée au Séminaire de Montpellier (mars 1832 - juin 1833) où il reçut les quatre Ordres mineurs. Il fut entendu qu'il poursuivrait sa formation théologique à Rome. Il prit pendant quatre mois des cours au Collège romain (alors Piazza del Collegio romano) tenu par les Jésuites, puis se consacra à des études personnelles, guidées par des théologiens de renom. Ce fut un temps de travail intellectuel et de réflexion spirituelle intense, entrecoupé de voyages sur le conseil de son père et de son médecin, traversé aussi par la crise mennaisienne dont on peut encore suivre l'évolution à travers sa correspondance de l'époque. Là se fortifièrent sa foi, son amour de l'Eglise et son attachement au Vicaire de Jésus-Christ.

* Le 20 novembre 1833, départ de Marseille à bord du Henri IV avec l'abbé Gabriel et le séminariste Eleuthère Reboul. Lettres, t. A, p. 445.

* Les 21-23 novembre, escale à Gênes et visite rapide de la ville. Lettres, t. A, p. 446.

* Le 23 novembre: présence à Livourne d'où il partit visiter Pise, la cathédrale (il duomo), la tour penchée, le Campo Santo (cimetière) et le baptistère. Lettres, t. A, p. 447-449.

* 25 novembre: débarquement à Civitavecchia et départ à 9 heures du matin, sous la pluie, par la route, vers Rome où il arriva à 23 heures par la porte dei Cavaleggieri, à proximité de la Place Saint-Pierre où il se rendit, la lune étant levée. Après un arrêt à la douane, dans l'Hadrianum l'ancien temple de Neptune Piazza di Pietra), les voyageurs purent enfin vers 2 heures du matin se présenter à leur hôtel, probablement dans les parages de la Piazza Colonna ou de la Piazza di Spagna. Lettres, t. A, p. 449-452.

* Le 26 novembre: visite de la basilique de Saint-Pierre (Lettres, t. A, p. 571-572)

* Dès le début décembre, le trio logea et prit pension au couvent des Minimes attendant à l'église Sant-Andrea delle Fratte (au dos du bâtiment de la Propagande); mais le régime végétarien des religieux obligea Emmanuel à se rendre au restaurant et à se faire livrer ses repas par un traiteur ou encore à prendre des repas dans la pension de M. Bouisse, avignonnais vivant à Rome, Via dei due Macelli n° 94 ou 56 (près de la Place Torre Argentina). Lettres, t. A, p. 456 et n. 2,460,465,469,504.

* De décembre jusque vers Pâques 1834: Emmanuel d'Alzon suivit les cours de dogme et de morale au Collège romain des Jésuites (Lettres, t. A, p. 457,469. A.A. Info 2000, n° 6, p. 7-8). Il compléta sa formation avec l'aide précieuse de personnalités auxquelles il rendit visite: le cardinal Micara, capucin, le P. Olivieri dominicain, le P. Orioli conventuel, le P. Ventura théatin, le P. Mazzetti carme, le futur cardinal Wiseman et son neveu Mac-Carthy. Lettres, t. A, p. 466, 468, 480, 485, 489, 490, 505-506, 516, 517.

* Vers la mi-décembre: Emmanuel dit avoir vu seulement en courant les grandes basiliques majeures de Rome: Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean de Latran, Saint-Paul-hors-les-Murs, le Colisée (Lettres, t. A, p. 461,496-498,511).

* Du 21 janvier 1834 au 15 février, veille des Cendres, Emmanuel visita Naples et ses environs; il passa au Mont-Cassin (Lettres, t. A, p. 491- 495), se rendit à Capoue, Pompéi, Herculaneum, au Styx, à l'Averne (Lettres, t. A, p. 498).

* Le Mercredi-Saint, 26 mars 1834: il assista à l'Office des Ténèbres à la Chapelle Sixtine (Lettres, t. A, p. 527,533).

* Le Jeudi-Saint, 27 mars 1834, il visita quelques églises mais ne fut guère enthousiasmé par les offices liturgiques 'au milieu de gens qui les considèrent comme des spectacles' (Lettres, t. A, p. 553,542).

* Le jour de Pâques, 30 mars 1834, il reçut la bénédiction que le Pape, Grégoire XVI, donna du haut de son balcon (Lettres, t. A, p. 542).

* A partir de Pâques 1834, il délaissa les cours publics et devint complètement un étudiant en chambre. Lettres, t. A, p. 547-548.

* Vers la fin du mois de mai, en compagnie d'un de ses amis de Paris, Eugène de La Goumerie, Emmanuel d'Alzon visita Rome pendant plusieurs semaines, assista à une procession de la Fête-Dieu qui lui réjouit le cœur (Lettres, t. A, p. 574). Il alla voir le chêne du Tasse sur le Janicule d'où la vue s'étendait jusqu'aux montagnes de la Sabine et celles d'Albano. Lettres, t. A, p. 580.

* Le 4 juillet 1834, il donna à sa sœur Augustine les renseignements qu'elle sollicitait de lui, sur sainte Philomène (Lettres, t. A, p. 606).

* Avec Eugène de La Goumerie, il accomplit du 3 au 30 septembre 1834 un pèlerinage à Lorette, virent ensemble Terni, Assise, Lorette (8 septembre), Fano, Ancône, Rimini, Ravenne, Faenza, Bologne où Emmanuel se sépara de son ami et par Florence et Sienne, il retourna à Rome (Lettres, t. A, p. 669,674-679,680-682,683-684,685-689,690).

* En octobre 1834, il bénéficia avec son ami Mac-Carthy de l'hospitalité de la résidence de campagne du collège anglais de Rome à Monte Porzio (Lettres, t. A, p. 706-709,720).

* Le 25 novembre 1834, il passa ses examens pour les trois Ordres majeurs. Lettres, t. A, p. 731,-732.

* Du 29 novembre au 26 décembre 1834, il fit chez les Jésuites, à Saint-Eusèbe (Piazza Vittorio Emanuele II) une retraite préparatoire à la réception des Ordres majeurs. Lettres, t. A, p. 731, 734, 738, 751, 753, 757, 760, 764.

* Le 12 décembre, il signa une formule d'adhésion à l'encyclique Singulari vos, qui condamna les erreurs de Lamennais. Lettres, t. A, p. 760- 762.

* Le 14 décembre 1834, 3ème dimanche de l'Avent, il reçut le sous-diaconat dans la chapelle privée du cardinal-vicaire Odescalchi, c'est- à-dire au palais du Vicariat, situé alors au n° 70 Via délia Scrofa (Casa del Clero). Lettres, t. A, p. 759 n. 2 (avec correction à apporter pour le lieu, de l'ordination sacerdotale).

* Le 20 décembre 1834 (samedi des Quatre Temps), il reçut le diaconat à la basilique Saint-Jean de Latran. Lettres, t. A, p. 445.

* Le 26 décembre 1834, il fut ordonné prêtre par le cardinal Odescalchi dans son oratoire privé, Via de la Scrofa. Lettres, t. A, p. 759.

* Le 27 décembre, il célébra sa première messe dans les souterrains de la basilique de Saint-Pierre, à la chapelle Clémentine (ad caput), sur l'autel se trouvant sur la tombe de saint Pierre. Cette chapelle merveilleusement propre à disposer l'âme le vit encore plusieurs fois, les jours suivants. Lettres, t. A, p. 762,764-765,767

* Le 29 décembre 1834, fête de saint Thomas de Cantorbéry, il célébra la messe au collège anglais, en présence du cardinal Weld et de l'abbé Wiseman, alors supérieur. L'émotion fut cause de quelques infractions aux rubriques. Lettres, t. A, p. 764-765.

* En janvier 1835, avec des Religieux Augustins, il visita des catacombes et participa à la translation de corps de martyrs, en particulier de celui de sainte Eutychia et de même en avril 1835. Lettres, t. A, p. 772,813.

* Pendant la semaine de Pâques 1835, l'abbé d'Alzon se proposa une excursion à pied de huit à dix jours, dans les Apennins et la région dite des castelli: Tivoli, Subiaco, Sora, Ferentino, Palestrina, Frascati, Monte Cavo, Castelgandolfo, Nemi, Albano et la Via Appia. Lettres, t. A, p. 802,808.

* Au début du mois de mai 1835, l'abbé d'Alzon eut une audience privée du pape Grégoire XVI qui lui indiqua le sens de ses encycliques condamnant Lamennais. Lettres, t. I, p. 7 n.

* Le 19 mai 1835, l'abbé d'Alzon quitta Rome et, à travers l'Italie, il se rendit en France, passant par Terni, Florence, Bologne, Modène, Parme, Plaisance, Milan , Pavie, Monza, le lac de Côme et le lac Majeur d'où il rejoignit Turin pour franchir les Alpes et regagner Lavagnac par Chambéry, Grenoble, la Grande Chartreuse et Nîmes. Il rendit visite à Mgr de Chaffoy le 5 juillet 1835 pour lui offrir les services de son jeune sacerdoce. Lettres, t. A, p. 826, 829-830,838, 840, 842,843, 844-845,846, 848.

Séjour à Turin, du 30 mai au 9 juillet 1844.

L'abbé d'Alzon dut se rendre à Turin auprès de son beau-frère malade. Parti de Nîmes le 26 mai 1844, jour de la fête de Pentecôte, il arriva le 30 mai dans la capitale du Piémont après s'être arrêté à Lyon, être passé par Pont-de-Beauvoisin, Chambéry et le Mont Cenis.

Son séjour s'y prolongea jusqu'au 9 juillet. Il s'intéressa sur place aux nombreuses fondations de Cottolengo, mort depuis deux ans, de Don Bosco (le rencontra-t-il?), de la marquise de Barolo près de laquelle résidait Silvio Pellico en qualité de secrétaire. L'abbé d'Alzon eut l'occasion de rencontrer plusieurs fois l'auteur de *Mes Prisons*, - qui dédicaça un de ses ouvrages à Augustine d'Alzon -, soit dans les salons de la marquise, soit à la campagne à Prabemasca dans une plus stricte intimité. Lettres, t. B, p. 156- 172. Au cours d'une visite au sanctuaire de la Consolata, sachant que ses amis Combalot, Du Lac et Montalembert pensaient à lui pour l'épiscopat, l'abbé d'Alzon se sentit inspiré à faire le vœu de renoncer aux dignités ecclésiastiques, vœu qui fit revivre en lui le désir de fonder une communauté religieuse. Lettres, t. B, p. 162 et n. 1,259 et n. 2.

Deuxième séjour romain, du 6 mai au 10 juin 1855.

Délégué par son évêque, Mgr Cart, alors malade, pour porter au Saint-Père le compte-rendu de son diocèse (visite ad limina), le P. d'Alzon se rendit à Marseille le 6 mai (Lettres, t. I, p. 543) et arriva à Rome le 10. Il logea chez M. Bérard, via dei Macelli n° 94 (Lettres, t. I, p. 543), non loin de Sant'Andrea delle Fratte. Il se rendit à l'église et au cimetière des Capucins pour honorer la mémoire de son ami le cardinal Micara dont l'épithaphe est éloquent de concision: « *Je fus autrefois le cardinal Micara. Je suis maintenant cendre, poussière, rien* ». Fort de son expérience personnelle qui lui avait appris les avantages que l'on pouvait tirer des études ecclésiastiques faites dans la lumière de Rome, il mit à profit sa présence dans la Ville éternelle afin de se mettre à la recherche d'un éventuel local pour ses jeunes étudiants qui devaient débarquer à Rome le 3 novembre 1855: FF. François Picard, Victorin Galabert, Marie-Joseph Lévy et Ernest-Raphaël Jourdan. Ceux-ci devaient trouver provisoirement pension à la procure des Pères de Sainte-Croix, alors Piazza Famese (emplacement de l'actuel couvent des Brigittines), avec lesquels il était question d'une éventuelle fusion. Cette implantation de fortune prit fin au début de l'année 1858.

* Le 18 mai 1855, à Castelgandolfo, au cours d'une première audience, le P. d'Alzon présenta au pape Pie IX une lettre de Mgr Cart et la relation en latin sur l'état du diocèse. Lettres, t. I, p. 545.

* Le 29 mai eut lieu une seconde audience, cette fois à Rome. C'est là sans doute que le Pape exprima à Mgr Cart, par l'intermédiaire de son délégué, sa joie pour le rapport reçu et pour les commentaires oraux dont le délégué l'avait accompagné. Avant de se retirer, le P. d'Alzon remit sur le bureau une note sur la Congrégation des Religieux de l'Assomption en vue du décret de louange, accordé plus tard, le 1er mai 1857. Lettres, t. I, p. 548-549,550-554.

* Le 9 juin, le P. d'Alzon rendit visite à Mgr Giuseppe Palermo, Supérieur général des Ermites de Saint-Augustin. Lettres, t. I, p. 558 et n. 1.

* Le 10 juin, sur une corvette française venant de Crimée, le P. d'Alzon s'embarqua pour Toulon et de là se rendit à Nîmes. Lettres, t. I, p. 558.

Troisième séjour romain du P. d'Alzon, du 12 mai au 4 juin 1861.

* Vers le 12 mai 1861, le P. d'Alzon partit pour Rome avec le pèlerinage diocésain de Nîmes. Depuis 1859, le Pape était menacé dans sa liberté par l'Affaire d'Italie, c'est-à-dire la politique d'unification de la péninsule par le Risorgimento. Le diocèse de Nîmes voulait témoigner à Pie IX sa solidarité et le P. d'Alzon était soucieux des études de ses jeunes religieux à Rome.

* Le 17 mai, il se rendit au cimetière de la ville, Campo Verano, sur la tombe de la sœur de Mère Thérèse-Emmanuel, Marianne O'Neill morte à Rome en janvier 1861. Lettres, t. III, p. 456-457 et n. 1.

* Le 18 mai, il célébra la messe au tombeau de sainte Monique dans l'église Saint-Augustin (via délia Scrofa n° 80) et, le soir, il fut reçu en audience par Pie IX pour l'œuvre du Denier de Saint-Pierre. Lettres, t. III, p. 457 et n. 8, 458 et 459 n. 2, 463.

* Dans le courant du mois de mai, le P. d'Alzon rendit visite au cardinal Bamabo, alors préfet de la Propagande, au sujet d'une éventuelle fondation d'un séminaire en Syrie sous la protection de cette Congrégation romaine. L'année précédente avait été marquée en effet par le massacre de chrétiens au Liban (province ottomane de Syrie de l'époque). Le P. d'Alzon, participant à l'élan de générosité qui s'était manifesté à l'égard des maronites persécutés, avait recueilli à Nîmes huit jeunes gens qui montraient quelque velléité de vocation sacerdotale, dans le but de les former pendant une dizaine d'années et constituer ainsi un noyau de séminaire dans leur propre pays. Lettres, t. III, p. 460-462.

* Le 19 mai, il écrivit au P. Picard qu'il se désespérait de trouver des professeurs pour ses étudiants et il se demandait s'il ne devrait pas les envoyer à Rome faire toute leur théologie. Une seconde expérience en ce sens allait se réaliser en novembre 1861 par l'envoi de trois religieux dont les deux frères Bailly et le Frère Augustin Gallois, qui furent hébergés par les Résurrectionnistes, dans les combles de Saint-Claude-des-Bourguignons (Piazza San Claudio). Ils n'y restèrent pas même deux ans. Un troisième contingent se rendit à Rome, au Séminaire français de la rue Santa Chiara, de mars 1871 à juin 1872 avec le P. Alexis Dumazer et le Frère Paul Favatier. Mais le P. d'Alzon ne put voir se réaliser son désir d'établir à Rome une maison stable. Lettres, t. III, p. 463-464.

* Le 4 juin, le P. d'Alzon était de retour à Nîmes, avec une lettre de Pie IX remerciant le Comité féminin d'Auteuil de l'Œuvre du Denier de Saint-Pierre.

Quatrième séjour à Rome, du 19 mai au 15 juin 1862.

Le 31 mai 1862, le P. d'Alzon écrivait au Frère Vincent de Paul alors à Rome: « Un convoi, non de marchandises, mais de prêtres, outre un peu de ballots, se dispose à aller à Rome pour la canonisation des martyrs japonais. Nous serions une vingtaine de colis,

peut-être l'évêque en tête. Or, si dans le couvent de Sont'Andrea delle Frotte ou tout autre, nous pouvions trouver un appartement épiscopal, simple bien entendu, une antichambre, salon et chambre, et un certain nombre de cellules, nous irions nous y abattre comme une volée de moineaux. L'évêque tient absolument à cette caravane. Lui veut partir le troisième dimanche après Pâques; notre marchandise à nous ne serait prête que le quatrième. Voyez, si un couvent est introuvable, de trouver un palais à louer depuis le mercredi de la quatrième semaine après Pâques, soit du 21 mai au 15 juin » Lettres, t. IV, p. 47.

Lettres et dépêches s'échangèrent alors à une allure accélérée, vu le nombre croissant des participants. En effet, le 19 mai, ce fut un groupe de 67 prêtres du diocèse de Nîmes qui accompagna à Rome Mgr Plantier. A 7 heures du matin, l'évêque avait célébré la messe à la cathédrale, on s'était regroupé à la Maison de l'Assomption pour se rendre à l'embarcadere (gare) au milieu des acclamations de la foule et sous le regard de la police impériale. Par le train, on rejoignit Marseille et par mer Civitavecchia. Le Supérieur général des Résurrectionnistes polonais, le P. Jérôme Kajziewicz, était du même pèlerinage. Lettres, t. IV, p. 48,50,52,53 (logement à l'hôtel du Viminal), 56,58,60,64.

* Vers le 21 mai: dès son arrivée à Rome, le P. d'Alzon dut faire face à un véritable complot organisé dans l'entourage du Pape, à l'instigation des Résurrectionnistes polonais. On le pressait d'abandonner ses projets de Syrie-Palestine (notamment le rachat du Cénacle à Jérusalem) pour se tourner vers la Bulgarie et l'inviter à consacrer sa fortune à la mission d'Orient. Lettres, t. IV, p. 65 n. 1, p. 67 n. 2.

* Le 27 mai, une audience privée fut accordée par Pie IX à Mgr Plantier tandis que le P. d'Alzon, dans l'antichambre, rencontra Mgrs Talbot, Howard, Lavigerie qui lui conseillèrent de renoncer au séminaire maronite. Le lendemain Mgr Simeoni qui avait vu Pie IX dans l'intervalle, proposa au P. d'Alzon de voir le cardinal Bamabo. Mais le P. d'Alzon voulut rester étranger à ces conciliabules de couloir.

* Le 3 juin, il y eut l'audience publique des pèlerins nîmois par Pie IX qui bénit les œuvres d'Orient et d'Occident du P. d'Alzon. La volonté du Pape lui sembla alors clairement indiquée.

* Le 6 juin, le P. d'Alzon eut sans la demander une audience privée du Pape (Lettres, t. IV, p. 64) et un entretien avec le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande. L'un et l'autre s'accordèrent pour le diriger vers la Bulgarie. Au cours de cette audience, le P. d'Alzon remit à Pie IX des bonbons que lui envoyaient les élèves d'Auteuil. Le Pape ne voulut pas se contenter de remerciements transmis verbalement, mais il leur écrivit. De nouveau le Saint-Père bénit les personnes et les œuvres auxquelles s'intéressait le P. d'Alzon.

* Le 8 juin, le P. d'Alzon assista à la cérémonie de canonisation des martyrs japonais et vers cette date il recontrat au Colisée le P. Hermann et le cardinal Wiseman. Lettres, t. IV, p. 64. Il se rendit le lendemain, 9 juin, chez le cardinal. Lettres, t. IV, p. 65.

* Du 7 au 14 juin, le P. d'Alzon eut de nombreuses entrevues avec des personnalités ecclésiastiques au sujet de la Bulgarie.

Le P. d'Alzon avait logé personnellement à la Casa dell'Imperiale; près de Sainte-Marie-Majeure. Outre les audiences des 27 mai, 5 et 6 juin, le bataillon sacré de Nîmes rencontra par deux fois le Pape dans les rues de Rome, un jour près de la Chiesa nuova et un autre jour près du Pont-Saint-Ange. Ce fut de justesse que les prêtres de Nîmes portés d'enthousiasme ne détélèrent les chevaux de la voiture pontificale pour la tirer à bras. Le P. d'Alzon partit de Civitavecchia le 15 juin et le 17 rentra à Nîmes.

Cinquième séjour à Rome, du 22 avril au 3 mai 1863.

Au retour de son voyage à Constantinople, du 21 février au 16 avril 1863, le P. d'Alzon arriva à Rome le 22 avril. Il fut *admirablement reçu par le cardinal Barnabo*.

* Du 22 au 25 avril, le P. d'Alzon mit au point son 'Mémoire sur l'état de l'Orient', pour le présenter au Pape et à la Congrégation de la Propagande. Avec l'aide du P. Vincent de Paul Bailly, il opéra une refonte rapide de la Règle de l'Assomption, - les Constitutions de 1863 -, pour la remettre en vue d'une approbation canonique. Lettres, t. IV, p. 265-279, 281-282; LXV, pp. 137-140.

* Dans une supplique adressée au Saint-Père, le 26 avril, où il rappela le décret de louange obtenu le 1er mai 1857, le P. d'Alzon implora l'approbation de sa Congrégation et de ses Constitutions. Lettres, t. IV, p. 281-282.

* Le 30 avril, le P. d'Alzon obtint une courte audience privée de Pie IX lequel était malade, mais le Pape ne lui dit rien de précis sur la mission d'Orient ni sur ce que l'on voulait de lui. Lettres, t. IV, p. 284, 285 et n. 1

* Le 2 ou 3 mai, le P. d'Alzon quitta Rome pour Nîmes où il arriva le 5. Au début du mois de juin, il apprit par le P. Vincent de Paul Bailly que son mémoire n'avait pas les faveurs de Pie IX. Alors qu'il parlait de l'influence de l'Occident sur l'Orient, on lui a prêté la pensée de la latinisation des Eglises orientales, ce dont le P. d'Alzon se défendit. Lettres, t. IV, p. 323-326, 338-343. Le 26 novembre 1864, la Congrégation des Prêtres de l'Assomption fut approuvée, mais pas les Constitutions devant encore être revues. Le texte de 1863 resta dans les cartons de la Sacrée Congrégation des Evêques et des Réguliers. Le P. d'Alzon rédigea plus posément le texte des Constitutions de 1865, soumises au couperet canonique de Mgr Chaillot.

Quoi qu'il en ait été de ce Mémoire mal reçu à Rome, le P. d'Alzon appuya la présence du P. Galabert en Bulgarie et songea à donner à ses religieux la collaboration d'une Congrégation féminine, les Oblates missionnaires de l'Assomption dont la fondation fut réalisée le 24 mai 1865 à Rochebelle du Vigan. Lettres, t. IV, p. 314-315.

Sixième séjour, du 1er novembre 1869 au 18 juillet 1870.

Le 6ème séjour du P. d'Alzon à Rome fut directement lié aux assises du 1er concile

du Vatican. Il est bon de rappeler ici quelques-uns de ces événements qui ont conduit l'Eglise catholique à cette célébration, en insérant le détail des activités du P. d'Alzon à cette occasion.

- * Le 6 décembre 1864 fut l'annonce confidentielle aux cardinaux de l'intention du Pape Pie IX de réunir un Concile.
- * Le 9 mars 1865 vit à Rome la première réunion de la Congrégation directrice.
- * En avril 1865 eut lieu la consultation de 36 évêques latins.
- * Entre février et mars 1866 furent consultés 9 évêques d'Orient.
- * Le 26 juin 1867 fut le jour de l'annonce publique du concile.
- * En septembre 1867 débuta l'activité des commissions préparatoires.
- * Le 29 juin 1868 fut publiée la bulle de convocation du concile.

Présent à Rome, le P. d'Alzon le fut au titre de théologien de son évêque, Mgr Plantier. Il n'assista pas aux travaux mêmes du concile, n'étant pas Père conciliaire. Il séjourna au Séminaire français de la rue Santa Chiara et célébrait ordinairement la messe dans la chambre de sainte Catherine de Sienne annexe à la sacristie de l'église de La Minerve. Il se tint informé de tout le déroulement des sessions, notamment grâce au P. Galabert venu comme théologien de son évêque Mgr Popoff, évêque bulgare, et de Mgr Benjamin, évêque grec uni, qui l'un comme l'autre ignoraient le latin. Mouche du coche dans les coulisses, le P. d'Alzon assura la liaison entre les théologiens et les évêques et fut conduit à s'acquitter de nombreuses démarches. Dans la première phase du concile, il fit partie d'un groupe de journalistes chargés par le Saint-Siège de redresser ou de former l'opinion publique. A cet effet fut organisé un bureau de correspondance internationale qui avait pour mission d'informer la presse catholique. Dans une seconde phase, il fut le seul prêtre à assister aux réunions extra-conciliaires des évêques chefs de la majorité. Cependant l'une de ses préoccupations particulières était de savoir, dans la réforme du droit prévu par le concile, quelle serait la place faite aux congrégations nouvelles, celles nées au XIX^{ème} siècle, jugées par plus d'un évêque comme trop nombreuses et sans avenir.

* Le 1^{er} novembre 1869, le P. d'Alzon quitta Nîmes pour se rendre à Rome. Lettres, t. VII, p. 439440; t. VIII, p. 7-12.

* Le 6 novembre, à 9 heures 30 du matin, le P. d'Alzon était à Rome où il rejoignit le Séminaire français; il célébra la messe dans la chambre de sainte Catherine de Sienne. Retrouvant tous les monuments de Rome avec bonheur, il fut surtout ému par la rencontre des évêques venus des cinq parties du monde. « *Il faut avoir non seulement le cœur mais les idées catholiques, écrivait-il* ». Il vit le Pape deux fois, dans la cour du Vatican et sur la Place Saint-Pierre, et dans la basilique Saint-Pierre au transept droit, l'espace du concile. Lettres, t. VIII, p. 12.

* Le 10 novembre, le P. d'Alzon fut présenté par Mgr Plantier au pape Pie IX. Il lui remit une adresse souscrite par le clergé de Nîmes en faveur de l'infaillibilité, y joignant une lettre des professeurs et des élèves du collège qui affirmaient la même foi. Lettres, t. VIII, p. 13.

* Le 11 novembre, contre l'avis de la plupart de ses conseillers, Mgr Dupanloup publiait ses Observations sur la controverse soulevée relativement à la définition de l'infaillibilité au futur Concile. Ce document eut pour effet de durcir les positions ultramontaines. Lettres, t. VIII, p. 25 n. 11,26,28,29,43.

* Le 21 novembre arriva le P. Galabert avec le Patriarche des Melchites et 20 à 25 évêques orientaux. Lettres, t. VIII, p. 24.

* Le 2 décembre se tint une réunion pré-synodale et furent distribués des règlements du Concile.

* Le 8 décembre s'ouvrit la première session solennelle du Concile dans la basilique Saint-Pierre. Le P. d'Alzon n'y assistait pas: « *Il pleuvait, les derniers nuages gallicans cachaient le soleil ou du moins l'obscurcissaient* ». Lettres, t. VIII, p. 55-58.

* Le 10 décembre fut le jour de la première congrégation générale.

* Le 11 décembre fut la journée où le P. d'Alzon reçut et rendit de multiples visites. Lettres, t. VIII, p. 64.

* Le 14 décembre désignation des membres de la députation de la foi. Lettres, t. VIII, p. 65-66.

* Le 24 décembre: le P. d'Alzon assista à Saint-Pierre aux premières Vêpres de Noël dans la chapelle de Saint-Léon le Grand. Lettres, t. VIII, p. 92.

* Le 28 décembre s'ouvrit le débat sur le schéma conciliaire *De doctrina catholica*. Lettres, t. vm, p. 97 n. 1.

* Le 6 janvier 1870 s'ouvrit la seconde session solennelle.

* Le 24 janvier, Pie IX visita au Séminaire français Mgr Plantier malade. Le P. d'Alzon en fut témoin. Lettres, t. VIII, p. 149-150.

* Le 23 février, il y eut un bref du Pape Pie IX remerciant les religieux et le personnel de l'Assomption.

* Le 4 mars, le P. d'Alzon eut une conversation avec le cardinal Capalti et Mgr Mercurelli.

* Le 14 mars, le P. d'Alzon se rendit avec le P. Ramière, jésuite, chez les Sœurs du Sacré-Cœur. Lettres, t. VIII, p. 258.

* Le 29 mars, il écrivit à Mgr Dupanloup une lettre ouverte où il exposa les points de convergence entre le dogme de l'immaculée Conception et le celui de l'infailibilité.

* Le 16 ou le 18 avril, Mgr Plantier, malade, rentra à Nîmes et laissa à Rome le P. d'Alzon son procureur. Lettres, t. VIII, p. 317,323.

* Le 26 mai, Mgr Doney évêque de Montauban quitta le Concile et il laissa également le P. d'Alzon son procureur. Lettres, t. VIII, p. 384.

* Le 16 juin, jour de la Fête-Dieu, il y eut une messe papale à la Chapelle Sixtine et la procession de la Chapelle Sixtine à la basilique vaticane par la Place Saint-Pierre, Pie IX portant le Saint-Sacrement. Le P. Pernet était arrivé à Rome le matin. Lettres, t. VIII, p. 433.

* Le 18 juillet, le P. d'Alzon assista à la définition de l'infailibilité pontificale et partit ensuite pour Nîmes où il arriva le 21. Lettres, t. VIII, p. 481,482 n. 1.

Septième séjour, du 25 janvier au 11 février 1877.

Comme Mgr Plantier, son prédécesseur, Mgr Besson ne se rendit pas aux instances du P. d'Alzon désireux de présenter sa démission de vicaire général. L'évêque le voulait comme compagnon de voyage aux tombeaux des saints apôtres, persuadé que sa connaissance des milieux pontificaux lui ménagerait un accueil bienveillant. A ce moment, le Père d'Alzon avoua qu'il était sinon souffrant du moins épuisé, ne pouvant se déridier à

aller à Rome. Devant la déception de l'évêque, il revint sur sa décision, quitte à rester à Rome un peu plus longtemps si cela était nécessaire pour sa santé.

* Le 23 janvier 1877, à midi, l'évêque de Nîmes et le P. d'Alzon partirent pour Marseille et de là pour Rome où ils arrivèrent le 25 (Lettres, t. XII, p. 23,23-24). Après s'être reposé au Séminaire français, le P. d'Alzon se rendit au Vatican pour demander une audience pour Mgr Besson.

* Mgr Besson eut une audience privée le 28 janvier durant laquelle il présenta le P. d'Alzon au Pape. Lettres, t. XII, p. 24.

* Le 1er février, à l'audience publique accordée par Pie IX, le Pape reconnut le P. d'Alzon à sa stature et s'écria: « *Voilà d'Alzon, c'est notre ami* ». Fendant les rangs de la foule, il donna sa main à baiser au P. d'Alzon, ce qui impressionna les Bisontins. Lettres, t. XII, p. 34.

* Le 6 février, le P. d'Alzon célébra l'eucharistie à La Minerve, à la chapelle de saint Thomas. Le soir, il se rendit à Saint-Paul-hors-les-Murs avec le P. Bricchet. Lettres, t. XII, p. 44,45.

* Le 11 février, le P. d'Alzon quitta Rome avec l'intention d'y revenir en mai, avec une caravane. Lettres, t. XII, p. 47.

Huitième séjour, du 27 avril au 11 juin 1877.

Parti avec le pèlerinage de Nîmes, le P. d'Alzon rencontra à Vintimille l'archevêque d'Avignon et, par Civitavecchia, il arriva à Rome le 27 avril 1877, à une heure de l'après-midi (Lettres, t. XII, p.73). Il logea au Séminaire français (Lettres, t. XII, p.73). *

* Le 30 avril, il accueillit le P. Galabert. Lettres, t. XII, p.79,81.

* Le 2 mai, il vit le cardinal Pitra qui le poussa à faire un établissement en Russie, puis il fut reçu en audience privée par Pie IX qui exprima le même désir. Lettres, t. XII, p.82-83.

* Le 3 mai, le pèlerinage national de France, conduit par le P. Picard, arriva à Rome. Lettres, t. XII, p. 83-86.

* Le pèlerinage participa, le 7 mai, à la messe dite par le cardinal Macchi à l'autel de la Chaire de Saint-Pierre. Le P. d'Alzon prononça un discours jugé admirable, aux dires de l'Univers.

* Le 5 mai, à midi, le P. d'Alzon assista à l'audience publique accordée au pèlerinage français. Il y avait 3 à 3. 500 personnes debout, pressées dans la salle ducale. Plusieurs durent rester dans la salle royale qui précède les chapelles Pauline et Sixtine. L'adresse fut lue par le Vicomte de Damas. Lettres, t. XII, p. 85.

* Le 11 mai, le P. d'Alzon dîna chez le cardinal Sacconi, chargé spécialement de la Bulgarie à la Congrégation de la Propagande. Lettres, t. XII, p. 92,93.

* Le 13 mai il se rendit chez le cardinal Franchi, mais après une heure et demie d'attente, il y laissa le P. Galabert. Le cardinal promit d'accorder tout son appui à tout ce que demanderaient les religieux et les religieuses de l'Assomption à Andrinople. Lettres, t. XII, p. 95.

* Le 16 mai, le P. d'Alzon prêcha dans la basilique de Sainte- Croix pour le pèlerinage français.

* Le 17 mai, le P. d'Alzon dîna chez Mgr Cataldi. Lettres, t. XII, p. 97.

* Le 1er juin, le P. d'Alzon rencontra Mgr Rampolla, alors secrétaire de la Propagande pour les rites orientaux. Lettres, t. XII, p. 108.

* Les 2 et 3 juin, les pèlerins français quittèrent Rome. Les Bisontins offrirent à Pie IX un sceptre d'or et invitèrent le P. d'Alzon à représenter Mgr Besson. Lettres, t. XII, p. 114.

* Le 11 juin, le P. d'Alzon quitta Rome avec la ferme conviction que des séjours fréquents dans la Ville éternelle seraient pour lui de grand profit. Il y laissa de vrais amis qui le poussaient à avoir sur place une procure. Lettres, t. XII, p. 117,119.

Neuvième séjour, du 10 février au 18 avril 1878.

Au premier bruit de la mort de Pie IX, survenue le 7 février 1878, plusieurs amis du P. d'Alzon dont Louis Veuillot, le pressèrent de se rendre à Rome. Il y arriva le 10 février, après s'être arrêté à Turin pour célébrer la messe et rencontrer Don Bosco. A Rome, il logea au Séminaire français.

* Le 10 février, avec le P. Brichet, le P. d'Alzon parcourit les jardins du Vatican. Il alla baiser les pieds du pape défunt. C'était le premier jour d'exposition du corps dans la basilique. On évalua à 100 000 personnes le nombre de pèlerins qui défilèrent devant la dépouille de Pie IX. Lettres, t. XII, p. 308-309,310, 311.

* Le 16 février, chez le cardinal Borromeo, le P. d'Alzon assista à la réunion des délégués des Œuvres catholiques de France.

* Une députation de ces délégués avec le P. d'Alzon fut reçue officiellement par le camerlingue, le cardinal Pecci (futur Léon XIII).

* Le 18 février, les cardinaux entrèrent en conclave. Les scrutins de vote commencèrent le lendemain. Lettres, t. XII, p. 322.

* Après trois tours de scrutin, le cardinal Pecci fut élu pape par 44 voix, le 20 février au matin. Le P. d'Alzon se rendit Place Saint-Pierre l'après-midi. Il récita le Te Deum à la confession de Pierre et pria à la chapelle des quatre premiers papes Léon, baisa les pieds de la statue de Saint- Pierre et récita un De profundis devant la tombe provisoire de Pie IX. Lettres, t. XII, p. 329-331

* Le 25 février, il prêcha au pèlerinage français dans l'église Saint- Augustin. Il y pria tous les jours pour l'établissement des religieux A.A. à Rome.

* Le 24 février, Léon XIII donna une audience aux pèlerins français.

* Le 26 février, il annonça à Mère Correnson l'envoi du corps de sainte Comélie. Lettres, t. XII, p. 336,344.

* Le 27 février, il se rendit à Saint-Jean du Latran et se promena devant le péristyle en face d'un des plus beaux horizons qu'on puisse contempler et par ses formes et par ses ruines et par ses souvenirs. Lettres, t. XII, p. 342.

* Le 4 mars il eut un long entretien avec Mgr Bianchi, secrétaire des Evêques et des Réguliers, qui l'engagea à présenter ses Constitutions. Il rencontra ensuite le cardinal Chigi qui le pressa de s'établir à Rome et lui promit son soutien pour une mission en Russie. Il visita ce jour au cimetière Ostiense une petite chapelle creusée dans le tuf où saint Pierre,

selon la tradition, baptisa. Lettres, t. XII, p. 354,357,373 n. 3.

* Le 9 mars, il écrivit au P. Picard pour lui exposer son programme d'un projet d'établissement d'une maison à Rome. Lettres, t. XII, p. 3359.

* Le 11 mars, il demanda à Mère Correnson de préparer une nouvelle copie des Constitutions. Lettres, t. XII, p. 368.

* Le 12 mars, il dîna chez le cardinal Howard avec la comtesse de Montalembert. Lettres, t. XII, p. 372.

* Le 18 mars, il prêcha une retraite à des élèves qui logeaient près du Cénacle.

* Le 21 mars, il dialogua longuement avec Célestin Dinsart et obtint de précieux renseignements sur la Russie. Lettres, t. XII, p. 386.

* Le 28 mars, le P. d'Alzon célébra l'eucharistie dans la chapelle de sainte Rose de Lima. Lettres, t. XII, p. 400.

* Le 29 mars, il célébra l'eucharistie pour Mère Correnson au tombeau de sainte Catherine de Sienne. Lettres, t. XII, p. 400,421.

* Le 4 avril, il célébra l'eucharistie devant la crèche à Sainte-Marie-Majeure. Lettres, t. XII, p. 421.

* Le 11 avril, il eut une conversation avec Mgr Segna, minutante pour la Bulgarie. Lettres, t. XII, p. 433.

* Le 12 avril, il eut une audience privée de Léon XIII et l'entretint de la Russie. Le Pape attira son attention sur l'intérêt d'une presse populaire, un des puissants moyens d'action de l'Eglise. Lettres, t. XII, p. 440,442.

* Le 14 avril, il ouvrit, au Séminaire français, une retraite qu'il termina le 18, jour de son départ de Rome. Lettres, t. XII, p. 442

Lieux et Visites à Rome.

Pour un religieux ou une religieuse de l'Assomption de passage à Rome, il peut être intéressant de connaître les lieux précis que le P. d'Alzon a visités à Rome, où il a logé lors de ses différents séjours dans la Ville éternelle. La Rome du XIXème siècle n'est plus et il est parfois bien difficile ou alors aventureux de préciser au XXIème siècle ce que ces lieux sont devenus.

De 1833 à 1835, le P. d'Alzon logea au Couvent des Minimes attenant à l'église Sant' Andrea delle Fratte, au dos du bâtiment de la Congrégation de la Propagande (Evangélisation des peuples). Le couvent existe toujours, partagé entre les religieux et un ministère de l'armée italienne. Via S. Andrea delle Fratte 00 187 Rome. Tél.: 06 679 31 91. Fax: 06 678 07 52. E-mail: curiagenminimi@tiscalinet.it

Le P. d'Alzon suivit des cours de dogme et de morale au Collège romain. L'actuelle adresse de la Grégorienne est à la Piazza della Pilotta n° 4 00 187 Rome. Tél.: 06 67 011. Fax.: 06 67 54 13. E-mail: segreteria@unigre.it

La Grégorienne qu'a connue Emmanuel d'Alzon est située sur la Piazza del Collegio Romano (attenant à l'église Sant'Ignazio), où l'on trouve les bâtiments de cet ancien établissement d'études dirigé par les Jésuites, créé en 1583 par le pape Grégoire XIII.

Emmanuel d'Alzon dit s'être rendu également une douzaine de fois à la bibliothèque de la Minerve, de la Sapience (palais de la Sapienza, au Corso del Rinascimento, devenu le siège de l'Université de Rome, avec sa fameuse bibliothèque, puis les Archives nationales) ou à celle des Augustins, plus rarement à la bibliothèque Vaticane.

Il rencontra le cardinal Micara qui logeait au couvent capucin de la Piazza Barberini (Via Vittorio Veneto, église Santa Maria délia Concezione), le P. Olivieri dominicain à la Minerve (Il existe toujours un couvent OP. de la Minerve, Curia Provinciale Piazza délia Minerva n°42), le P. Ventura théatin à Sant' Andrea delle Valle (sur le Corso Vittorio Emanuele II), le P. Mazzetti carme à Santa- Maria Traspontina, Wiseman et Mac-Carthy au collège anglais (via di Monserrato n° 45).

Emmanuel d'Alzon fit sa retraite préparatoire à la réception des Ordres majeurs chez les Jésuites, à Saint-Eusèbe (Piazza Vittorio Emanuele n° 12/a, à l'Esquilin pour l'église).

Le P. d'Alzon logea en 1855 chez M. Bérard, au n° 94 de la via dei Macelli, près de la Piazza Torre Argentina (le quartier ayant été remodelé, ce numéro de rue n'existe plus).

La caravane nîmoise en mai-juin 1862 logea à la Casa dell'Imperiale et à celle du Viminale, près de Sainte-Marie-Majeure.

En avril-mai 1863, il descendit auprès des étudiants assomptionnistes à Rome, alors chez les Résurrectionnistes, à Saint-Claude des Bourguignons (l'église est Via del Pozzetto n° 160, aujourd'hui desservie par les Pères du Saint-Sacrement, Sacramentini).

Lors de ses séjours à Rome en 1869-1870, en 1877 et en 1878, le P. d'Alzon descendit au Séminaire pontifical français (via di S. Chiara 00 186 Rome. Tél.: 06 68 02 11. Fax: 06 68 80 36 49. E-mail: sem.franc@flashet. It)

Le P. d'Alzon à Rome découvrit et admira Rome. Il pria dans de nombreuses églises, basiliques ou chapelles, à commencer par Saint-Pierre (chapelle Clémentine dans les souterrains, chapelle Saint-Léon). Il découvrit la chapelle Sixtine, eut des audiences publiques et privées (palais apostolique, les salles ducale et royale), parcourut les jardins du Vatican, assista à des bénédictions papales Place Saint-Pierre.

Aucune des grandes basiliques romaines majeures ne lui échappa: Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie Majeure, Saint-Paul-hors-les-Murs ou Sainte-Croix de Jérusalem. Il fréquenta nombre d'églises dont Sant'Andrea delle Fratte, Sant'Andrea délia Valle, Saint-Augustin, Saint-Laurent (Campo Verano), la Chiesa nuova, la Santa-Maria sopra la Minerva et sans doute bien d'autres qui ne sont pas nommément désignées. Il reçut le diaconat à Saint-Jean de Latran, le sous-diaconat et le sacerdoce dans l'oratoire privé du cardinal-vicaire Odescalchi, le vicariat de Rome étant situé à l'actuelle Casa del Clero Via délia Scrofa n° 70. Il connut dans la ville également plus d'un couvent ou monastère, sans parler des congrégations romaines des organismes de la Curie.

Enfin le P. d'Alzon admira les sites antiques de Rome, profanes et chrétiens: la Fontaine de Trevi, la Place Navone, le Janicule, la Place d'Espagne, les catacombes, le Colisée, le Forum, le cimetière Ostiense... Il visita la campagne romaine dont nous trouvons beaucoup de noms dans l'Index géographique auquel il convient de se reporter.

Communautés assomptionnistes à Rome.

A la recherche d'un home romain.

Ultramontain actif, le P. d'Alzon n'abandonna jamais l'idée de fonder une résidence romaine pour l'Assomption. Il fut à l'origine de l'idée d'un séminaire français à Rome (1853, Palazzo del Grillo). Il jugea bon d'envoyer à Rome pour leurs études de théologie quelques religieux qu'il ne put jamais installer dans des logements indépendants. Le groupe Picard, Galabert, Lévy et Jourdan, prit pension en 1855-1856 chez les Pères de Sainte-Croix, alors Place Famèse, au couvent Sainte-Brigitte. Malgré bien des recherches en vue de logis convoités (San-Nicolas des-Lorrains, au Largo Febo près de la Place Navone; le palazzo des Théatins près de San Andrea délia Valle, entrée via Monte délia Farina), en octobre 1856, Picard et Galabert trouvèrent refuge auprès de Mgr Chaillot au palazzo Torlonia près de la Place de Venise, via dei Fornari n° 214). En 1857-1858, Galabert, seul rescapé de la colonie assomptionniste romaine, élut domicile chez les Religieuses du Bon-Pasteur (Ospizio Lauretano, Via di San Giovanni in Laterano, près de Saint-Clément). Un second trio d'étudiants, les deux frères Bailly et Augustin Gallois, trouva refuge au couvent des Résurrectionnistes, à Saint-Claude des Bourguignons, de 1861 à 1863. Le trio suivant, Alexis Dumazer, Paül Favatier et Jules Ferret, s'établirent en 1871-1872 grâce aux bontés du P. Brichet au séminaire français, rue Santa Chiara, où le P. d'Alzon avait séjourné lors de son séjour romain, durant le concile de Vatican I. L'Assomption n'avait pas encore trouvé les moyens d'établir sa tente de façon permanente dans la Ville éternelle.

Du provisoire au permanent (1882-1893).

Le P. Picard fut tout aussi soucieux que le P. d'Alzon d'organiser à Rome une maison d'études pour les jeunes religieux, mais comme lui il dut attendre l'occasion favorable. Il y eut entre 1882 et 1893 une série d'essais éphémères. On espéra, en vain, la possession de l'Angelo Custode, sanctuaire en rotonde, desservi par les Pères Mercédaires (entre Saint-Sylvestre et la Fontaine de Trévi). Une solution provisoire fut trouvée en 1882 avec la procure des Pères Trappistes, via San Giovanni n° 95 (actuel n° 152), au pied de l'antique tour des Quatre-Couronnés. Le Fr. Alfred Mariage et le P. Michel Romanet vinrent préparer les lieux en octobre 1882, rejoints le 13 décembre par des frères provenant d'Osma. Cette situation ne dura qu'un an. De 1883 à 1889, les Assomptionnistes romains, dirigés par le P. Michel Romanet, retrouvèrent à la Place Farnèse le couvent des Pères de Sainte-Croix. En 1889, les Pères de Sainte-Croix vendant leur couvent, les Assomptionnistes déménagèrent à nouveau, à deux cent mètres, au n° 163 de la Via Giulia chez les Clarentins espagnols (1889-1893). Par ses migrations, l'Assomption romaine avait

pris ses premières leçons d'internationalité.

Les implantations autonomes de l'Assomption à Rome (à partir de 1893).

Le P. Emmanuel Bailly, nommé Procureur, se préoccupa de trouver une résidence autonome depuis si longtemps espérée. Au pied du Capitole, il put acheter en juin 1893 à un certain Piacentini le palazzo Filippini, sis sur la piazza d'Ara Coeli, ainsi qu'une maison attenante, la case Giove, faisant coin en face de l'église Saint-Venance. On dit que les Mères Franck contribuèrent généreusement à cet achat. Cette résidence, maison d'études et maison généralice, allait pendant 36 ans être le témoin des événements majeurs de la Congrégation. Très vite, en 1896, l'église Saint-Venance et quelques locaux annexes passaient sous la juridiction de l'Assomption, un ensemble immobilier qui fut très utile à Mgr Petit et, en 1915, aux religieux expulsés de Jérusalem par les autorités turques. Pour le temps des vacances, l'Assomption romaine disposa également de la Villa Paradiso à Fara Satina, ancien couvent franciscain transformé par un abbé savoyard, Rosset, en petit déminaire.

Les transformations urbanistiques de Rome par Mussolini firent envisager un changement de résidence qui devint vite impératif. En août 1927 fut acquis un terrain dans le quartier Lungotevere Tordinona, en face du château Saint-Ange, de l'autre côté du Tibre. La première pierre de la construction, faite en béton armé, fut bénie par le P. Gervais Quénard le 29 octobre 1927. Le bâtiment fut achevé en 1930-1931 tandis que l'église Saint-Venance et le quartier de l'Ara Coeli devenaient la proie des démolisseurs à partir de 1928. En mai 1929 fut créé le Collège international assomptionniste, formant une communauté autonome. Une villa fut achetée dans les Monts Albains, au lieu-dit Villini à mi-chemin entre Marino et Castel Gandolfo, en mai 1929, servant de maison de vacances pour l'été (Villino dell'Assunta). Cette maison de villégiature allait servir également d'alumnat italien entre 1929 et 1932 avant que ce dernier ne fût transféré à Florence (16 juillet 1932). Une seconde maison de villégiature dut être achetée en raison du nombre grossissant des étudiants romains, situation établie jusqu'à la guerre en 1939. Loués jusqu'en 1946, les villini furent vendus en 1953. Quant au Villino Noël (Rome, Andrea Doria n° 42) acheté par le P. Gervais Quénard en 1933 pour les activités des Noëlistes, il valut à la communauté de Tordinona de bénéficier des services d'une communauté d'Oblates. En mars 1958, les Oblates rachetèrent la Villa Noël et en demeurèrent jusqu'à aujourd'hui les seules propriétaires. L'Assomption n'avait pas terminé ses migrations à Rome. Une nouvelle page s'écrivit à partir de 1952 avec l'essaimage de la Curie à la Via Madonna del Riposo n° 85.

Historique.

On envisagea à Rome d'ajouter un étage plus spacieux et mieux conditionné pour la Curie généralice à Tordinona. Une demande fut déposée auprès des services de la Municipalité dont on connaît la lenteur proverbiale sur les bords du Tibre. Finalement une autre solution fut trouvée en 1952. Un palazzino, ayant appartenu à un cadre mussolinien,

se trouvait disponible, à moitié construit, au n° 85 de la via Madonna del Riposo, à une vingtaine de minutes à pied du Vatican, près de la Via Aurélia en direction de la mer. Deux pins séculaires, majestueux, montaient la garde, d'où l'appellation familière spontanément adoptée de Due Pini. Il est vrai que sur un terrain limitrophe - qui fut acquis pour arrondir la propriété et lui donner un cadre verdoyant supplémentaire -, une dizaine de pins non comptabilisés accrurent l'environnement végétal. L'achat fut décidé en 1954 par le P. Wilfrid Dufault et la prise de possession manifestée le 1er janvier 1955. Aménagement et agrandissement (chapelle, salle à manger, salle de communauté, appartements du Général) se poursuivaient jusqu'en 1958. Un maître-verrier de Chartres, M. Loire, décora la chapelle: vitraux et mosaïque derrière l'autel figurant le triple amour cher à l'Assomption. Le 26 avril 1958, la Curie se transporta à 'Due Pini' et le 30 avril Mgr Beck procéda à la bénédiction de la maison, de l'autel et de la statue de Notre-Dame de l'Assomption. En 1961, du terrain fut encore acheté, un villino construit en 1962 pour héberger une communauté de religieuses au service de la communauté masculine et en 1963 commencé le bâtiment dit des Archives avec quelques cellules au premier étage. Une seconde entrée fut aménagée au 55 via San Pio V, le n° 85 Via Madonna del Riposo remplacé par le 25 Via Filippo Maria Pirelli. Le voisinage se lotit à partir de 1959. Tordinona resta collègue international jusqu'en 1967, date de la vente au Vatican (Regina Mundi).

Agostiniani dell' Assunzione

Via San Pio V, 55

Roma 00165

Assunzione@mclink.it

Site Internet de l'Assomption: <http://www.assumptio.org>